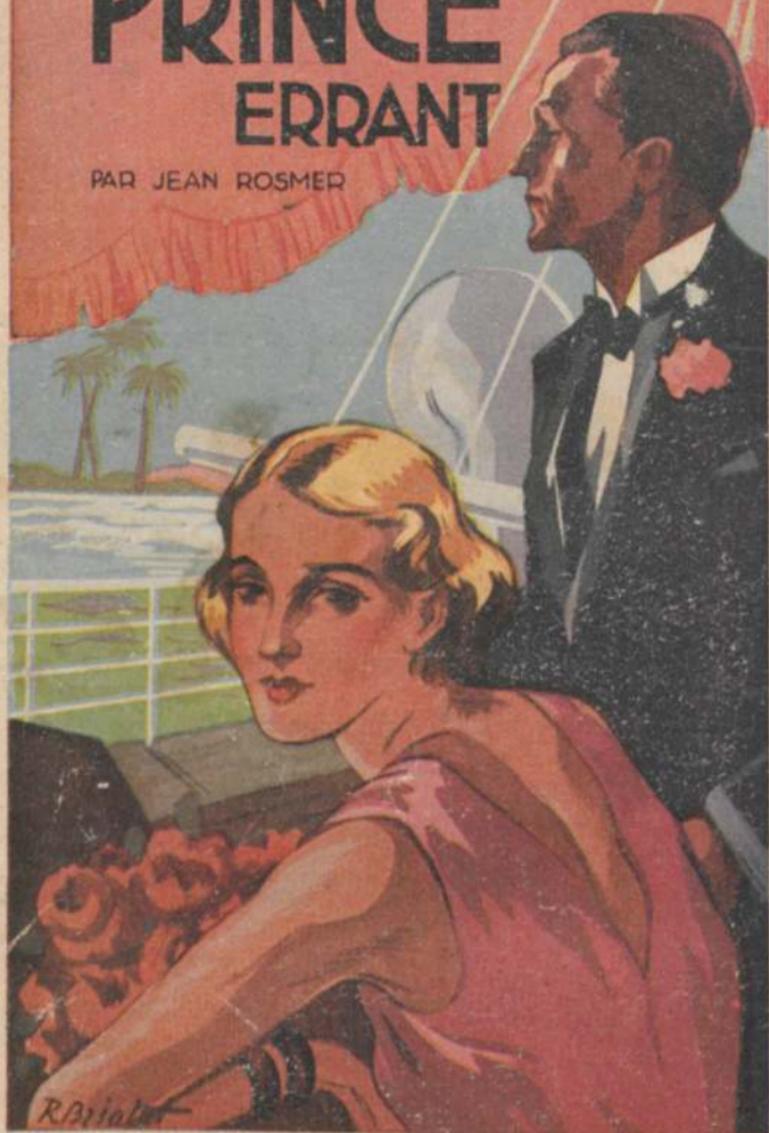


# LE PRINCE ERRANT

PAR JEAN ROSMER



★ Collection **2<sup>F</sup>** Stella ★



*Madame,  
Mademoiselle,*

**Puisque  
vous aimez  
les ROMANS**



abonnez-vous à

# MES ROMANS



*Dans chaque numéro :*

**Deux Romans inédits**

en cours de publication.



CHRONIQUES, JEUX  
ET RÉCRÉATIONS



*Demandez 5 spécimens gratuits  
assortis en vous recommandant de  
la Collection "STELLA" à*

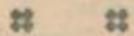
**MES ROMANS, 1, rue Gazan, Paris-14<sup>e</sup>**

292836

59

LISTE DES DERNIERS VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION

“STELLA”



- 397. *Mission secrète*, par C.-N. Williamson (trad. E.-P. Margueritte).
- 398. *Le bien-marié*, par Georges Beaume.
- 399. *Droit son chemin*, par Jean de Lapeyrière.
- 400. *Noémi bon-cœur*, par Antony Dreyer.
- 401. *Au gré du destin*, par Y. de Saint-Céré.
- 402. *La femme au miroir*, par Paul Cervières.
- 403. *En face de la vie*, par Marthe Fiel.
- 404. *L'homme est le maître*, par Ruby M.-R. Ayres (trad. M.-H. Lagarde).
- 405. *Le voyageur inoffendu*, par Germaine Verdat.
- 406. *Un mari par surcroît*, par J. Dorlhis.
- 407. *Deux fiancées*, par Ch. Garvice (trad. O'Neves).
- 408. *Le mobile secret*, par H. Lauvernère.
- 409. *Davia*, par Jean Rosmer.
- 410. *Un cœur renaît*, par Marie de Wally.
- 411. *Quand il revint...*, par H. de Marcelliet.
- 412. *Moutte et les deux cousins*, par Guy de Téraumont.
- 413. *En plein mystère*, par Eymery Stuart.
- 414. *Anne-Marie*, par Jean Marclay.
- 415. *Prise au piège*, par Brada.
- 416. *Deux visages, un amour*, par Paul Bergh.
- 417. *Fleurs exotiques*, par L. de Maureilhac.
- 418. *La 35-45 R.J.*, par M.-A.-E. Séouzia.
- 419. *Le moi que fit une femme*, par L. Gestelys.
- 420. *Quand l'amour parle*, par M. de Crisenoy.
- 421. *Gilbert et l'ombre*, par Lita Guérin.
- 422. *Cœur fermé*, par H.-A. Douilliac.
- 423. *Dramatique amour*, par Louis Candray.
- 424. *Dolly Dollar*, par M.-M. d'Armagnac.
- 425. *Le manoir menacé*, par Jean de Lapeyrière.
- 426. *La revanche du passé*, par A. de Beaufranchet.
- 427. *L'Éternelle Chanson*, par Claude Chauvrière.
- 428. *Le roman de Jo*, par Lise de Cère.

(Suite au verso.)

Derniers volumes parus dans la Collection (suite.)

429. *L'Etrangère*, par Claude Chauvière.  
430. *La gamme de « Do »*, par Marie Barrère-Affre.  
431. *Beautés rivales*, par Louis d'Arvers.  
432. *L'aventure de M. Mellac*, par Dominique.  
433. *Gisèle Reporter*, par Edouard de Keyser.  
434. *Les deux Mariages*, par A. Cantegrive.  
435. *Immortelle Jeunesse*, par Marie de Wally.  
436. *Vers l'Oasis*, par Lucienne Chantal.  
437. *Sa fiancée*, par H.-A. Douliac.  
438. *La Maison du mensonge*, par R. Dombre et C. Péronnet.  
439. *Ame de femme*, par Victor Féli.  
440. *Le Témoignage imprévu*, par Jean Jégo.  
441. *Au Petit Paris*, par Georges Baume.  
442. *Pour ne pas mourir*, par R. M. Pierazzi.  
443. *Marquise de Maulgrand*, par M. Maryan.  
444. *Masque et Visage*, par M. de Crisenoy.  
445. *A-t-elle du Cœur?* par Esme Stuart.  
446. *Messagère de Bonheur*, par Andrée Vertiol.  
447. *Château en Provence*, par Nany Arssy.  
448. *Folle Jeunesse*, par H. Lauvernière.  
449. *La Maison des Epaves*, par Françoise Chevigné.  
450. *Soir d'Eté*, par Jean Mauclère.  
451. *Dix-sept ans*, par Ruby M. Ayres.  
452. *Quand elle partit*, par Gabrielle Leclère-Lefèvre.  
453. *La monnaie du bonheur*, par Coriola.  
454. *Laquelle?* par M.-A. d'Arvor.  
455. *L'imprudente pitié*, par Eric de Cys.  
456. *L'Obstacle*, par Jean Rosmer.  
457. *La force d'un serment*, M.-L. Gestely.  
458. *L'invisible Lady*, Th. Bernade.

---

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

---

Le volume : **2 francs** ; franco : **2 fr. 25.**

Cinq volumes au choix, franco : **10 francs.**

C92836

54

Jean ROSMER

---

# Le Prince errant

Roman inédit



**COLLECTION STELLA**

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)

*A Pierre Espil, poète à l'âme vibrante,  
affectueusement.*

*J. R.*

# Le Prince errant

---

## I

La baronne de Serrant poussa doucement la porte-fenêtre et sortit sur la terrasse.

Assis près de la balustrade, le dos tourné au château, le général de Carbonnes admirait la campagne où se mourait le jour.

La vieille dame le considéra longuement. Elle était heureuse de le voir, là, dans ce fauteuil de rotin, contre la table chargée de flacons, et souriait à la pensée de réveiller, avec lui, les lointains souvenirs de leur enfance quasi commune.

Elle s'approcha, s'installa dans la guérite aux coussins multicolores, placée à la droite du cher camarade, puis avoua :

— Quelle joie de vous recevoir enfin dans cette maison où je vous attends depuis tant d'années, mon cher Guillaume ! Combien de fois m'avez-vous annoncé votre visite?...

— Et juste au dernier moment un message me décommandait. La volonté de mes chefs bouleversait mes projets; au lieu de vous rejoindre, dans ces magnifiques *Roches-Rouges*, je partais en tournée d'inspections lointaines...

Il soupira longuement :

— Je fus un ami décevant, ma bonne Aurore, il faut en convenir... et m'excuser. Dans mon métier, rien ne se réalise comme on le souhaiterait. Trop de soucis, d'occupations, de papiers, de commissions nous submergent.

— Dieu merci, vous voilà libre pour de longs mois. Vous les passerez avec nous, dans ce donjon d'abord, à Hossegor ensuite; je compte y finir l'automne. Je vous tiens, je ne vous lâche plus.

Elle eut un sourire charmant pour compléter :

— Votre visite me rajeunit de trente ans et me transporte dans notre Rouergue natal dont je goûtais le pittoresque et où nous vivions, naguère, nos existences paisibles d'écoliers studieux.

— Quelles belles parties nous réunissaient pendant mes trop brèves vacances! D'août à octobre, nous ne cessions de jouer. Votre mère était la plus indulgente des marraines, elle m'accueillait comme un fils.

— Et puis le destin nous sépara. Vous étiez à *Saint-Cyr*; je voyageais en Autriche avec les miens. Vous fûtes nommé à Madagascar. Je rencontrai le baron de Serrant; il me plut tout de suite. Trois mois après notre union consacrée, il m'emmenait à Tokio, où il occupait un poste à l'Ambassade de France. Plus tard, la volonté des ministres nous promena aux quatre coins de l'univers; puis la guerre bouleversa l'Europe. Mon cher mari, parti le premier jour, fut tué en Lorraine. Je me consacrai à

mes enfants. A peine adolescents, ils s'engagèrent dans l'aviation; affectés à une escadrille de Syrie, ils tombèrent à quelques semaines de distance. Alors, seule au monde, je vins m'enterrer dans cette forteresse médiévale, près de Rodez, et n'en bougeai plus.

Une larme perla à ses cils; elle l'étancha d'un index rapide. Un silence suivit.

Le vieux guerrier considérait l'étendue : les rocs rougeâtres où de maigres genêts dressaient leur masse dorée; les causses arides, semés de genévriers, de chênes rabougris, d'ajoncs brûlés de soleil. Au loin, derrière un rideau de peupliers, l'Aveyron glissait comme un serpent sur les galets de son lit.

Une paix infinie, sereine, quasi religieuse, émanait de cette nature sauvage et splendide, dont aucun bruit ne troublait le silence parfait.

Des minutes s'écoulèrent, au bout desquelles la baronne murmura :

— Vous êtes là, Guillaume; je serais tout à fait heureuse si...

Elle hésita; le général répéta :

— Si...?

— Si ma pupille se mariait.

— Charmante et riche comme elle est, Guy-lène n'aura aucune peine à trouver un parti.

M<sup>me</sup> de Serrant leva les yeux au ciel :

— Si nous menions l'existence ordinaire des gens de notre monde, la chose ne tarderait guère, j'en suis sûre. Hélas! nous vivons ici comme louves au cœur des landes, sans relations intéressantes. Depuis la mort de mes fils, je n'ai recueilli personne, ou presque. La plupart de nos voisins nous ignorent, et je le leur rends bien. La douleur m'accablait. Aigrie contre la société, j'en voulais à la terre entière. Un beau matin, un notaire monégasque m'apprit que ma cousine d'Orchamps venait de

rendre son âme à Dieu. Sa fille, dont j'étais la marraine, se trouvait sans appui; mon devoir était de la protéger. Après bien des hésitations, j'acceptai de la recevoir. Sa nourrice me l'amena. Je l'aimai aussitôt.

— Quel âge avait-elle?

— Cinq ans.

— Vous l'avez élevée?

— Complètement, avec l'aide du Père Anselme, notre chapelain particulier. Aujourd'hui, elle est instruite comme un bénédictin, parle quatre langues, lit le latin, joue du piano, de la harpe, des orgues, chante délicieusement, lave des aquarelles avec un goût exquis, patine, danse, chasse à courre, sait faire la cuisine et repasser les dentelles, mais ignore tout de son prochain.

Le général sursauta :

— Elle ne fréquente donc personne?

— En dehors des demoiselles de la congrégation, des bonnes dames du patronage et des quelques châtelaines dont la persévérance est arrivée à forcer ma porte, nous vivons tête à tête. Perdue dans ma douleur, j'agis longtemps en égoïste, remâchai ma peine du matin au soir et refusai d'en être distraite.

— De sorte que votre filleule ne sort jamais?

— C'est beaucoup dire; elle rencontre certaines jeunes filles et leurs frères aux réunions de charité du chef-lieu. Quelques sauteries clôturent les séances, mais elle ne s'y amuse guère. Guylène est trop différente des évaporées d'aujourd'hui. J'aurais aimé la fixer dans la région, la garder près de moi. Les Saint-Ellix, les Nortier, les Arnièges, les Rieulles auraient pu lui convenir. Elle n'a même pas consenti à les regarder. A ses yeux l'un est trop futile; l'autre exagère son snobisme; un troisième a des manières de jockey... Si bien que je la crus

disposée à entrer en religion. Sa piété, sa pureté si rare, maintenant, me laissaient prévoir cette solution.

— Vraiment?

— Elle passe ses journées à la chapelle, tient l'orgue le dimanche, fait répéter les Enfants de Marie, s'occupe du catéchisme; vous auriez pensé comme moi.

— Bien sûr!

— Je l'interrogeai. Avec une sincérité parfaite elle répondit que Dieu ne l'avait pas appelée. Elle aimait à le prier, à orner ses autels, à chanter ses louanges, certes; mais elle se croyait née pour élever des marmots et se dévouer au bonheur d'un compagnon de route scrupuleusement choisi.

— Alors?

— Alors, mon bon ami, le remords m'envahit. Pendant ma réclusion volontaire, mes relations d'autrefois s'étaient éparpillées. Au début de mon grand deuil, j'avais liquidé mes immeubles : l'hôtel de Paris, la villa d'Antibes, le bungalow normand; seul ce donjon me restait. Le courage d'installer une nouvelle maison me fit défaut. De jour en jour, je différerais ma rentrée dans le monde. Les semaines ont passé, puis les mois. Ma filleule a dix-neuf ans : je n'ai plus le droit de lambiner.

Le général appuya :

— Vous vous devez à M<sup>lle</sup> d'Orchamps, mon amie.

— Je le sais, et je me suis fait violence pour réagir. Mon notaire, chargé de louer pour nous une villa dans les Landes, a découvert la perfection sur le lac Hossegor. Nous y achèverons l'année; puis, quand Guylène sera familiarisée avec le monde, nous nous installerons à Biarritz. Au printemps, je rentrerai à Paris. Mes amies d'autrefois ne m'auront pas tout à fait

oubliée, j'espère; les portes s'ouvriront devant nous.

— Et votre pupille, lancée dans un milieu de célibataires, avides d'unions parfaites, aura simplement l'embarras du choix.

— Dieu le veuille.

Il y eut un silence. M. de Carbonnes ni son hôtesse n'essayèrent de le rompre. Les yeux fixés sur la colline où disparaissait le soleil, la châtelaine revoyait l'arrivée aux *Roches-Rouges* de l'adorable enfant blonde, rose, blanche, aux larges prunelles de bleuets foncés, dont la bouche petite et rouge comme une cerise souriait gravement déjà.

Dépaysée par le voyage, le cadre nouveau où on la transplantait, elle promenait sur les gens et les choses des prunelles étonnées, mais ne se permettait aucune réflexion.

Choyée, adulée, dorlotée par cette marraine, inconnue la veille, mais tellement bonne, elle grandit dans une atmosphère de chaude tendresse et de paix.

A seize ans, elle était sérieuse comme une femme. Pensive, discrète, rêveuse, un tantinet romanesque, elle détestait le bruit, le tumulte, l'éclat des rires sonores, les cris, les manifestations. Très maîtresse de soi, elle avait l'art de dissimuler ses impressions sous un masque d'amabilité hautaine, dont les rares commensaux de la baronne se plaignaient un peu. Accoutumée à vivre repliée sur elle-même, nul ne connaissait le fond de sa pensée.

D'une dignité dont rien n'altérerait la réserve, elle passait pour orgueilleuse, indifférente et vaine. Elle connaissait cette réputation et ne faisait rien pour l'atténuer. Sa marraine trouvait parfaites son attitude et ses manières; l'avis des autres importait peu.

La baronne se reprochait cent fois par jour

d'avoir mal orienté la jeunesse de l'enfant confiée à sa sollicitude. Comment Guylène accepterait-elle le monde, ses faussetés, sa futilité polie ?

... Sur la terrasse le soir tombait peu à peu. Dans le jardin, peuplé de statues claires, le crépuscule étendait ses voiles mauves. Une brume légère s'accrochait au flanc des roches voisines. Au loin, derrière les futaies rousses du parc, une cloche sonnait l'angélus.

M<sup>me</sup> de Serrant leva le front. Une inquiétude traversa son regard. Sans préambule, elle reprit :

— A tort ou à raison, Guylène passe pour une jeune personne assez difficile. Certes, sa fortune, son nom, lui donnent le droit de choisir.

— C'est vrai; elle peut se montrer exigeante; néanmoins les merles blancs sont rares. Pour ma part, je n'en connais aucun.

Un soupir souleva la poitrine de la bonne dame; elle confessa :

— C'est un vrai malheur; je comptais tellement sur vous pour dénicher le mari de nos rêves! Vous coudoyez des jeunes gens, vous avez des officiers d'ordonnance, des aides de camp...

— Oui... Je suis entouré de beaux garçons, bons à établir, et, pourtant, il ne me viendrait jamais à l'idée de vous les présenter. Aucun ne me semble digne de capter l'intérêt de cette enfant parfaite. Ceux dont je pourrais certifier la moralité ne charmeraient pas votre Guylène. Ses tendances au romanesque, son idéalisme persistant redoublent la difficulté. Croyez-moi, Aurore : votre filleule est de celles dont le choix se fixe librement. Elle trouvera elle-même celui dont elle consentira à partager le sort.

Il s'interrompit : un pas léger frôlait les dalles de la terrasse.

Souple et gracieuse, une jeune fille, grande, mince et délicieusement belle, s'approchait. D'un blond ardent, elle avait des cheveux flous dont les boucles nimbaient son visage d'une lumière fauve. Des yeux immenses, d'un bleu profond, où le sourire allumait des points d'or; une bouche minuscule, à l'arc finement tracé, un teint de camélia et des joues rondes trouées de fossettes.

— Bonsoir, marraine ! s'écria-t-elle; on peut vous embrasser ?

— Certainement, chérie !

La baronne tendit les bras; la délicieuse enfant s'y blottit pendant trente secondes, s'écarta vivement, s'approcha de l'officier, prit sa jupe à deux mains, plongea dans une profonde révérence et salua :

— Votre servante, général. L'après-midi ne vous a pas semblé trop longue ?

— Pas du tout; j'ai lu mon journal, puis j'ai contemplé la merveilleuse nature. Un peu plus tard votre tutrice m'a tenu compagnie.

La baronne l'interrompit pour demander :

— Cette kermesse fut brillante ?

— Il paraît. M. le Doyen était ravi. Une foule compacte s'est ruée sur les comptoirs; j'ai la tête rompue des cris, des rires, des airs de trompettes sonnés par les gamins, des appels stridents des mères...

— La ville s'était déplacée ?

— On le dit. Quelques personnes venues de Villefranche et de Rodez honorèrent mon buffet de leur présence. Les Nortier promènèrent un majestueux vieillard, élégant et beau.

— Venu des environs ?

— Bien mieux : de l'étranger. Il traverse le pays; son maître..

— C'est donc un domestique?

— Mais non, marraine. Ce personnage, dont j'ai oublié le titre, est le secrétaire particulier d'une altesse sérénissime éloignée de son pays par je ne sais quelle révolution de palais. Proche parent du souverain, ce prince a dû fuir devant la fureur populaire. Depuis il ne se fixe nulle part et court le monde à la recherche du bonheur...

— Qui t'a donné ces détails?

— Élvire d'Arnièges. Elle brûlait d'impatience de connaître le noble étranger... Par malheur, Sa Seigneurie avait dédaigné de s'arrêter pour prendre part à la fête et s'était fait remplacer par une offrande généreuse; son gouverneur l'a remise à notre cher pasteur.

Le général l'interrompit pour demander :

— On vous a dit le nom de cet émigré?

— Bien sûr... C'est le prince Danilo de Marlovie.

— Le prince errant?

Tourné vers la châtelaine, il expliqua :

— Quand je vous aurai dit qui fut la mère de cette altesse, vous serez tout de suite au courant. Votre amie du Sacré-Cœur, la richissime Margaret Lougworthy, épousa, il y a quelque trente ans, le cousin germain du Grand Duc régnant de Marlovie. Elle eut un fils, ce Danilo; puis, dix ans plus tard, une fille, Marina, et mourut peu après. Désespéré, le père se jeta dans la politique et n'en sortit plus. Absorbé par les affaires du royaume, il confia les bambins à leur aïeule maternelle : la marquise de Lanmoor. Celle-ci prit son rôle au sérieux; les enfants furent sévèrement élevés, le garçon surtout. Jusqu'à sa majorité, il vécut sous la férule ancestrale. A la mort de son père, il hérita d'une fortune considérable, mais, par une prudence peut-être excessive, le prince Vla-

dislas de Marlovie avait légué la jouissance de tous ses biens à sa belle-mère, avec charge d'en distribuer les revenus à *son gré* à ses descendants. Danilo fut donc obligé de rester au bercail et de renoncer à mener l'existence nomade qu'il affectionnait et que son père autorisait. Lady Florence trouvait sans doute qu'il avait assez voyagé, car elle le condamna à se tenir, près d'elle, comme un adolescent bien sage.

Un sourire épanouit le visage de la baronne. Elle clama :

— Il n'a pas dû s'amuser tous les jours, le pauvre ! Mon amie Margaret tremblait devant sa mère. La marquise menait sa progéniture à la baguette et faisait régner autour d'elle une discipline inflexible, dont sa malheureuse enfant était terrifiée.

Après un silence, elle demanda :

— Je serai charmée de la revoir et de renouer les relations anciennes, si l'occasion s'en présente...

Sa pupille secoua sa tête bouclée :

— Elle n'est pas venue, marraine. Une crise de je ne sais quel mal la retient en Sicile, où elle s'est fixée après la mort de son gendre. Le prince voyage avec sa sœur Marina et le vieux chevalier, son gouverneur. L'air du Midi a été recommandé à la jeune fille... Elle relève à peine d'une grave intoxication, qui mit ses jours en danger... Alors ils parcoururent notre région, avant d'aller à Lourdes, où la princesse tient à faire ses dévotions.

— Tu es joliment bien renseignée.

— J'aurais mauvaise grâce à ne pas l'être, vraiment. On a parlé de ces étrangers toute l'après-midi. J'en suis rebattue.

Pendant qu'elle bavardait ainsi, le général la considérait. A part lui, il songeait :

« Qu'elle est charmante et sérieuse; moqueuse aussi, parfois, mais pas snobinette pour un sol. Son caractère présente un aimable mélange de gravité et d'enjouement. Extrêmement vivante, elle apprécie juste et bien, mais sa fierté, sa dignité native priment tout en elle. Qu'advient-il si la Providence la frappe un jour? »

A cette minute la baronne demandait :

— Les Saint-Ellix étaient là?

— Naturellement : la sœur, tout en rouge, éblouissait; Alain coquetait avec la dernière des Berthuy.

— Il t'a fait des compliments?

— Bien entendu, cela fait partie du programme; je ne l'ai pas écouté. Pendant vingt bonnes minutes, il a évalué le prix des toilettes, des bijoux, des parures féminines, comme un commissaire-priseur. Quand il s'est éloigné enfin, j'étais lasse à mourir.

Sa marraine observa :

— Tu es bien difficile, ma chérie. Ce garçon plaît à toutes les femmes.

— Je le leur laisse.

— Si tu te montres aussi sévère envers tes soupirants, tu ne te fianceras jamais.

— Peut-être, et je le regretterai, je l'avoue humblement. Il me serait très pénible de rester célibataire. Le mariage est la condition normale de filles de ma sorte. Cependant, quel que soit mon désir de fonder un foyer, je ne m'y risquerai pas à la légère. Je choisirai longuement, sérieusement mon futur maître. Je ne pourrais respirer à l'aise près d'un compagnon agréé pour obéir à certaines considérations matérielles ou sociales. Je tiens à être une maîtresse de maison agréable, une épouse dévouée, une camarade indulgente, compréhensive. Pour cela, il est indispensable que mon partenaire soit

de goûts, de tendances, d'éducation semblables aux miens. Or, le jeune Saint-Ellix est loin de...

— Il est millionnaire, glissa la baronne.

Guylène haussa les épaules :

— La belle affaire ! Ses sacs d'écus, son yacht, ses terres me laissent de glace. J'ai assez d'argent pour me passer du sien...

Elle éclata d'un beau rire clair avant d'expliquer :

— Ne supposez pas que je dédaigne la fortune, vous vous tromperiez. La formule de la chaumière et du cœur est complètement démodée. Il faut de gros billets, pour vivre dignement, aujourd'hui. Elevée dans le luxe, je m'y plais, et je souffrirais de vivre dans un appartement misérable, sans domestiques ni auto ! Néanmoins, je préférerais la gêne avec un mari de mon choix à un palais près d'un monsieur déplaisant et tout en or.

Elle se tut, se laissa tomber sur un fauteuil, près de sa tutrice, se versa un gobelet d'orangeade, l'avalala d'un trait, puis avoua :

— Ce long discours m'a épuisée, je mourais de soif... Et puis la cloche du dîner va sonner ; je ne suis pas habillée. Vous non plus, marraine..., et vous pas davantage, général...

Elle se dressa d'un jet, pirouetta sur ses hauts talons, fit une nouvelle révérence, puis, d'un bond, se jeta dans la maison.

Lorsqu'elle eut disparu, M. de Carbonnes soupira :

— Elle est exquise ; ses idées sont arrêtées, fermes ; il sera difficile de l'orienter sur une voie dont elle n'aura pas jalonné, elle-même, les relais.

— Hélas ! conclut la baronne.

## II

Guyène d'Orchamps n'était pas tout à fait aussi indifférente que sa marraine se plaisait à l'affirmer.

Elle n'eût pas dédaigné la compagnie des jeunes, s'il lui eût été permis de s'y mêler. Par malheur la baronne fuyait le monde avec une ténacité farouche, elle refusait les invitations, et sa pupille s'en trouvait réduite aux quelques réunions charitables, où les « dames d'œuvres » la conviaient.

Isolées dans ce milieu austère et farci de préjugés, quelques jeunes filles consentaient à fréquenter l'ouvroir, à organiser les ventes de charité, les séances récréatives de l'orphelinat.

La filleule de M<sup>me</sup> Serrant se joignait à elles avec plaisir. Ces réunions préparatoires aux réjouissances provinciales avaient lieu tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre des patronesses.

Quand on avait bien discuté, on goûtait.

Après le thé, ces dames improvisaient une sauterie. Les frères, les amis des jeunes personnes paraissaient alors. On dansait gaiement aux sons du phonographe, et le soir arrivait avant qu'on s'en fût aperçu.

Guyène apportait à ces réceptions sa grâce aisée, son esprit cultivé, le charme exquis de son sourire, son élégance.

Grave et discrète, elle était aimable avec ses cavaliers, bavardait avec tous, plaisantait aussi, mais ne flirtait jamais. Soutenue par une éducation impeccable, son tact délicat, sa dignité native, elle ne se montrait jamais ni familière, ni inconséquente, si bien que les plus méchantes langues du canton ne trouvaient rien à reprendre à ses façons.

Parmi les garçons admis à ces réunions intimes, il en était un dont elle préférait visiblement le commerce.

Beau garçon, intelligent, artiste, distingué, Armel de Rieulles attirait toutes les sympathies. Les compagnes de M<sup>lle</sup> d'Orchamps le préféraient aux autres. Bien né, noblement apparenté, fort riche, très bien vu à l'ambassade où il était attaché, on lui promettait une carrière brillante, si bien que toutes les têtes folles de la province rivalisaient d'efforts pour capter son attention.

Ses prévenances allaient à la pupille de la baronnie de Serrant. Il aimait à discuter avec elle de musique et d'art. Il lui parlait aussi des capitales où le menait sa vie errante, comparait les Françaises aux étrangères qu'il couvoyait sans apprécier énormément leurs manières, trop libres pour son goût.

Invité à déjeuner aux *Roches-Rouges*, il avait fait la conquête de la châtelaine. Sur-le-champ, celle-ci avait vu en lui un fiancé possible pour sa pupille. Ce grand garçon à la nonchalance altière, à l'intelligence précise la ravissait. Elle eût aimé l'adopter pour son neveu et mit tout en œuvre pour s'allier à lui.

Il n'était pas éloigné de couronner ses vœux secrets. Le charme, la finesse, la mousse flamboyante des boucles légères, le rire franc de Guylène le ravissaient. A étudier de plus près la jeune fille, il avait découvert en elle une

saine raison, une prudence, une réserve étonnantes chez un être aussi jeune et si étranger aux roueries du monde.

L'idée de fixer son cœur près d'elle le hanta. Il mûrit son projet, étudia la question sur toutes ses faces, prépara l'aveu.

Sur ces entrefaites, il fut rappelé à Paris. Son ministre venait de décider de l'envoyer en Lettonie avec un grade supérieur. Il devait se mettre en route le jour même sans prendre congé de sa famille rouergate.

De ce fait, les chers projets se trouvèrent différés; il ne pouvait proposer à M<sup>lle</sup> d'Orchamps de l'emmener dans cette république balte, si différente de son pays natal.

Par un mot très bref, dans lequel il ne laissait point prévoir la date de son retour éventuel, il s'excusa auprès de M<sup>me</sup> de Serrant, puis, le cœur navré de la ruine de ses espoirs, il se mit en route pour Riga.

Si Guylène conçut quelque dépit de cette fugue brusquée, elle n'en laissa rien paraître. Elle parlait peu, ne se confiait à personne, gardait par devers elle ses moindres impressions. Sa tutrice ne se douta même pas de sa déception, si, toutefois le départ du diplomate en fut une pour elle. Son visage ne perdit pas un instant sa sérénité souriante, elle ne fut ni plus nerveuse, ni plus pensive.

Ses tendances au romanesque ne la poussèrent pas davantage à s'isoler au fond du parc, à l'heure où le soleil s'incline à l'occident vermeil; elle ne monta pas plus souvent au faite de la tour du Nord, où elle se plaisait à jouer à la châtelaine médiévale; elle ne s'égara pas plus longtemps sous les charmilles, au clair de lune.

Comme par le passé elle lut, broda, étudia sa harpe et son piano, chanta les complaintes désuètes auxquelles allaient ses prédilections,

remplit exactement ses devoirs et ne prononça jamais le nom du voyageur.

Le printemps avait régné sur la plaine; les lilas avaient fleuri; les aubépines avaient neigé sur les buissons; les roses s'étaient épanouies aux murs des tourelles depuis le départ d'Armel de Rieulles. L'été, ses moissons, ses prés roussis par l'ardent soleil d'août avaient ramené en Rouergue les châtelains éparpillés dans les villes voisines pour la mauvaise saison; des réunions avaient groupé la jeunesse dans les maisons hospitalières de la région; le diplomate avait paru oublié.

M<sup>lle</sup> d'Orchamps avait assisté à la plupart des garden-parties avec sa bonne grâce habituelle. Ses cavaliers l'avaient retrouvée aussi calme, aussi grave, de sorte que les bonnes langues, prêtes à commenter ce qu'elles appelaient « la déception de l'orgueilleuse princesse », en furent pour leurs frais de médiosance.

Quand les Saint-Ellix, chez lesquels Guylène avait rencontré le comte de Rieulles, parlaient du voyageur, elle demandait aimablement de ses nouvelles, s'intéressait à son existence là-bas, paraissait émerveillée de le savoir heureux et satisfait de son sort, puis, de la même voix unie, paisible, calme, réclamait un verre de sirop.

Devant cette tranquillité, M<sup>me</sup> de Serrant pensa qu'elle s'était trompée. Jamais sa chère enfant n'avait songé à devenir ambassadrice. Elle avait imaginé de toutes pièces un merveilleux roman. L'indifférence de sa pupille prouvait à quel point elle s'était égarée...

Alors, résolue à sortir de sa torpeur et à présenter Guylène dans la société, elle chercha une villa sur le lac Hossegor et songea à s'y établir pour l'automne avec l'enfant chérie.

Elle aimait les Landes; son mari l'y avait emmenée pour sa lune de miel. Elle gardait une très tendre souvenance aux vastes étendues boisées de pins aux senteurs vivifiantes, au silence des forêts à peine peuplées de bûcherons; au voisinage de l'Océan toujours en furie et dont les vagues venaient mourir sur la grève qu'elles frangaient d'écume.

La jeune fille se réjouissait de ce voyage et formait mille projets d'excursions et de promenades à cheval. Elle pensait aussi aux fêtes, aux bals, aux concerts où elle serait conviée, aux toilettes commandées par sa marraine, à cette occasion.

Mais, fidèle à sa discrétion accoutumée, elle ne communiquait à personne l'émoi où la plongeaient ces événements en perspective, et la baronne se demandait si ce déplacement lui ferait vraiment plaisir.

Ce soir-là, après le départ de Gylène, M<sup>me</sup> de Serrant racontait cette histoire à son vieil ami.

Le général l'écoutait, pensif. Evidemment, la nature de la jeune fille le déroutait. Il se demandait si sa tutrice ne faisait pas fausse route en essayant de la promener de villes d'eaux en stations hivernales. M<sup>lle</sup> d'Orchamps lui semblait une petite personne parfaitement équilibrée, en dépit de son goût du romanesque; il serait difficile de l'orienter hors de la voie tracée par elle. Cette enfant avait sûrement des idées bien arrêtées; elle choisirait elle-même son compagnon de route, et bien fou serait celui qui tenterait de lui imposer ses volontés.

A cette minute, la baronne soupira :

— J'aimerais l'établir bientôt, pourtant. Si je mourais subitement, elle se trouverait seule au monde, mal armée pour la vie, et si désarmée.

Une nuée d'aigrefins s'abattrait sur sa fortune, on voudrait l'aider à gérer ses biens...

M. de Carbonnes haussa les épaules :

— Pourquoi prévoir le pire, ma chère? Vous êtes en pleine force; votre santé, votre entrain m'enchantent. Quand vous vous serez secouée un peu, vous reviendrez celle de jadis.

Elle hocha la tête pour répondre :

— Mon cœur n'est pas solide, mon ami. Il flanche parfois et me laisse pantelante, brisée... Une crise plus violente peut m'emporter brusquement... Je le sais. Mon docteur ne me le dissimule pas... Certes, je ne commets aucune imprudence, je multiplie les précautions, à la moindre fatigue, je m'étends. J'ai tant souffert, si vous saviez! A la mort de mes fils, j'ai cru devenir folle. Seule la venue de Guylène m'a soutenue. A présent, je me sens un peu plus solide. Mais la moindre contrariété me briserait. C'est pourquoi je voudrais marier ma filleule... Je me déplace, je renonce à ma quiétude, je songe à affronter ce monde que je ne puis plus aimer depuis mon grand deuil, uniquement dans ce but.

Elle hésita un moment avant d'ajouter :

— Au nom du ciel, Guillaume, aidez-moi! je n'en sortirai jamais toute seule!

Il secoua la tête, écarta les bras en signe d'impuissance, puis avoua :

— Je suis navré de vous décevoir une fois de plus, ma bonne Aurore, mais, en vérité, je vous l'assure, je ne connais aucun garçon digne de votre perle de filleule.

## III

Dans la serre du palace, décorée pour la circonstance de girandoles électriques roses et mauves, une foule « select » était réunie.

Le comité des fêtes d'Hossegor donnait un bal au profit des « Sinistrés du Languedoc », et la colonie des hivernants tout entière avait répondu à l'invitation des organisateurs.

Deux orchestres : un jazz nègre, un double quatuor à cordes tzigane, alternaient leurs rythmes cadencés.

On étouffait.

Une atmosphère alourdie de parfums régnait dans la salle. La baronne de Serrant soupirait.

Du bosquet de palmiers où elle s'était établie, près de sa marraine, Guylène considérait l'assemblée. Elle remarqua :

— Le coup d'œil est féérique. Jamais je n'aurais supposé qu'une fête publique pût être aussi réussie. Évidemment, la société m'y semble un peu mêlée. Toutes les races sont représentées dans ce dancing, je crois. Les Anglaises voisinent avec les Japonaises; les Argentines avec les Yankees; les Flamandes avec les Italiennes. Mais, comme tous et toutes se sont mis en frais de toilette, l'ensemble est particulièrement réussi... Ne trouvez-vous pas, marraine?

La bonne dame partageait cet avis. Son face-à-main devant les yeux, elle examinait les arrivants, nommait au passage les personnes reconnues et s'étonnait d'avoir conservé la mémoire de tant de visages et de noms.

Le général les rejoignit bientôt; il avait fait le tour des salons avec l'espoir d'y rencontrer des danseurs possibles pour M<sup>lle</sup> d'Orchamps; il revenait enchanté. Dans quelques minutes, les cavaliers accourraient en masse, et la jeune fille n'aurait plus un instant de répit.

Il s'assit auprès de sa vieille amie et se mit à bavarder. Il achevait de raconter l'histoire d'une lady aux prunelles d'émeraude et de son remariage sensationnel, quand un couple splendide entra dans la salle. Un vieillard, à la boutonnière agrémentée d'une brochette de décorations, le suivait à trois pas. M. de Carbonnes murmura :

— Vous parliez du prince de Marlovie, l'autre jour, Guylène. Ouvrez bien les yeux : le voilà ! Sa sœur l'accompagne... Ils sont magnifiques, ces enfants. Le gouverneur les escorte. Puis-je vous les présenter ?

La baronne répondit pour sa pupille :

— Nous en serions ravis.

L'officier se levait, rejoignait le groupe, s'inclinait devant l'altesse, baisait la main de sa sœur, échangeait quelques répliques avec eux, puis les guidait jusqu'au rempart de verdure près duquel M<sup>me</sup> de Serrant et sa filleule étaient installées.

Il y eut un échange de compliments. Le prince posa plusieurs questions à la vieille dame, puis expliqua :

— Nous avons fait un long séjour à Lourdes; ma sœur tenait à y prier. Depuis nous nous sommes arrêtés à Pau, où mes cousins de Southern passent l'hiver. La semaine

dernière nous nous sommes installés à Biarritz; l'air de la mer est ordonné à ma cadette.

— Vous comptez y passer l'hiver? interrogea la baronne.

— A peu près. La côte m'enchanté, je fais du canot avec frénésie. Marina m'accompagne; elle a le pied marin. Nous passons nos journées sur l'eau. Nous espérons visiter tous les ports d'alentour.

Pendant la princesse avait accaparé Guy-lène et la complimentait sur sa toilette, si rose et vaporeuse, ses boucles fauves et les ravissantes jacinthes de sa ceinture.

M<sup>lle</sup> d'Orchamps répliqua sur le même ton; la robe de tulle bleu turquoise de la gentille Marlovienné s'harmonisait délicieusement avec la mousse de ses cheveux blonds et ses prunelles à reflets verts.

L'étrangère eut un sourire ravi pour déclarer :

— Je suis contente qu'elle vous plaise. On l'a faite à Pau, et je n'étais pas très sûre qu'elle fût bien. Danilo ne l'a même pas regardée; il est tellement distrait! Quant au gouverneur, il approuve toujours. Maintenant, je vous connais; vous serez aimable de me conseiller.

Guylène se récria :

— D'autres avis plus autorisés vous guideront, princesse... Vous êtes sûrement très entourée.

— Ne croyez pas cela; nous ne voyons personne. Mon frère déteste les relations banales, les intrus rencontrés ici ou là et qui s'incrustent. Notre villa, assez écartée de la ville, est interdite aux curieux. Par contre, nos rares amis y sont toujours bien accueillis. Le général de Carbonnes est de ce nombre. Nous le connaissons depuis toujours. Il vint chez nous naguère comme professeur de technique militaire; il

habitait le palais et nous gâtait énormément. Notre cousin, le Grand Duc, l'avait en haute estime.

— Cela ne m'étonne pas, il est si loyal et brave.

Le prince s'approchait; avec grâce il sollicitait la faveur d'une valse. M<sup>lle</sup> d'Orchamps se montra flattée de l'invitation. Un instant plus tard, ils tournoyaient aux sons du *Beau Danube bleu* et paraissaient enchantés l'un de l'autre.

Quand les violons se turent, les jeunes gens ne rejoignirent pas leurs parents. Le buffet attirait Danilo, il y conduisit sa danseuse, lui offrit une coupe de champagne, puis l'interrogea sur la contrée.

Il trouvait les Landes monotones et préférait l'Océan à leurs interminables pinèdes. Cependant, Hossegor l'avait retenu... un jour entier. Le lac, près duquel le palace était construit, avait un attrait romantique auquel il ne demeurerait pas indifférent.

— Marina aimerait passer une ou deux semaines près de vous, j'en suis sûr, dit-il. La compagnie d'une jeune fille de son âge lui serait agréable. Elle s'ennuie, la pauvre, entre le gouverneur et moi. Croyez-vous qu'elle pourrait s'installer dans cet hôtel? Vous sortiriez avec elle; je chasserais avec le général; ce serait parfait.

Il s'exprimait nettement. Habitué à tout diriger, il ne demandait pas l'avis des autres. Guy-lène répondit avec la même simplicité :

— La princesse est ravissante! Je suis très honorée de lui être sympathique. Si ma tante le permet, je la retrouverai souvent, avec joie, et l'accompagnerai dans ses randonnées.

— Vous montez à cheval?

— Bien sûr!

— Alors vous vous amusez beaucoup. J'ai amené des juments, nous vous en prêterons une.

L'orchestre préludait un boston, ils se mêlèrent aux autres couples et disparurent dans la galerie voisine.

Pendant ce temps, M. de Carbonnes faisait visiter le jardin et le parc à la jeune Marloviennne, et M<sup>me</sup> de Serrant, très affairée, devisait avec le chevalier de Schultzberg.

Quelques instants avaient suffi pour qu'elle fût renseignée sur la situation du prince.

Celui-ci était richissime : en dehors des terres patrimoniales situées dans les Carpathes, il possédait des biens immenses en Bohême, un « burg » près de Prague, des chasses en Hongrie, un palais à Vienne. Il habitait peu ces contrées, la révolution l'avait chassé de sa patrie où il eût pu faire figure de prétendant; il en avait eu beaucoup de peine. A présent il s'était fixé près de sa grand'mère : la marquise de Lanmoor, en Sicile, et passait sa vie en mer.

C'était un garçon remarquable, intelligent, cultivé, musicien, artiste, champion de golf et de tennis, de tir aux pigeons, de vol à voile, de polo, de cricket, de boxe, poète à ses heures, historien de valeur. Avec cela, fort beau garçon. Ses cheveux châtain foncé, naturellement ondulés, ses yeux de diamant noir, son teint safrané, ses dents de perle, son apparence de vigoureuse santé, lui attiraient tous les hommages. Quand il consentait à paraître dans le monde, tous les succès lui étaient réservés.

Le bon chevalier ne tarissait pas d'éloges sur cette altesse qu'il avait vu naître et dont il partageait l'existence depuis vingt-huit ans.

De plus en plus éloquent, M. de Schultzberg expliquait :

— La vie n'est pas toujours agréable pour

lui, à Palerme. La marquise a le caractère difficile : autoritaire, excessive, sévère, elle mène durement les deux enfants confiés à sa vigilance. La princesse Marina, dont la douceur, la patience, la bonté sont exemplaires, s'accommode de tout et supporte les pires criaileries. Elle a du mérite, en vérité. Par contre, mon élève tente parfois de réagir. Hélas ! Il est bien vite rappelé au sentiment de la réalité. Quand il s'insurge, la marquise serre les cordons de sa bourse, supprime la pension mensuelle et laisse son héritier se débrouiller avec ses créanciers. Car, bien entendu, le pauvre enfant fait des dettes. Il ne pourrait se passer aucune fantaisie sans cela... C'est pourquoi, j'aspire, pour lui, au jour où il rencontrera quelque fille de maison régnante et l'épousera pour son bonheur. A ce moment, il touchera une partie de ses revenus, et tout sera arrangé.

La baronne confessa :

— J'ai beaucoup connu la mère de Son Altesse. Nous avons fait notre éducation ensemble, au Sacré-Cœur. Ma pauvre compagne redoutait lady Florence comme l'enfer. Elle tremblait quand elle devait la retrouver au parloir ; jamais elle n'a reçu une de ses lettres sans verser des torrents de larmes.

— Elle n'a pas changé ! C'est toujours la grande dame, parfaite pour les étrangers, terrible pour ses proches dont on vous a parlé, Madamé. Elle est bonne, pourtant, charitable et généreuse aussi ; elle sème le bien autour d'elle avec une largesse sans égale. Tous les pauvres de Sicile la vénèrent.

La princesse et le général revenaient. Guy-lène et Danilo suivirent de près. L'heure du souper était sonnée. Déjà, dans la galerie voisine, les danseurs s'attablaient autour des guéridons fleuris d'azalées roses.

Le prince s'était fait réserver un petit salon. Il y entraîna la baronne et les siens. La conversation devint générale. Quand ils se séparèrent, le séjour de Marina à Hossegor était décidé. Elle arriverait au début de la semaine suivante avec sa femme de chambre et le gouverneur, son frère viendrait quelques jours plus tard.

Après la Noël tout le monde rentrerait à Biarritz. On se verrait tous les jours.

De ce moment, les deux familles ne se quittèrent plus.

Flattée de chaperonner une princesse de sang royal, M<sup>me</sup> de Serrant s'était résignée à repaître, régulièrement, dans le monde, à recevoir quelques amies retrouvées sur la côte basque, à assister aux représentations de gala, aux concerts classiques, et à visionner quelques films dont tout le monde parlait.

Les jeunes filles s'étaient tendrement attachées l'une à l'autre. Guylène n'avait jamais eu d'amies; il lui était très doux de parler librement avec une compagne de son âge dont les goûts concordaient avec les siens.

Blonde pâle, avec d'admirables yeux couleur de turquoise morte, la princesse ne pouvait se passer de M<sup>lle</sup> d'Orchamps. Elle lui demandait conseil pour tout, réclamait son avis pour ses toilettes, ses chapeaux, les colifichets dont s'agrémentait toute toilette féminine élégante. Elle la consultait aussi sur ses lectures, sur la musique à étudier, les romances à apprendre.

Ensemble elles parcouraient la région en automobile. Marina, excellente chauffeuse, menait alertement son cabriolet. Elles allèrent à Bordeaux et à Dax, à Orthez et à Arcachon, à Saint-Jean-de-Luz, à Guethari, à Ciboure. Danilo daignait les escorter parfois avec sa voiture :

une *Rolls* splendide qui dévorait la route. Le matin, il sortait à cheval avec elles et se montrait à l'Opéra, le soir, dans la loge de la baronne.

Pour rester avec elles, il subit sans bâiller deux ou trois opéras modernes et ne grogna point quand on le pria de suivre ses amis à Bordeaux, où un pianiste polonais donnait un récital.

Discret, courtois, extrêmement réservé et froid, il parlait peu, détestait les propos inutiles et ne se cachait pas pour l'affirmer à tout venant.

Surprise de ce mutisme, Guylène en fit la remarque un soir, comme elle se promenait dans le jardin avec Marina.

Celle-ci répondit très vite :

— Si vous connaissiez grand'mère, rien ne vous étonnerait. Elle musellerait les plus bavards; nul n'a le droit de proférer un son en sa présence. Par contre, elle péroré sans arrêt, conte des histoires sans intérêt pour nous, rappelle les souvenirs de sa jeunesse, et, vraiment, nous assomme tous. Alors Danilo se sauve, part en mer sur son bateau, un joli trois-mâts, et reste des semaines sans reparaître; quand il n'a plus d'argent, il doit rentrer au bercail, et les scènes recommencent ! Pour finir, grand'mère rogne sa pension. Alors l'infortuné est obligé de se mettre au vert et de subir pendant une nouvelle période les souvenirs rétrospectifs de la douairière. Quand on m'a ordonné un changement d'air, après une crise de paludisme, il s'est aussitôt proposé pour m'accompagner. Mémé a refusé tout d'abord; elle ne voulait pas rester seule au *palazzo*. Par bonheur, le chevalier est fort lié avec le docteur. Il lui a suggéré l'idée de condamner la marquise à une cure d'isolement. Rien ne lui serait plus salulaire.

Le grand repos l'aiderait à retrouver ses forces disparues depuis son accident.

Comme Guylène écarquillait de grands yeux, elle expliqua :

— C'est vrai, vous ne savez pas. Eh bien ! voici : grand'mère est tombée dans l'escalier de marbre des terrasses et s'est fracturée les deux jambes. Elle est immobilisée depuis près de six mois, et l'on ne prévoit pas son rétablissement complet. Jamais elle ne retrouvera son agilité perdue. A son âge, c'est un miracle qu'elle ait survécu à la chute. Nous avons eu bien peur de la perdre, parce que, voyez-vous, chérie, nous l'aimons beaucoup, malgré sa sévérité, son caractère épineux, sa rigueur. Elle nous a élevés, nous lui devons tout...

M<sup>lle</sup> d'Orchamps l'écoutait avec la plus touchante bonne grâce. Au fond, les histoires de lady Florence l'intéressaient peu. Elle ne connaîtrait jamais sans doute cette acariâtre vieille dame et s'en réjouissait. Il ne devait pas être agréable d'évoluer dans son orbe. Marina, si douce, si conciliante, devait joliment souffrir de l'entendre gronder sans arrêt.

Et les heures passaient, peuplées de distractions; et Guylène, à présent familiarisée avec le monde, commençait à trouver charmante sa nouvelle vie.

## IV

La saison à Hossegor atteignait son terme. M<sup>me</sup> de Serrant songeait à se transporter à Biarritz, où son appartement était retenu.

Elle se réjouissait de ce séjour près des jeunes étrangers si parfaitement aimables et courtois. Grâce à leur complaisance, elle pouvait se dispenser de sortir aussi souvent le soir. Le chevalier de Schultzberg, qui chaperonnait Marina, lorsque son frère était absent, s'occupait également de Guylène; le général le suppléait quand besoin était et la bonne dame pouvait s'isoler dans sa chambre, rêver, lire au coin du feu, et se coucher à l'heure accoutumée sans contrarier personne.

... Ce soir-là, qui était un des derniers que la petite tribu devait passer dans les Landes, une sauterie réunissait les hivernants de marque dans la grande salle du palace.

Préoccupée de se familiariser avec la cadence exotique de la *rumba*, la petite princesse délaissait son amie. Accaparée par le danseur de l'établissement, Marina s'efforçait d'obtenir la perfection.

M<sup>lle</sup> d'Orchamps la regardait, un sourire amusé au fond des yeux; elle trouvait excessive, et peut-être superflu, l'application de la gentille Marlovienne. Jamais elle n'eût été ca-

pable d'une semblable attention. Elle aimait la danse, pourtant, mais pas au point d'en faire l'un des buts de sa vie. Et puis ces pas plus ou moins mexicains ou brésiliens ne la séduisaient pas. A leur rythme endiablé, elle préférait la lenteur enveloppante du boston, la souplesse gracieuse de la valse viennoise, la grâce un peu désuète des menuets, des gavottes et des pavanes d'antan.

Personne ne s'occupait d'elle. Le chevalier, debout à quelques pas, discutait politique avec un noble étranger; le général ne quittait pas le buffet; quant au prince, il avait disparu dans la salle de jeu et faisait un poker avec quatre Anglais.

A force de regarder les couples tournoyer, d'entendre les saxophones et les cymbales du jazz, la migraine tenailla la jeune fille. Le désir de prendre l'air l'envahit; elle se leva très vite, se glissa dans la galerie voisine, traversa le hall et gagna la terrasse.

Le parc était désert. Aucune silhouette ne s'y profilait. Les bosquets de rhododendrons et d'orangers en caisses, groupés en massifs à chaque extrémité, n'accueillaient aucun rêveur solitaire.

Accoudée à la balustrade, Guylène considéra l'étendue silencieuse, l'astre argenté planté très haut dans le firmament cloûté d'or, puis descendit vers le parterre.

Lentement elle se dirigea du côté du lac, dont la surface miroitait entre les pins de la berge, aperçut un banc de pierre et s'y reposa.

Cette nuit de décembre était paisible et tiède; pas une feuille ne frémissait; seules les chauves-souris, affolées par les lumières du jardin, menaient alentour leur ronde endiablée.

M<sup>lle</sup> d'Orchamps remonta sur ses épaules

l'écharpe d'hermine glissée jusqu'à sa taille et se mit à songer.

Les mains pendantes, le buste renversé contre le dossier de son siège, les paupières mi-closes, elle revoyait l'antique donjon où s'était écoulée son adolescence et comparait la monotonie de l'existence ancienne aux distractions diverses du présent.

Elle se redressa soudain. Un pas élastique frôlait le gravier de la rive. La braise d'une cigarette rougeoyait au détour du sentier.

La jeune fille reconnut Danilo. Un brusque sursaut la mit debout. Le prince supplia :

— Ne vous dérangez pas, Mademoiselle, je m'en voudrais éternellement de troubler votre solitude.

— J'allais remonter.

— Déjà?

— Il est terriblement tard. Le général et votre sœur doivent me chercher.

— Quelle erreur ! Ils ne songent pas le moins du monde à votre charmante personne, je vous assure. Le gouverneur s'occupe activement de l'avenir de l'Europe; Marina étudie une nouvelle variation de la rumba; M. de Carbonnes donne son avis sur les boissons débitées au bar.

— Vous les avez abandonnés?

— Je n'étais pas avec eux, mais dans le salon bleu, près des bridgeurs. Par malheur, la partie n'était pas intéressante, ... j'ai perdu et ne me suis pas diverti. Alors j'ai levé la séance et suis passé chez les amateurs de baccarat. Ils étaient peu nombreux. Quelques femmes, semblables à celles qu'on rencontre dans tous les casinos... Vous savez, ces intrépides joueuses, éternellement atablées, et tellement absorbées qu'un tremblement de terre ne les distrairait pas. Ce sont de terribles rusées, après au gain, accompagnées de pékinois

rageurs et mordants; leurs maigres mises ne compromettraient pas le budget d'un prolétaire. Elles sont élégantes, pourtant; leurs toilettes viennent du grand faiseur; elles portent des perles parfaitement imitées et des cheveux platinés. Superstitieuses, elles accumulent devant elles les fétiches et les porte-veine. Ignorantes, elles jacassent, débitent des lieux communs à la journée et cherchent à paraître informées. Au fond, elles se moquent de tout, hormis de leur coquette personne. Au demeurant, se sont d'horribles créatures, envieuses, jalouses, méchantes, froides et venimeuses comme des serpents.

Guylène ne put retenir un sourire; elle déclara :

— Les voilà proprement arrangées! Dieu merci, je ne connais aucune de ces infortunées, sans quoi je me désolerais.

— Elles n'appartiennent pas à votre monde. Quelques instants s'écoulèrent. M<sup>lle</sup> d'Orchamps répéta :

— Je dois rentrer, l'heure s'avance.

— La nuit est trop belle pour s'enfermer.

Elle ne répondit point. Debout près du banc de pierre, elle regardait au loin l'eau scintillante du lac. Un silence suivit.

Guylène le rompit pour énoncer :

— Puisque vous désirez prolonger votre promenade, je vous laisse.

Il sourit; son visage s'éclaira pour proposer :

— Allons jusqu'aux grands pins, voulez-vous?

Elle consentit. Il la guida vers les arbres aux troncs géants, puis avoua :

— J'aime ce coin de votre belle France, Mademoiselle. J'y ai séjourné plusieurs fois, pendant mon enfance. Mon père se plaisait dans les Landes; il suivait à Dax un traitement de

boues thermales et circulait à travers les pinèdes. Il m'emmenait toujours. Tandis que la voiture nous emportait vers la Chalosse, je rêvais d'exploits homériques, je jouais au paladin, au preux, au chevalier errant, et mon imagination courait la prétentaine. A présent, la vie m'a mûri, je suis moins chimérique; néanmoins, je me plais à chercher dans ce décor un peu de mes illusions anciennes. Elles subsistent, j'en suis sûr, derrière les rochers de la plage; en fouillant bien, je les retrouverais accrochées aux feuilles des massifs, égarées sous les roseaux. En m'inclinant sur l'eau mouvante de cet adorable lac, j'y retrouverais mon visage candide de premier communiant et tout mon passé d'adolescent romanesque et pensif.

Elle hocha la tête; elle comprenait à présent pourquoi le prince se plaisait dans la solitude et le silence. Quand il errait dans ces forêts embaumées des senteurs vivifiantes de la résine, et dont il connaissait les moindres détours, c'était pour y retrouver ses rêves d'écolier.

Simplement elle articula :

— Vous êtes heureux d'avoir recueilli autant de souvenirs précieux, et je vous envie... Hélas ! je n'ai pas cette joie. Mon existence entière s'est écoulée aux *Roches-Rouges*, et je me demande encore par quel miracle je m'en suis évadée. Je me croyais à jamais vouée aux sites rouergats.

Il ne répondit pas tout de suite; des minutes s'écoulèrent au bout desquelles il énonça :

— Il vous sera facile de voyager désormais, si...

Il hésita. La jeune fille ouvrit de grands yeux. La gravité du prince l'étonnait. Elle allait en faire la remarque quand il acheva :

— ... Si vous consentez à m'épouser.

Elle sursauta. Il compléta :

— Que pensez-vous de ma demande?

— Rien du tout, ma foi...

— Elle ne fut point formulée selon les règles établies de toute éternité. Cependant elle est sérieuse. Partagez mon destin, je serai comblé.

La brusquerie de cette déclaration amena un sourire sur les lèvres de M<sup>lle</sup> d'Orchamps; elle riposta :

— Vous me prenez de court, Monsieur; jamais je ne me serais attendue à pareille proposition. Laissez-moi le temps d'y réfléchir.

— A quoi bon? L'attente est inutile et superflue. Pourquoi remuer les siens et prendre leur avis? Vous seule savez si je vous plais assez pour me suivre en Sicile, ou bien si vous préférez demeurer en France.

Elle ébaucha un geste vague. Il continua :

— Je vais toujours droit au but. C'est bien plus simple, croyez-moi. Vous m'avez conquis : je souhaite vous épouser et vous fais part de mon désir, quoi de plus naturel? Toutefois, si ma demande vous choque, je pourrai...

Guyène l'arrêta :

— Je ne suis ni scandalisée ni irritée, mais tout à fait ahurie. Rien ne laissait prévoir cela. Alors je perds pied. C'est compréhensible, en somme...

— Peut-être.

— Et puis je n'ai pas le droit de donner une réponse sans consulter ma tutrice.

— A quoi bon? Je n'ai pas pris l'avis de grand'mère. Aujourd'hui on s'engage sans consulter les ancêtres, c'est tellement plus commode!

— Moins respectueux aussi.

Un sourire narquois étira sa lèvre fière...

— Peut-être.

Il alluma une nouvelle cigarette, puis ajouta :

— Ce retard dérange mes projets. Demain je dois écrire à granny et lui souhaiter sa fête; je lui aurais volontiers annoncé la grande nouvelle. Elle eût été ravie.

— Qu'en savez-vous?

— Depuis des mois elle songe à me marier. Dieu sait combien de jeunes personnes ont défilé chez elle à cette intention. Je ne les ai même pas honorées d'un regard; le célibat me plaisait; je refusais d'en sortir. Puis tout à coup vous êtes venue, mon opinion s'est modifiée. Décidez de mon avenir, vite, je vous en prie...

Une telle précipitation blessa Guylène. D'une voix coupante, elle trancha :

— Il est des coutumes dont je ne saurais me libérer. Si ma marraine autorise votre recherche, vous câblerez à la marquise de Lanmoor pour lui demander son consentement. À ce moment vous ferez votre demande en règle. D'ici là je me serai accoutumée à l'idée de coiffer la couronne de princesse, je vous connaîtrai mieux et consentirai peut-être.

Une grimace crispa le visage du jeune homme; il expliqua :

— Si vous saviez comme j'ai hâte d'être fixé, de vous emmener là-bas, dans ce pays où les lauriers-roses, les cactus, les camélias croissent librement aux flancs des collines... Palerme est si belle! Endormie autour de la Conque d'Or, elle semble une cité de légende. Pourquoi retardez-vous l'heure bénie où je pourrai vous montrer ces splendeurs? Vous êtes charmante, mais vous réfléchissez trop. La vie est trop courte pour l'user en préjugés stupides... Agissez, le reste n'est rien.

M<sup>lle</sup> d'Orchamps sourit avant de demander :

— M<sup>me</sup> de Lanmoor me trouvera peut-être de trop petite maison pour entrer dans sa famille?

— Vos aïeux valent les miens. Ils furent aux croisades ensemble. Votre lignée compte des maréchaux, des connétables, des commandeurs de Malte. Bien des maisons princières ne peuvent en dire autant. Croyez-moi, je ne songe pas à me mésallier, au contraire. Si je vous offre mon nom, c'est que je sais combien vous êtes digne de le porter. Ma sœur vous chérit. Vous êtes, à ses yeux, la perfection sur terre. Mémé sera fière de vous avoir pour fille. Décidez-vous...

— Cela ne dépend pas de moi seule, je vous l'ai dit.

Elle réfléchit un moment, puis acheva :

— Donnez-moi huit jours entiers pour songer à tout cela. Pendant cette semaine de délai, quittez Hossegor, allez à Biarritz préparer votre villa... A notre arrivée là-bas, vous connaîtrez mon arrêt.

Elle se sauva, traversa le parterre, escalada les degrés de la terrasse, traversa le hall, sortit par une porte ouverte sur la campagne et atteignit sa demeure.

Dix minutes plus tard, étendue sur son lit, elle examinait sérieusement la situation.

Certainement, Danilo lui plaisait. Il était élégant, distingué, spirituel. Son amour de la solitude, les silences prolongés où il se cantonnait la charmaient. Elle détestait les papotages dont se peuplent les entretiens mondains et partageait son goût pour les conversations sérieuses.

Il ne savait ni dissimuler ni mentir, disait la vérité, toujours sans ambages, ne cherchait jamais à masquer ses opinions derrière des circonlocutions aimables.

La façon dont il s'était déclaré en était la preuve. Pour lui demander d'être sa femme, il ne s'était embarrassé d'aucun discours super-

flu. Il avait émis son désir, sans se préoccuper des règles immémoriales établies par des gens qui avaient du temps à perdre.

Guyène sourit au souvenir de cette singulière déclaration. Certainement, elle ne ressemblait à aucune autre. Pas une jeune fille de son entourage n'avait entendu la pareille. A quoi pensait-il en parlant ainsi? Il supposait, sans doute, qu'elle allait se pâmer d'aise, le remercier de l'honneur dont il la comblait. Il s'était trompé; jamais elle n'eût agi de la sorte, même si devenir princesse de Marlovie eût été l'unique rêve ambitieux de sa vie.

Dieu merci, ce n'était pas le cas. Jamais, avant cette minute, elle n'avait envisagé la possibilité de pareille alliance. Elle croyait Danilo destiné à une union princière.

Le gouverneur cherchait pour lui une cadette de maison royale; il ne s'était pas caché pour l'apprendre à M<sup>me</sup> de Serrant. Comme la bonne marraine serait surprise quand elle saurait..., et le général, donc...

Elle réfléchit longtemps; l'aube filtrait à travers ses persiennes quand, brusquement, le sommeil la prit... Alors, tout d'un coup, elle sombra dans un anéantissement délicieux...

## V

Lorsqu'elle s'éveilla, onze heures sonnaient. Elle bâcla une toilette rapide et frappa chez la baronne.

Celle-ci écrivait à sa table, près de la fenêtre. Elle tourna la tête, sourit, puis s'étonna :

— Tu es joliment en retard, chérie ! En quel honneur ?

Au lieu de répondre, la jeune fille annonça :

— Le prince Danilo veut m'épouser. Il attend votre consentement pour faire sa demande officielle.

— Ah ! mon Dieu !

La bonne dame déposa son stylo, ôta ses lunettes, écarquilla des yeux tout ronds, puis demanda :

— Quand t'en a-t-il parlé ?

— Hier, au bord du lac, quand le général et le gouverneur, trop absorbés par des questions de politique extérieure, ne songeaient ni à Marina ni à moi.

— Qu'as-tu dit ?

— J'ai demandé à réfléchir. Cela n'a pas été de son goût. Il tenait à une réponse immédiate. Je ne sais pourquoi...

Elle devint écarlate et acheva :

— Il semble extrêmement pressé.

Sa marraine murmura :

— En voilà une affaire !... Une chance ines-

pérée, aussi. Jamais je n'aurais osé songer à pareille alliance.

— Vous la croyez donc possible?

— Pourquoi non? Son Altesse désire se fixer; c'est bien naturel. A vingt-huit ans, un homme est mûr pour le mariage. Il songe à fonder un foyer... Le vôtre sera l'un des plus beaux du monde... Car tu es décidée à accepter, n'est-ce pas?

— Je n'aime pas le prince comme un fiancé. L'affection dont je me sens capable, pour lui, est faite d'estime, d'admiration...

— Cela suffit pour le moment. Quand tu seras accoutumée à ta couronne, tes sentiments évolueront.

— Je ne sais pas...

— Tu n'es donc pas émerveillée de ta veine? C'est extravagant.

— Aucune ambition ne m'habite.

— Je le sais. Néanmoins...

Elle s'interrompt; d'un ton volontairement persuasif, elle reprit :

— Une situation comme celle dont on veut t'honorer ne se refuse pas pour des chimères. Réfléchis; laisse parler ta saine raison, ton intelligence limpide, et tu comprendras...

— Un mariage d'inclination me semblait seul désirable.

M<sup>me</sup> de Serrant haussa les épaules.

— Ces sortes d'unions sont passées de mode, chérie. On n'en fait plus. Le romanesque, la sensiblerie, familiers à nos aïeules, les promenades au clair de lune, les romances roucoulées aux étoiles, les bouquets de myosotis échangés, les marguerites effeuillées, les silences à deux sous les charmillles, la main dans la main, les yeux dans les yeux, nous semblent ridicules, à présent. Les tirades éperdues dont nos mères se pâmaient font place aux discussions sérieuses

où les intérêts du futur ménage sont débattus. Les amoureux du siècle dernier sont devenus des associés, unis pour la prospérité du patrimoine commun.

Guyène rétorqua :

— Je suis venue au monde cent ans trop tard, alors.

— Sans doute.

Il y eut un silence. La jeune fille s'approcha de la fenêtre, considéra l'étendue où des pins immenses dressaient leurs parasols vert sombre. Par une éclaircie entre les arbres, elle apercevait l'eau mouvante du lac et le banc de pierre où elle s'était reposée la veille.

La baronne l'arracha à sa contemplation.

— Qu'avez-vous convenu ensemble ?

— Le prince a dû quitter Hossegor ce matin, à destination de Biarritz. Il y passera une semaine entière, au bout de laquelle nous irons le retrouver. A ce moment, j'aurai sûrement envisagé l'avenir, je lui donnerai ma réponse.

— Que d'histoires, Seigneur ! Aucune de tes compagnes n'eût agi avec aussi peu d'empressement. N'importe laquelle eût accepté d'emblée.

— C'est possible.

Elle prit son courage à deux mains pour répéter :

— Le prince de Marlovie n'est pas le mari de mes rêves.

— Que lui reproches-tu ?

— Son caractère : il est autoritaire, ne s'occupe jamais des goûts de son prochain et s'étonne quand on n'adopte pas ses vues... Et puis il n'a pas prononcé une seule parole aimable. Je lui plais, il le dit, mais ne parle pas de ses sentiments.

Sa marraine riposta :

— Naturellement, il n'a rien d'un nancé de

roman. Il ne sait ni donner des sérénades, ni débiter des fadaïses. Il ignore l'art des regards langoureux, des billets doux glissés en cachette, dont s'émerveillent les jeunes pensionnaires en rupture de couvent. Il est moderne, agile, vif, un peu trop brusque, sans doute, mais, que veux-tu? il est de son époque et marche avec son siècle... Le romanesque, je le répète, est passé de mode, on ne le porte plus.

— Vous avez raison, marraine, cependant...

M<sup>me</sup> de Serrant trancha :

— Pas de chimères, petite fille. Ecoute la voix de la raison,... et tu combleras les vœux de Son Altesse, les nôtres aussi. Quand il connaîtra la nouvelle, le général sera si heureux.

— Ne lui en dites rien encore, marraine, je vous en prie... Attendez !

— Quoi? La fin de tes hésitations? Tu es stupide, ma pauvre enfant. Que désires-tu de plus? Ce garçon est magnifique, il a tout pour lui.

— Il vit près de son aïeule; elle passe pour terrible.

La baronne hocha la tête :

— Tu la séduiras dès la première entrevue. Elle a beau être acariâtre, elle ne résistera pas à ton charme.

Une larme perla à ses cils; elle ajouta :

— L'unique revers de cette médaille sera ton départ. Si tu acceptes, tu habiteras en Sicile. Je te verrai rarement.

Guyliène eut un sourire navré pour protester :

— Nous n'en sommes pas là, marraine. Quand je serai sûre de l'état de mon cœur, nous envisagerons ces questions complémentaires.

Elle noua ses bras frais autour du cou de la vieille dame. Les lèvres contre son oreille, elle murmura :

— Et maintenant, permettez que je me re-

cueille en paix. Ne me parlez ni du prince, ni de ma couronne problématique. Laissez-moi une entière liberté d'esprit. Dans huit jours vous connaîtrez ma réponse.

.....

Les jours passèrent. M<sup>lle</sup> d'Orchamps les vécut dans la retraite. Sous le prétexte illusoire d'une névralgie dentaire, elle s'enferma chez elle, refusa sa porte à son amie, sortit uniquement le matin de très bonne heure et le soir au crépuscule, pour aller à la chapelle. Elle ne manqua jamais la première messe à l'issue de laquelle le vieux desservant de la paroisse l'attendait. Ensemble ils se promenaient autour du pieux enclos; la jeune fille ouvrait son cœur tout entier au digne prêtre, elle lui demandait conseil aussi.

Quand elle rentrait à la villa, après ces entretiens, elle se trouvait toute réconfortée.

Le troublantes perplexités où l'avait jetée la recherche du prince s'apaisaient. Elle songeait sans regrets à l'accueillir favorablement. Certes, elle eût préféré se promettre à un garçon depuis longtemps connu, estimé, et dont elle eût apprécié le caractère, les tendances et la foi. Mais puisque sa marraine jugeait inespérée la demande de Son Altesse, elle céderait à ses instances.

La semaine de délai s'achevait.

Le jour suivant, la petite colonie se mettrait en route pour la côte basque. On arriverait à Biarritz pour goûter. Le soir même, avant le dîner, elle donnerait sa réponse.

Enfoncée dans les coussins de sa bergère, elle songeait. Elle était décidée; la paix descendait en son âme, ses romanesques illusions s'éparpillaient.

La porte de sa chambre s'entre-bâilla. M<sup>me</sup> de Serrant glissa son visage dans l'ouverture.

— Eh bien ! fit-elle. Où en es-tu ?

Guyène souleva ses paupières, secoua sa tête bouclée, sourit gravement, puis avoua :

— Je cède à vos raisons, marraine.

— As-tu suffisamment réfléchi ?

— Bien sûr !

— Tu es décidée ?

— Oui.

— Enfin !

L'excellente créature s'élança, la saisit dans ses bras, l'embrassa mille fois, puis murmura :

— Comme tu me tranquillises ! J'avais tant de soucis...

— Pourquoi ? Vous le savez bien, je suis raisonnable. Quelques inquiétudes subsistent au fond de mon cœur, pourtant. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi le prince m'a choisie entre tant d'autres, plus belles et mieux. Si j'ai quelques-uns de ses goûts, tant de choses différent entre nous...

— Les contrastes s'attirent. A ton contact, ce grand garçon perdra un peu de sa sauvagerie, il apprendra à se plaire parmi les vivants et délaissera ses bateaux. S'il se trouve bien chez lui, son intérieur, dont tu seras la bonne fée, deviendra le plus élégant du pays. Sa table, délicatement servie, le retiendra au logis ; il est gourmand, je le sais, et ne dédaigne pas les bons morceaux.

— Il y a sa grand'mère, aussi... Elle est sévère et peut me prendre en grippe, dès le premier jour. Je serai perdue... Vous me connaissez : je suis capable des plus grands sacrifices, quand je me sens aimée ; lutter contre l'antipathie ambiante me serait impossible.

M<sup>me</sup> de Serrant ne répondit pas. Les paroles

de sa pupille la préoccupaient. Certes, elle ignorait tout des idées de lady Florence. Cette femme, tant redoutée, jadis, de sa propre fille, avait peut-être jeté son dévolu sur quelque héritière britannique et comptait l'unir à son petit-fils. Celui-ci l'irriterait, s'il décidait de son avenir sans la consulter. Transplantée en Sicile, près de cette parente hostile, M<sup>lle</sup> d'Orchamps serait malheureuse.

Elle voulut chasser cette idée, essayer de détourner sa pensée de cette aïeule terrible. Elle ne put y parvenir. Un doute flottait dans son esprit, tenace. Elle eût été incapable de le préciser, cependant il l'attristait.

Son silence se prolongea pendant cinq bonnes minutes. Guylène avait repris sa contemplation près de sa fenêtre et s'amusa à suivre du regard le vol éperdu des oiseaux sur le lac.

La baronne se leva à son tour et s'approcha. La jeune fille se retourna pour observer :

— Il s'est décidé tellement vite ! en somme, il me connaît depuis un mois, tout au plus, et m'a parlé en tête à tête, une fois, mardi dernier.. Et puis il est tellement pressé ! je ne sais plus où j'en suis.

— Tu ne regrettes rien, au moins ?

— Certainement non. Danilo me plaît. Il est de type physique agréable ; pour le reste, je tâcherai de m'adapter à ses idées.

La maisonnée arriva à Biarritz le lendemain, vers trois heures. La baronne et les siens descendirent au palais ; Marina et le gouverneur gagnèrent la villa où Danilo les attendait.

Les deux familles se retrouveraient à l'hôtel pour le dîner, où les conviait M<sup>me</sup> de Serrant.

Danilo tremblait d'impatience quand il se fit annoncer chez la tutrice de M<sup>lle</sup> d'Orchamps. Celle-ci le reçut dans son salon particulier. Il

fit sa demande et fut agréé. Aussitôt la bonne dame fit appeler sa filleule. Il y eut un échange de congratulations, puis le prince fut autorisé à faire sa cour.

Il se retira bientôt. Il tenait à choisir lui-même les fleurs de son premier bouquet. Quand il revint, quelques minutes avant le dîner, l'appartement était une immense serre où les orchidées et les lis blancs croissaient à profusion.

Sous les regards ravis de Marina, du général de Carbonnes et de l'excellent chevalier de Schultzberg, le jeune homme passa au doigt tremblant de sa promesse l'énorme rubis des accordailles, puis, comme une certaine émotion envahissait l'assemblée, il proposa de faire servir des cocktails et s'amusa à mélanger les liqueurs et les alcools les plus extravagants.

Le repas qui suivit fut d'une étourdissante gaieté. Pour la circonstance, le prince avait renoncé à sa sauvagerie ordinaire et au silence. Il raconta avec beaucoup de verve des aventures survenues pendant ses voyages, du temps où il courait le monde avec son gouverneur, quand son père vivait encore. Il parla aussi de sa famille dispersée en Europe par la révolution, de ses cousins anglais, d'un oncle maternel installé en Écosse, chez qui il conduirait sa femme au printemps.

Le dîner s'acheva sur cette promesse. Au salon, la baronne, le gouverneur, Marina et le général s'attablèrent pour un bridge.

Le prince rédigeait un radiogramme pour lady Florence. Il convenait de la mettre au courant. Sans doute il s'était longuement entretenu avec elle par lettres et par téléphone depuis le mardi précédent, car il ne mettait pas en doute sa satisfaction d'un projet aussi brusque.

Un peu délaissée, Guylène sortit sur la terrasse, descendit les degrés de marbre et gagna la grève où la mer brodait son feston d'écume.

Sur les maigres pelouses tracées autour de l'hôtel, la lune répandait sa molle clarté. Un arôme violent, né des tubéreuses et des jasmins du parterre, flottait dans l'air apaisé du soir.

— Quelle imprudence de rester ainsi immobile et si peu vêtue sous cette brise aigrette, murmura soudain une voix chantante.

La jeune fille sursauta. Le prince était devant elle. Doucement il expliqua :

— J'ai apporté votre écharpe; les nuits sont traîtresses sur cette plage.

Il lui tendait un mantelet de soie blanche doublée d'hermine, puis insista :

— Jetez cela sur vos épaules. Ce sera prudent.

Après un silence il ajouta :

— Je vous cherchais. Vous avez disparu si promptement; personne ne savait où vous étiez passée; je désirais vous parler, pourtant. Ce soir, vous avez prononcé les mots qui unissent votre sort au mien. Soyez-en remerciée; je suis inhabile à exprimer les choses dont je suis le plus ému, et je dirais mal la gratitude dont mon âme déborde. Je me contenterai de vous promettre d'éviter qu'une tristesse venue de moi ne vous afflige.

Comme elle demeurait silencieuse, il déclara :

— Ma grand'mère se félicite de mon choix. Elle sait votre beauté, votre esprit, votre bonté patiente, votre grave raison. Vous serez pour moi, elle en est certaine, un exemple vivant. J'ai tant besoin qu'on me soutienne...

Il s'interrompit. Des minutes sombrèrent dans l'infini. Il acheva :

— Vous serez reçue par elle comme une sou-

veraine attendue, espérée, désirée. La maison sera à vos ordres...

Un grand attendrissement enveloppait Gylène. Ces paroles dissipèrent l'angoisse où la mettait la réputation terrible de lady Florence. Puisqu'elle était heureuse de ce mariage, tout irait bien.

Danilo poursuivait :

— Il faudra vous montrer patiente et douce avec moi. Je suis tellement égoïste, accoutumé à commander, à diriger, à vivre seul : vous êtes indulgente, vous m'aidez.

Elle fit une jolie moue pour promettre :

— Je tenterai l'impossible pour combler vos désirs. Peut-être me montrerai-je maladroite au début; j'ignore le monde et ses roueries. Il faudra me reprendre doucement, me dire comment je dois me comporter pour ne déplaire à personne, à Palerme, m'entourer un peu, pour remplacer à mes côtés la chère marraine dont les conseils me furent si précieux.

— Elle viendra nous voir souvent.

— Je l'espère.

— Nous l'obligerons à se déplacer; le yacht l'emportera.

— Elle est casanière et fidèle à ses habitudes; elle chérit sa maison.

— Nous lui ferons aimer la nôtre... Elle se plaira au *palazzo*, vous verrez...

Ils s'étaient mis à marcher et suivaient à pas lents le sentier tracé entre deux corbeilles fleuries.

Comme ils atteignaient la première marche du perron, Danilo s'écria :

— Ne faites pas trainer les préparatifs, je vous en conjure. J'ai hâte de m'enfuir avec vous vers les contrées merveilleuses où le soleil luit toujours...

## VI

Des le lendemain, M<sup>me</sup> de Serrant réintégra les *Roches-Rouges*. Elle désirait tout organiser pour les réceptions, ordinaire, en pareil cas. Le mariage serait célébré chez elle. Le maire se déplacerait pour unir le jeune couple dans la salle d'honneur du donjon. Le Père Anselme lui donnerait la bénédiction nuptiale dans la chapelle. Ce serait intime et solennel à la fois.

Pour la première fois depuis son veuvage, la baronne ouvrirait toutes grandes les portes de sa maison. Sa famille un peu délaissée reprendrait le chemin du castel; les voisins arriveraient en foule.

Danilo, Marina et le gouverneur s'installeraient à Rodez, jusqu'à la cérémonie, et viendraient chaque soir dîner au château.

Après le départ des mariés, la petite Marloviennne ferait un séjour de quelques semaines près de la vieille dame. Sa présence adoucira les tristesses de la séparation.

La gaité, le rire clair de la délicieuse enfant peupleraient les vastes galeries sonores de cette demeure bien vide quand la filleule chérie l'aurait désertée.

Cependant le prince menait rondement les choses. Sans pitié pour la châtelaine, qui récla-

mais un peu moins de précipitation, il bousculait fournisseurs et artisans.

Emportée par son élan, Guylène n'avait pas un instant pour réfléchir.

Un véritable cyclone la jetait d'une boutique de fourreur au salon d'essayage d'une lingère. Pour complaire à son fiancé elle avait commandé ses toilettes à Paris. Les couturiers, les modistes, les joaillers avaient traversé la France pour soumettre à son choix leurs modèles les plus élégants.

Ahurie, ballottée, la belle promise perdait pied. Eberluée, elle évitait de penser à l'avenir. Certes, l'attitude toujours distante de son fiancé l'ahurissait; elle se gardait de le dire : tout le monde était si content ! Pourquoi eût-elle montré son inquiétude ? A quoi lui eût servi de ressasser les mêmes idées, d'essayer de deviner la vraie nature du prince, puisque son entourage trouvait tout parfait ?

Il se montrait semblable à lui-même, la gâtait avec frénésie. Sa corbeille dépassait en richesse ses rêves les plus audacieux. Les zibelines, les hermines, les chinchillas s'y entassaient à profusion. Sa bague de fiançailles provoquait la fureur jalouse de toutes ses compagnes; celles-ci l'enviaient sans pudeur, commentaient chaque nouveau cadeau, en évaluaient le prix et enrageaient férocement de la « chance de cette petite orgueilleuse ».

De Palerme, où lady Florence jubilait, des écrins éblouissants, des dentelles, des bibelots arrivaient chaque jour.

La sévère marquise ne cachait pas sa satisfaction. Son héritier se mariait selon son rang; il renoncerait à naviguer, sans doute, consentirait à mener une existence normale dans son foyer. Il ne quitterait plus le *palazzo*, et son aieule, par conséquent.

Elle adressait à sa future petite-bru des lettres enthousiastes. Avec un luxe infini de détails, elle décrivait l'appartement qu'elle faisait aménager pour elle dans l'aile droite de sa résidence, complètement remise à neuf à son intention.

Au lendemain des accordailles, elle avait expédié à Guylène la couronne, les pendoques, les sept rangs de perles dont les princesses de Marlovie ont coutume de se parer le matin de leur mariage.

Quelques jours plus tard, un diadème de rubis, une tiare de brillants, des colliers d'émeraudes et de saphirs, une parure d'escarboucles, des bracelets étaient venus augmenter les trésors accumulés dans la mallette offerte par Danilo.

Les éventails anciens, les nécessaires d'or, les troussees gemmées suivirent. Une superbe *Rolls-Royce*, un cabriolet *Packard*, deux chevaux de selle furent envoyés ensuite à l'heureuse fiancée par l'aïeule inconnue et lointaine que le mauvais état de sa santé retenait en Sicile.

M<sup>me</sup> de Serrant n'avait plus assez d'yeux pour admirer ces merveilles. Entre son allégresse et la confection du trousseau, le choix des toilettes, l'organisation du dîner de contrat, du cortège, du lunch, du cérémonial ordinaire, elle ne savait plus de quel côté se tourner.

Par bonheur, M. de Carbonnes était là et se multipliait pour la suppléer. Du matin au soir, il courait les routes en automobile pour bousculer les graveurs, les brodeuses, les tapissiers. A la maison il répondait au téléphone, écrivait les adresses des faire-part, promenait Marina.

Celle-ci était dans une joie délirante. Sa fu-

ture belle-sœur la ravissait. A ses yeux, Guylène était une merveille descendue des cieux pour la plus grande joie de la famille de Marlovie.

Pendant ce temps l'impatience dévorait Danilo. Si la baronne l'eût écouté, on eût pris prétexte de l'éloignement de lady Florence et le mariage eût été célébré dans la stricte intimité de la famille et des témoins.

M<sup>me</sup> de Serrant ne l'entendait pas de cette oreille, elle était trop fière de l'union princière de sa pupille pour renoncer à la joie d'exhiber son triomphe aux populations.

En dépit des instances de son futur neveu, elle persista dans son intention d'éblouir la province par des épousailles fastueuses. Danilo rongea son frein, réprima sa hâte d'en terminer très vite et se soumit aux exigences de la douairière.

... Le jour du contrat, Guylène reçut de Palerme les titres de propriété d'un yacht : *Nirvana*. Muni du confort le plus moderne et d'un équipage minutieusement recruté, le bateau attendrait le bon plaisir de la jeune femme, en rade de Monaco.

Fascinée par tout ce luxe, M<sup>lle</sup> d'Orchamps reprenait confiance. Certainement, elle serait heureuse. Son fiancé faisait tout au monde pour lui plaire; elle s'attachait solidement à lui. Maintenant, elle en était certaine, elle aimait Danilo...

Et pourtant une sourde inquiétude martelait son cœur. Cet avenir, que tout laissait espérer magnifique, l'épouvantait encore. Seule dans sa chambre, le soir, elle avait quelques minutes pour réfléchir; elle ne pouvait s'empêcher de constater que le prince différait absolument du type d'amoureux dont elle s'était plu à ébaucher l'image.

Aucune de ces paroles dont les fiancés épris aiment émailler leurs entretiens ne sortait de ses lèvres. S'il était prévenant, attentif, complaisant, il n'était jamais tendre. Certes, il lui témoignait une estime profonde, une confiance absolue, mais ses façons envers elle ne différaient guère de cette bonne camaraderie dont il faisait preuve depuis leur première rencontre.

La veille de la cérémonie, alors que M<sup>me</sup> de Serrant lui transmettait les derniers télégrammes reçus de parents empêchés de venir, elle ne put retenir l'angoisse dont son cœur était étreint.

Arrachée à sa lecture, la baronne sursauta :

— Est-ce bien utile? fit-elle. Le prince te prouve suffisamment la force de ses sentiments. Jamais promise ne fut autant gâtée, entourée, honorée. Que souhaites-tu encore? Des mots? des phrases toutes faites? Quelle folie! Mais cela ne signifie rien, ma chérie. N'importe quel soupirant peut protester de sa tendresse et ne pas en éprouver du tout. Danilo s'abstient de tout discours banal, je ne saurais trop l'en féliciter...

Guylène insista :

— Il m'eût été doux de l'entendre parler de son amour. Évidemment, tout, dans sa conduite, prouve combien je lui suis chère. Néanmoins, j'aurais été sensible à la musique des termes... Il m'a privée de cette joie.

La bonne marraine hochait la tête pour constater :

— Tu es vraiment trop romanesque, ma pauvre enfant. Des goûts semblables aux tiens sont ridicules. On ne parle plus d'amour, à présent, on est trop occupé!... On n'a plus le temps. La vie marche très vite. Une fiancée comblée comme tu es ne doit pas se préoccu-

per d'aucune futilité, mais se réjouir de la faveur inespérée de la Providence...

Elle posa ses lèvres sur le front pensif incliné vers elle, puis, sur une nouvelle exhortation à la sagesse, elle se retira.

Comme elle disparaissait derrière la portière de velours qui séparait leurs appartements, Guy-lène répéta doucement :

— Il ne m'a jamais dit « je vous aime ». Pourquoi?

.....

Le mariage fut célébré avec toute la pompe usitée en pareil cas.

Gainée de satin blanc, voilée d'Alençon, couronnée de perles, la mariée était belle à ravir les anges. La foule, massée devant la chapelle, ne put contenir son admiration. Des réflexions louangeuses parvinrent aux oreilles des nouveaux époux. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu un couple aussi parfait.

Moulé dans un habit impeccable, droit, ferme, le front haut, Danilo laissait planer sur les curieux un regard plein de condescendance. Son profil régulier, ses cheveux ondes, ses prunelles d'onyx, son élégance enthousiasmèrent les midinettes accourues de la ville pour s'inspirer des toilettes du cortège.

Accoutumé à l'admiration des masses, le prince souriait. Moins audacieuse, Guylène baissait les yeux sur la gerbe de lis naturels posée sur son bras. Ces compliments si directs froissaient sa délicatesse. A cette minute, elle regretta d'avoir cédé aux désirs de M<sup>me</sup> de Serant. Une cérémonie tout intime eût bien mieux convenu à sa réserve, à son goût de l'intimité.

Un peu plus tard, tandis que la baronne, tout

en velours pensée, chantait les mérites de son nouveau neveu aux douairières assemblées dans le boudoir orange, les demoiselles d'honneur, admises à la faveur de contempler les bijoux étalés dans la galerie des portraits, échangeaient leurs impressions.

Debout au milieu du groupe, Marcelle de Saint-Ellix affirmait :

— Cette Guylène a vraiment trop de bonheur. Tout lui réussit, et pourtant elle n'est pas extraordinaire.

Une de ses compagnes l'interrompt :

— Je ne partage pas cet avis. À mes yeux, M<sup>lle</sup> d'Orchamps est l'incarnation de la beauté. Je la regardais, ce matin, pendant la messe. On eût dit une madone du Titien.

— Elle a les cheveux ardents, le teint uni des peintures vénitiennes, c'est vrai, appuya une autre.

— Son cœur est sans défaut, sa bonté parfaite. Tout le monde l'aime.

La petite de Saint-Ellix l'interrompt pour insinuer :

— Vous le dites. J'en connais auxquels son charme est demeuré indifférent.

— Nommez ces hommes difficiles?

— Mon cousin de Rieulles, par exemple.

— En voilà une invention ! Guylène se moquait de lui comme des autres. Polie, aimable et distante, voilà son genre.

Il y eut un silence. Odette de Nortier le rompit pour émettre :

— À mon avis, elle mérite sa chance.

L'aînée des demoiselles d'Arnières murmura :

— Sa chance, ... sa chance. A-t-elle tant de chance, en vérité ? À sa place je ne me hâterais

pas de chanter victoire. Un mari comme le sien n'est pas à envier.

— Vous êtes folle !

L'autre précisa :

— Je parle selon mon cœur. Le prince Danilo ne répond pas à mon idéal. Il est trop silencieux et hautain. Il s'isole dans tous les coins. Et puis il est trop beau.

— C'est vrai.

— Ce n'est certainement pas le compagnon de tout repos dont je souhaite la tendresse. Vous considérez M<sup>lle</sup> d'Orchamps tantôt ? Je regardais son mari... Il m'a fait peur.

— Non ?

— Parfaitement. Sanglé dans son habit noir, il gardait un visage hermétique, une impassibilité glaciale, un sourire imperceptible, qui plissait sa lèvre narquoise. Son regard était fermé, dur, sauvage presque. Un frisson me secoua...

Dans la pièce voisine il y eut un bruit de soie remuée ; un pas souple frôla le parquet marqueté. La jeune fille se dressa d'un jet.

— On nous écoutait, fit-elle.

Marcelle de Saint-Ellix suggéra :

— Le prince, peut-être. Il doit être fixé sur votre opinion.

M<sup>lle</sup> d'Arnières hocha la tête pour regretter :

— Hélas ! non. (Une traîne blanche fuyait dans le lointain.) Guyène était à côté, elle a tout entendu. Je suis navrée... Pourquoi me suis-je laissée aller à bavarder aussi niaisement ? Je lui ai causé une peine inutile ; cela me désole ; elle fut toujours parfaite pour moi. Je donnerais n'importe quoi pour reprendre mes paroles...

Elle s'élança à la recherche de la nouvelle princesse.

Celle-ci avait quitté les pièces de réception

Ecroulée sur une bergère, dans sa chambre de jeune fille, le dos tourné à la fenêtre, les mains jointes sur ses genoux, elle se répétait les paroles imprudentes échappées à son amie.

M<sup>lle</sup> d'Arnièges avait remarqué l'attitude singulière de Danilo. Elle le trouvait ironique, railleur, farouche, et pas du tout rassurant.

Son air énigmatique n'avait pas échappé à Guylène. Au moment de la bénédiction nuptiale, elle avait levé les yeux sur celui dont elle s'engageait à subir la loi. Celui-ci n'inclinait pas le front; les bras croisés, un rictus dédaigneux crispait ses lèvres, une flamme ardente traversait son regard. Impressionnée, elle avait abaissé les paupières...

La fâcheuse impression avait subsisté.

En vain son mari avait tenté de la déridier; elle avait été incapable de réagir. L'amabilité des invités, la gentillesse de Marina étaient parvenues enfin à l'arracher à son impression pénible. Elle commençait à reprendre courage quand, par hasard, elle avait surpris les propos échangés par ses demoiselles d'honneur.

Maintenant elle était écrasée d'angoisse. Que serait l'avenir avec ce prince charmant dont chacun admirait la grâce souveraine et dont on redoutait le caractère? Que deviendrait-elle dans ce pays où elle ne connaissait personne, si son compagnon de route se montrait capricieux, fantasque?

Dans la même pose accablée, blottie dans la demi-obscurité de sa chambre, elle songea longtemps.

Une voix câline la tira de sa torpeur :

— Où êtes-vous, ma sœur chérie? disait-elle. Je vous cherche partout.

Elle se mit debout. D'un geste machinal, elle rétablit l'harmonie de ses boucles, puis répondit :

— Vous me trouverez dans ma chambre, petite Marina. Je m'y suis isolée pour réfléchir.

— A quoi?

— A demain. Que sera-t-il pour moi?

— Le meilleur, le plus radieux, le plus tendre de tous. Danilo est si bon, si loyal; il vous aime tant!

Un demi-sourire étira les lèvres de la nouvelle épousee. Elle répéta :

— Il m'aime vraiment?

— En douteriez-vous? Ce serait de l'ingratitude. S'il ne vous chérissait pas plus que tout au monde, il n'eût jamais renoncé à sa belle indépendance. Il tenait tant à sa liberté. Si vous saviez le nombre de jeunes filles dont on a voulu le gratifier!... Il refusait de les regarder, s'enfuyait en mer, restait des semaines sans reparaitre. Il prétendait choisir lui-même sa princesse. Il a tenu parole; il est heureux, je suis comblée.

Ces paroles mirent un baume sur le cœur tourmenté de Guylène. D'un geste plein d'abandon, elle attira vers elle l'enfant délicieuse plantée à sa droite et l'embrassa.

— Vous me donnez une joie immense, dit-elle. Soyez bénie, petite fille, pour le bien dont vous emplissez mon âme.

La tenture se soulevait. Un sourire aux lèvres, le prince entra :

— Vos invités vous cherchent, dit-il; votre marraine vous réclame à tous les échos. Accordez-leur la grâce de votre présence... pendant cinq minutes, et puis disparaissez. La voiture est commandée pour sept heures... Vous avez juste le temps de changer de toilette.

Sa sœur s'enquit :

— Avez-vous décidé vers quelle terre merveilleuse vous porteriez vos pas?

— Sûrement. Dès ce soir nous gagnerons

Marseille par petites étapes, puis Nice et Monte-Carlo. La saison y bat son plein. Guylène aimera, j'en suis sûr, ce pays de légende. Son yacht nous y attend.

Tourné vers sa femme, il poursuivit :

— Vous daignerez me réserver une petite place à votre bord, j'espère, mon amie? D'avance je m'engage à vous respecter comme le capitaine de l'embarcation.

La filleule de M<sup>me</sup> de Serrant répondit gravement :

— Votre patrie est la mienne; mon bien vous appartient, comme mon cœur, mon âme et tout ce qui est à moi.

## VI

Pendant les jours qui suivirent le départ de sa filleule, la baronne fut toute désorientée. Ni Marina ni le cher général n'arrivèrent à remplacer la douce Guylène.

La bonne marraine ne pouvait s'empêcher de chercher l'absente dans la vaste maison qu'elle éclairait naguère de sa jeunesse, de sa gaieté, de sa grâce ailée.

En dépit de ses efforts, elle ne s'habituaît pas à la solitude, car elle se sentait seule, vraiment, auprès des amis dont l'affectueuse sollicitude l'entourait à tout instant.

Cependant elle recevait de fréquentes nouvelles de la voyageuse. Celle-ci ne dissimulait pas son bonheur. Gâtée, choyée, adulée, elle ne tarissait pas d'éloges sur son mari. Celui-ci possédait toutes les qualités; sa délicatesse n'avait pas d'égale, ses prévenances non plus. Il entourait sa femme d'une atmosphère de félicité dont elle ne prévoyait pas la douceur. Depuis leur départ, ils avaient visité la Tunisie et ils gagnaient l'Égypte, où ils se reposeraient quelques semaines, peut-être. Plus tard, ils feraient escale à Corfou et s'y établiraient dans la villa patrimoniale du prince.

Avec un luxe inouï de détails, la jeune femme décrivait les pays traversés, les sites

admirés, les bois d'orangers, les champs de palmiers, les villes étranges, les souks et les mosquées.

Tout l'enchantait; ces contrées semblaient créées pour abriter son bonheur. Elle ne quittait guère le yacht *Nirvana* que lady Florence lui avait offert. Danilo le trouvait incomparable et merveilleusement aménagé. Il se plaisait à rêver sur sa chaise longue, dans la paix du pont. La joie du prince ravissait sa compagne; elle l'avouait simplement à la chère tutrice délaissée et dont la tendresse lui manquait pourtant.

Trois mois passèrent ainsi. Le nouveau ménage était maintenant installé dans l'île merveilleuse choisie naguère par l'impératrice Elisabeth d'Autriche, pour cacher son incurable mélancolie.

Guyène était de plus en plus heureuse. La retraite où son mari l'avait emmenée était la plus exquise des résidences.

Nichée au cœur d'un océan de verdure, elle dominait la mer. Le parc, planté de cèdres, de chênes verts, de lauriers-roses, de citronniers, de mimosas, dévalait en pente douce jusqu'à l'étroit embarcadère où le *Nirvana* était ancré.

Plus que l'Afrique, mieux que l'Égypte, ses palais en ruines, ses pyramides, ses colonnades et ses sphinx, la jeune femme aimait cette terre bénie où tout est disposé pour l'agrément du regard où l'arome musqué des roses de Syrie se mélange au parfum violent des tubéreuses, des lis et des orangers en fleur.

La joie de l'enfant bénie consolait un peu la pauvre baronne.

Pour distraire Marina, elle avait ouvert sa maison et donnait quelques thés, des sauteries, des séances de cinéma.

Aux voisines accourues à son appel, elle décrivait l'allégresse de sa filleule. Elle disait l'amabilité de son nouveau neveu, les randonnées merveilleuses où il entraînait sa compagne; et les commères, un peu jalouses de ces nouvelles, s'empressaient de les répandre à profusion à dix lieues à la ronde.

Un beau matin, le long congé du général de Carbonnes arriva à expiration; il dut regagner le lointain corps d'armée aux destinées duquel il était appelé à présider. Réclamée par sa grand'mère, Marina s'éloigna à son tour. Le chevalier de Schultzberg la suivit.

M<sup>me</sup> de Serrant resta seule dans sa forteresse médiévale, dont nulle jeunesse ne venait réveiller les échos endormis.

Son occupation consista, dès lors, à recevoir les lettres de l'enfant bien-aimée et à lui répondre. Bientôt elle vécut uniquement dans l'attente des courriers. Ceux-ci arrivaient toujours avec une régularité parfaite. Guylène vivait un rêve merveilleux; son allégresse croissait avec les minutes. Danilo était le plus parfait des compagnons.

Tout à coup, les nouvelles s'espacèrent. Des jours passèrent sans apporter l'enveloppe espérée. La semaine suivante s'écoula dans une attente fiévreuse. Cette fois encore, elle fut déçue. Les jours succédèrent aux jours sans que le moindre message vint la rassurer.

Terriblement inquiète, elle multiplia les messages. Télégrammes, radios restèrent sans réponse. La baronne s'affola.

Seule dans son immense demeure, elle imagina le pire. L'idée lui vint de partir pour la Grèce, de rejoindre le ménage, de connaître les causes de ce silence inexplicable; elle n'osa réaliser son projet. Le prince de Marlovie n'était pas commode. Comment prendrait-il

l'intrusion de cette parente dans son intérieur?

Elle n'était pas la mère de Guylène, mais simplement une cousine éloignée dont la volonté d'un notaire avait fait une tutrice.

Désespérée, inquiète, elle prit la liberté d'expédier un long message à lady Florence. La vieille Anglaise ne donna pas signe de vie.

L'infortunée baronne sentit sa raison lui échapper. Le Père Anselme, auquel sa douleur se confiait, était impuissant à la rassurer. Elle voyait sa filleule malade, en danger de mort peut-être. En vain, elle redoublait de ferveur, faisait brûler des cierges, commençait des neuvaines, demandait des prières aux couvents voisins. Le Ciel ne prenait pas son angoisse en pitié.

Le printemps s'acheva dans cette inquiétude. L'été entreprit sa course. L'époque où les châtelaines rentraient pour les vacances arriva. M<sup>me</sup> de Serrant ne leur refusa pas sa porte. Au contraire elle les accueillit toutes avec son amabilité ordinaire. Aux questions des curieuses qui s'intéressaient au jeune ménage, elle répondait par des phrases brèves, dont le bonheur de sa filleule formait le thème, puis détournait le cours de l'entretien.

Au beau milieu du mois de juillet, par une chaleur torride, la baronne, de plus en plus tourmentée, reçut enfin un sans-fil de la voyageuse.

Il était daté de Corfou et annonçait le retour de la princesse pour le jeudi suivant.

... Elle débarqua à l'heure dite, avec sa nourrice promue à la dignité de femme de chambre, s'enferma avec la baronne, parla beaucoup, pleura un peu, s'isola chez elle pendant une semaine, puis reprit l'existence ancienne.

Elle retourna à la messe, le matin, sortit à cheval, en voiture, prit le thé dans les maisons

voisines, fit des visites à Rodez, à Villefranche, et se montra partout.

Aux personnes préoccupées de l'absence du prince, elle répondit qu'un accident survenu dans une de ses mines de pétrole l'avait appelé en Roumanie. De plus, certains partisans de sa dynastie espéraient le retour des souverains chassés de Marlovie. Il avait dû, à son grand regret, partir pour les Carpathes. Elle eût beaucoup désiré l'accompagner. Une crise de paludisme, dont elle était encore mal remise, l'avait retenue à la chambre pendant plusieurs semaines; elle avait renoncé à ce voyage tentant. Elle irait le rejoindre dès que la situation le permettrait.

Bien entendu, sa marraine partirait avec elle.

Cette explication parut plausible. Tout le monde l'accepta. Des jours s'envolèrent; le séjour de la jeune femme se prolongea. Maintenant elle semblait complètement installée dans les habitudes d'autrefois et ne parlait plus de son départ.

Par malheur pour elle, certains de ses compatriotes, qu'une croisière avait amenés sur les côtes de Palestine, apportèrent des nouvelles récentes de l'absent.

L'un d'eux assura qu'il avait aperçu Danilo à Beyrouth.

Il s'amusait énormément, dansait toute la nuit, jouait gros jeu, conviait les notables à festoyer sur son bateau. Un second avait rencontré le prince à Trébizonde. Ils étaient de la même chasse, chez le consul d'Italie. Un dernier, enfin, annonça le départ du jeune homme pour la Rhodésia.

Sur-le-champ, les pires malveillances accablèrent Guylène. Quand elle apparut dans les salons, ses anciennes compagnes chuchotèrent;

des murmures hostiles, des ricanements narquois suivirent son nom quand on le prononça. Ceux qui se targuaient d'être bien informés commentèrent méchamment cette aventure.

A les entendre, la princesse avait assommé son mari d'exigences et de prétentions. Hautaine, distante, elle s'était refusée à ouvrir sa maison aux habituels commensaux du jeune homme et s'entêtait à borner ses relations aux têtes couronnées. Un soir, où elle s'était montrée plus ennuyeuse encore, Danilo l'avait priée de porter ailleurs ses ambitions et son orgueil. Furieuse, elle avait fait ses malles et s'était embarquée pour la France sur le premier paquebot venu.

Bien entendu, le prince n'avait pas ébauché le moindre geste pour la retenir. C'était bien fait pour elle. Jamais on n'avait vu de créature plus poseuse. Elle paierait cher sa mauvaise volonté. Quand on est mariée, on doit adopter les goûts, les habitudes de son conjoint.

Au milieu de ces cancons, l'accusée demeurait impénétrable. Son égalité d'humeur, son sourire, sa bonne grâce demeuraient les mêmes. Au lieu de se confiner au logis, comme l'eût désiré M<sup>me</sup> de Serrant, elle sortait beaucoup, paraissait au théâtre, au concert, lorsqu'une tournée estivale donnait des représentations au chef-lieu, ne manquait aucune garden-party, quêtait à la cathédrale, chantait aux orgues, bridgeait avec assiduité...

Lorsqu'on réclamait des nouvelles de Son Altesse Sérénissime, elle répondait simplement, un sourire heureux aux lèvres :

— Le prince est en parfaite santé, Dieu merci. Il est fort occupé. Les affaires dont la conclusion l'a amené dans son pays ne vont pas seules. Je le rejoindrai bientôt.

Cette attitude exaspérait les commères.

Réduit aux hypothèses, le cercle ordinaire de M<sup>me</sup> de Serrant clabauda, critiqua, moralisa, essaya de faire parler la nourrice, le chauffeur. Les curieux en furent pour leurs frais. Les serviteurs répétaient les paroles de la princesse : Monseigneur était en Roumanie; on irait le retrouver dans quelques semaines.

— Ce n'est pas possible, affirmait un soir une jeune femme tout en dentelle blanche, dans un salon où Guylène, vêtue de jersey ivoire, venait de faire une entrée sensationnelle. Personne ne me fera croire au roman débité par notre belle amie. De graves dissentiments, une mésentente absolue, l'ont éloignée du superbe Danilo. Une demande en divorce d'abord, une annulation ensuite, ne me surprendraient pas.

Une vieille dame, tellement laide et difforme qu'on l'eût volontiers prise pour une gargouille, trancha nettement :

— En tout cas, la tenue de cette évaporée est des plus inconvenantes. Cette enfant, que tous supposaient particulièrement digne et réservée, se conduit en véritable démente. Quand on est éloignée de son époux, on ne se montre nulle part.

— Bien sûr ! appuya le cœur.

Enchantée de cette approbation, la duègne ébaucha un sourire. Cela eut pour effet immédiat de la rendre hideuse. Une de ses compagnes renchérit :

— Quand on se sépare de son mari après six mois de ménage, on se tient mieux. A sa place, je considérerais cela comme une tare. Je me terrerais dans un coin et n'en bougerais plus. Au lieu de vivre dans la retraite, cette extravagante parade, couverte de pierreries comme une idole, des salles de spectacles aux goûters élégants des environs. C'est une véritable impudence.

Quelques mères de famille empressées jadis à donner Guyliène en exemple à leur fréquentation revinrent sur cette opinion; elles prièrent leurs filles d'espacer des relations susceptibles de devenir gênantes, si la séparation des conjoints devenait officielle.

Il n'est jamais agréable de vivre sur un pied d'intimité parfaite avec une divorcée.

Quand on est bonne catholique, on ne fréquente pas de « pareilles gens ».

Cependant la princesse de Marlovie préparait son départ.

Aidée de la bonne Toinon, sa nourrice muette comme la tombe et fidèle comme un caniche, elle faisait ses malles, emballait ses bibelots personnels, son argenterie royale, les meubles offerts à l'occasion de son mariage.

Les caisses dûment scellées et assurées, elle mit en vente ses automobiles, ses chevaux, les voitures; après quoi elle lança des invitations pour une soirée : P. P. C.

La province entière accourut à son appel; elle expliqua :

— MARRAINE et moi partirons lundi pour Monte-Carlo, où mon yacht stationne ordinairement. Ma belle-grand'mère nous attend à Palerme, où l'on fête son soixante et onzième anniversaire. A l'automne nous nous installerons à Naples, où la marquise de Lanmoor s'établira pour sa santé. Une dépendance de son Palazzo Rosso m'est réservée, je l'aménagerai à la française; cela me ravit.

Aussitôt il y eut un retour d'opinion. Celles dont la méchanceté s'était exercée avec une acuité particulière furent les premières à porter la jeune femme aux nues. Puisque sa belle-famille réclamait sa présence, elle n'avait pas démerité. Lady Florence, dont tout le monde connaissait le rigorisme excessif, n'aurait jamais consenti

à accueillir sous son toit une bru qui aurait eu la moindre des choses à se reprocher.

Cependant il fallait une victime à la malignité publique. Puisque la princesse n'était pas fautive, les torts venaient du côté masculin. Danilo était le dernier des misérables. Il s'était indignement conduit avec sa perle de compagne. Elle l'avait quitté, c'était bien fait.

M<sup>lle</sup> d'Arnières, dont la malignité s'était particulièrement exercée le jour du mariage, fut la première à tonner contre l'absent.

— Il n'avait rien d'un fiancé épris, clamait-elle bien fort; son sourire narquois, son air dédaigneux, ses regards impassibles n'étaient pas ceux d'un amoureux. J'ai compris dès la première minute que la belle Guylène serait malheureuse. Je ne puis imaginer comment il se fait qu'elle ne se soit pas aperçue de l'attitude étrange de son mari.

La jeune femme connut ces réflexions; elle feignit de les ignorer, se montra excessivement aimable avec tous ceux qui lui disaient « au revoir », promit d'envoyer des cartes postales à celles que son voyage intéressait...

A la dernière minute, ses amies fleurirent son auto. Assemblées sur le perron des *Roches-Rouges*, elles formulèrent les vœux les plus fervents d'heureux trajet, de traversée parfaite. Des larmes perlèrent à leurs cils.

Quand la baronne se fut installée sur la banquette arrière, entre deux coussins, la princesse s'assit à son tour. Des mouchoirs s'agitèrent. Le moteur vrombit, le klaxon appela, et la machine démarra.

Livrées à elles-mêmes, les curieuses se remirent à épiloguer. Sûrement l'exode de ces « dames » cachait une aventure déplaisante. Néanmoins elles n'étaient pas malheureuses, elles partaient pour une superbe excursion.

Guylène mènerait désormais une existence enviable dans un palais, près d'une aïeule parfaitement située dans le monde, cela valait bien quelques ennuis.

La mort dans l'âme, la rage au cœur, la jalousie dans le sang, elles rentrèrent au logis, furieuses de n'avoir pu dénicher comme cette compagne dénigrée l'altesse magnifique et richissime capable de réaliser leurs rêves les plus ambitieux.

## VIII

A Palerme, les voyageuses furent accueillies avec transport. Accourus jusqu'au port pour les recevoir, Marina et le chevalier de Schultzeberg excusèrent lady Florence, retenue à la villa par son infirmité.

Le nom de Danilo ne fut pas prononcé.

La jeune fille s'extasia sur la mine de sa belle-sœur, puis ajouta :

— Quelle joie de vous revoir, chérie ! Je m'ennuyais tellement de vous... Vous n'arriviez jamais. Le gouverneur et moi trépidions d'impatience. Quant à granny, elle brûlait du désir de vous connaître.

Touchée par ces paroles, Guylène ne put articuler un son. Pour toute réponse, elle serra dans ses bras l'enfant si tendre dont le cœur débordait.

La marquise de Lanmoor se tenait sur le poron de sa demeure quand sa petite-bru descendit d'auto. La voyageuse lui plut immédiatement. Elle la trouva délicieuse dans son costume de laine blanche, tout simple, et le lui dit sans détours :

— Je ne vous croyais pas si jolie, avouait-elle. J'accusais Marina d'exagération quand elle traçait pour moi un portrait enthousiaste de sa sœur de France.

Elle l'embrassa sur les deux joues, puis de-

manda à M. de Schultzberg de la conduire à son appartement.

Celui-ci était splendide. Il regardait la Conque d'Or où s'ébattaient des barques légères. De vieux meubles incrustés d'ivoire et de nacre, des tentures de brocart ancien, d'une teinte uniforme rose fâné, le garnissaient. M<sup>me</sup> de Serrant fut émerveillée. De cette minute, elle fut certaine de se plaire dans ce pays si harmonieux et doré.

Tandis que les caméristes s'occupaient des bagages, elle sortit avec sa filleule sur le large balcon qui prolongeait le boudoir et admira l'étendue.

— Vois-tu, chérie, dit-elle soudain, je ne m'étais pas trompée : lady Florence a été séduite par ta jeunesse, ta grâce souveraine, ta simplicité. Elle t'aimera beaucoup, j'en suis sûre. C'est son devoir, d'ailleurs; ne doit-elle pas s'ingénier à te rendre le séjour agréable dans sa maison?

Guylène émit un geste vague. Accoudée à la balustrade de marbre, elle admirait la baie où la mer de velours bleu s'étalait, paisible et calme. À droite, une colline drapée de lauriers en fleur flamboyait. Plus bas, le parc, où les pins maritimes voisinaient avec les cèdres, les micocouliers, les térébinthes, les palmiers, dressait ses opulentes frondaisons. Plantée au milieu du feuillage, la villa *Marlovia* semblait une fleur géante baignée de soleil.

Conquise par la magie du paysage, grisée des parfums subtils montés du parterre, la jeune femme songeait. Des heures sonnèrent au loin. Elle se redressa, passa dans son cabinet de toilette et changea de robe.

...Un peu plus tard elle se fit annoncer chez M<sup>me</sup> de Lanmoor.

Celle-ci se tenait dans la bibliothèque ouverte sur le jardin.

— Je vous espérais depuis bien des semaines, mon enfant, dit-elle. J'ai tant de choses à apprendre de vous...

La princesse eut un sourire douloureux pour avouer :

— C'est bien vrai, Madame. Vous ignorez les détails de mon aventure. Il est juste que je vous en confie l'amertume.

Elle soupira très fort avant de commencer :

— Vous savez dans quelles conditions mon mariage fut décidé. Votre petit-fils me distingua dès nos premières rencontres; il me le dit, du moins. Il demanda ma main, se montra empressé, indulgent, prévenant; me témoigna une estime si profonde que je me crus aimée. Il m'eût été difficile d'imaginer le contraire. Il m'avait choisie entre cent autres, plus belles et plus riches, mieux nées aussi. Il me comblait de présents, m'admirait sans réserve. A la vérité, je dois avouer qu'il ne prononça jamais une de ces paroles tendres dont les fiancés épris se montrent prodigues; j'en fis la remarque. Ma marraine s'insurgea. A l'entendre, j'étais ridicule, démodée, digne d'un autre siècle. Aujourd'hui, paraît-il, les jeunes gens ne font pas la cour à leurs promises, comme naguère. Je la crus sur parole, et, si je souffris de cette absence de démonstrations vocales, je n'en soufflai mot à personne.

« Les jours passèrent. Danilo se faisait de plus en plus aimable. Je ne réfléchis plus; emportée par le tourbillon des préparatifs, je m'abandonnai à la douceur d'être gâtée.

« J'étais sous le charme, d'ailleurs. Il est tellement exquis, quand il veut s'en donner la peine. Sa grâce hautaine m'avait subjuguée... Je suis trop sincère pour prétendre que j'étais folle de lui... Non. Je l'aimais de toute ma tendresse, j'avais confiance en sa loyauté; il était

mon espérance, ma joie intime, et je m'efforçais de m'accoutumer à lui. Cela n'était pas facile, j'en conviens, il se montrait parfois si singulier, si brusque, si rude ! Néanmoins, j'allais à lui avec toute ma fidélité et mon dévouement...

« Nos premières semaines d'existence commune passèrent comme un rêve radieux. Aucun nuage n'en ternit la sérénité. Danilo s'était adouci, il parlait davantage, essayait de se montrer plus attentif, plus pressant encore. Dieu merci, je n'abusais pas de sa complaisance. Je ne suis ni capricieuse, ni fantasque, et bien souvent il m'arrivait de refuser les parures dont il désirait augmenter mon écrin. Toujours d'humeur égale, il renonçait à son amour de la solitude, il ne me quittait guère et ne sortait jamais, même pour les plus courtes promenades, sans me prier de l'accompagner. J'étais absolument heureuse. »

Sa voix s'altéra. Un silence suivit; les mains jointes sur ses genoux frémirent; un soupir déchira sa poitrine. Des minutes passèrent au bout desquelles elle reprit :

— A présent, je l'aimais de toute mon âme. Il m'avait asservie; je m'épanouissais dans une allégresse infinie. J'embellissais aussi; il daignait me le dire et m'en complimenter. J'étais fière de ces louanges et de cet amour dont il ne parlait pas, mais que tous ses actes prouvaient.

« A notre arrivée en Egypte, sa conduite changea tout à coup. Au lieu de rester constamment près de moi, il s'éloigna, demeura absent des après-midi entières, prétexta la rencontre d'anciens condisciples pour m'abandonner. Il se remit à chasser et partit avec des inconnus pendant plusieurs jours consécutifs. Au retour il s'excusa aimablement de m'avoir délaissée, m'offrit des fleurs des dentelles, des bonbons,

se montra affectueux et repentant, et je ne pus lui en garder rancune. Et puis je suis trop jalouse de ma propre liberté pour tenter de porter entrave à celle de mon prochain. Mon mari avait envie de s'agiter, de courir le désert à la poursuite d'un problématique gibier, pourquoi aurais-je eu l'égoïsme de l'en empêcher? »

Elle s'arrêta pour reprendre haleine et continua :

— Nous avons dit adieu à l'Égypte et faisons voile vers Corfou. Danilo aimait cette île merveilleuse et tenait à y passer plusieurs mois dans le calme et la solitude. Il avait fait préparer sa villa et se plaisait à m'en décrire les agréments.

« La traversée finie, je m'installai avec délices dans cette coquette demeure. Située au faite d'une colline, dont les pentes tapissées de roses, d'œuillets, de mimosas, de tulipiers formaient un seul bouquet, elle dominait la mer.

« Nous y vivions depuis une semaine, quand le chevalier de Schultzborg vint nous y surprendre. Une question d'intérêt, pour laquelle la signature du prince était indispensable, l'attirait vers nous. Il fut notre commensal pendant trois jours. Vous ne lui aviez pas octroyé plus longue permission. Sa présence nous fut agréable. Mon mari se plut à lui montrer toutes les beautés de la région; il l'emmena pour une courte croisière sur les côtes de Grèce... »

Lady Florence leva la main, prête à parler. Sa petite-bru la retint du geste; elle poursuivit :

— C'était le dernier soir. Le gouverneur devait nous quitter dès l'aurore suivante. Le dîner avait été charmant. Danilo avait plaisanté comme aux meilleurs jours. J'avais retrouvé son entrain, sa gaieté, et m'en réjouissais. Après le repas, je m'étendis sous la pergola, face à la baie. Je me sentais un peu lasse et refusai d'accompagner ces messieurs dans le jardin, où

ils descendaient pour fumer leurs cigares. La nuit venait, odorante et douce. Une à une les étoiles blondes s'allumaient dans le ciel de turquoise pâlie. Au loin, dans un dancing du port, un orchestre de balaïkis égrenait des chansons tziganes. Du jardin montait vers moi l'arome vanillé des héliotropes. Un jasmin accroché aux balustres m'enivrait de son odeur.

Un tremblement subit la secoua. Elle ferma les yeux; ses lèvres se pincèrent. Quand elle souleva ses paupières, lady Florence lut une détresse infinie dans son regard. Une pitié absolue serra son vieux cœur. Cependant la princesse reprenait :

— Si je vous décris ce paysage, ce n'est pas pour faire de la littérature, mais pour vous montrer la splendeur magique de cette heure. Environnée de parfums, bercée par le rythme nostalgique des anciennes plaintes, je rêvais. A mes pieds, dans le parterre, mon mari et notre hôte bavardaient toujours. L'écho de leurs voix alternées me parvenait assourdi. Soudain, je ne les entendis plus. Le bruit de leurs pas décrut sur le gravier de l'avenue. Bientôt il s'éteignit tout à fait : les deux amis s'enfonçaient dans la palmeraie.

« Ma songerie se prolongea longtemps. Une cloche sonna dix coups; cela me tira de ma torpeur. Je me redressai, appelai Toinon, réclamai un manteau, puis je descendis à mon tour.

« Pendant un quart d'heure j'errai sans but, sous les citronniers. Soudain je me trouvai devant le belvédère édifié au faite de la colline, et où j'aimais à me retirer le soir pour admirer la rade inondée de lumière. Je m'arrêtai pour contempler une fois encore la mer où les phares promenaient leurs pinceaux étincelants quand je reconnus la voix de M. de Schultzberg. Il conta l'aventure survenue à une relation

commune, lors d'une course de bateaux à voiles à laquelle il avait pris part. Danilo lui répondit; il commentait l'événement dont il se divertissait fort. En me penchant sur la balustrade du pavillon je l'aperçus. Assis sur une pierre plate, presque à mes pieds, il fumait et riait. Debout à sa droite, le gouverneur cherchait une place pour s'étendre. Il la trouva enfin et s'y établit. L'entretien reprit de plus belle. L'envie me hanta de me joindre à eux. Mais je n'éprouvais aucune envie de parler et demeurai. »

Elle se tut. Sa forme mince perdue dans l'ampleur du fauteuil de cuir profond et bas, le regard dirigé vers le vide, comme pour y retrouver les images dispersées et lointaines, elle respirait avec peine. Elle continua pourtant :

— Les nouvelles épousées sont curieuses, Madame. Le passé, les habitudes, les relations de leur compagnon de route les intéressent. Elles aiment à connaître leurs secrets. L'espoir de surprendre quelque détail ignoré sur le passé du mien et aussi la cause de cette activité intense dont il était animé depuis une semaine me poussèrent à prêter l'oreille.

« Après le compte rendu des journées sportives de la saison à Monte-Carlo, à Naples, ailleurs, M. de Schultzberg prononça quelques paroles inintelligibles. A la réponse de Danilo, je compris qu'il s'agissait de moi. Mon attention redoubla. »

Une moue ironique crispa ses lèvres; elle poursuivit :

— On m'avait accoutumée aux louanges. Ma marraine, ses amis, notre cher général de Carbonnes, votre adorable Marina, daignent me reconnaître certains mérites. Ce que j'entendis ce soir-là me prouva combien l'indulgence des miens était excessive.

« A ce moment le prince déclarait :

« — Elle est gentille, c'est vrai, parfaitement bien élevée, intelligente, cultivée, correcte, pas ennuyeuse. Je suis le premier à l'admettre. Je l'eusse tendrement aimée, si l'amour était un sentiment possible pour moi. Vous me connaissez depuis toujours, mon bon gouverneur. Vous savez à quel point je suis l'ennemi de toute sentimentalité. Je hais les démonstrations, et le mariage n'avait été pour moi qu'un pis aller... Vous savez la parcimonie de granny; elle me dispensait avec une avarice indigne de son nom l'infime part de mes revenus dont mon père lui avait délégué la gérance. J'étais criblé de dettes, et seule l'émancipation apportée par cette union si parfaitement assortie pouvait me libérer de l'emprise de ces usuriers israélites dont les griffes m'étranglaient... Alors je me suis jeté à l'eau. Auparavant, j'avais tenté une démarche désespérée auprès de la marquise. Elle avait répondu sèchement : « Établissez-vous, mon enfant; vous « pourrez disposer à votre gré de cette fortune « que j'épargne dans votre intérêt. De plus, je « vous remettrai, sur ma cassette, de quoi régler « vos factures en retard. D'ici là, vous n'aurez « pas une *lire* en plus de votre pension habituelle. J'ai promis à votre père de vous empêcher de dilapider votre bien. Je ne faillirai « pas à mon serment. Cherchez une femme « digne de nous; présentez-la moi; nous verrons « ensuite... » Alors je n'hésitai plus. Comme Marina était obligée de changer d'air, je demandai à l'accompagner. Je partis pour la France, bien décidé à revenir marié et libre... Le sort voulut qu'à notre première sortie le général de Carbonnes me présentât à M<sup>me</sup> de Serrant et à sa pupille. Celle-ci était fort belle, charmante, agréable, franche et pas sottée; de

plus catholique romaine et bien pensante comme nous. Sa religion la maintiendrait dans les règles établies par la doctrine de notre Eglise. Quoi qu'il advienne, elle ne divorcerait jamais, porterait dignement son nom et serait pour mémé une petite-bru parfaite... De plus, elle était orpheline, dépourvue de frères, d'oncles, de cousins capables de me chercher noise et de lui conseiller la révolte... »

Les doigts appuyés sur les bras de son fauteuil, Guylène sentait ses forces l'abandonner; par un sursaut de volonté, elle poursuivit :

— Le gouverneur l'avait écouté sans préférer un son. Il observa soudain :

« — M<sup>lle</sup> d'Orchamps méritait mieux qu'un pis aller, elle n'est pas de celles qu'on épouse pour libérer sa situation. Elle a droit au bonheur plus que toute autre... »

« — Je le sais bien, ma foi ! et c'est pourquoi j'ai tant hésité à réaliser mon projet. Après la cérémonie, nous partîmes pour la Tunisie. Ma femme était charmante, je la sentais solidement attachée à moi, et je me laissais gagner par sa tendresse... En vérité, mon excellent chevalier, je l'aurais passionnément chérie si j'avais été sentimental, et j'aurais vécu près d'elle comme un époux des temps bibliques. Hélas ! je ne suis pas de ceux qu'on enchaîne, je l'ai compris depuis. Libéré de tout souci matériel, riche, maître de mon bien, je vais partir. Je m'embarquerai seul sur un voilier dont j'ai fait l'acquisition et dont l'équipage, complété ces jours derniers, m'attend à bord au Pirée... Je veux parcourir le monde, mon vieil ami, ... visiter les Lieux Saints, les carrières de porphyre et les mines du Caucase; me baigner dans le Jourdain; traverser l'Euphrate à la nage; chasser le tigre au Bengale; rêver dans les temples, à Bénarès; entrer à Lhassa; pêcher le

phoque en Laponie, la morue à Terre-Neuve; poursuivre l'autruche au Cap, et l'ours blanc au pôle. Dans huit jours, je serai à Constantinople. Ma femme ne s'en doutera même pas; elle me croira en excursion, comme j'ai pris l'habitude de faire depuis un mois. Quand je serai rassasié de grand air, d'espace, d'indépendance, je rentrerai à Palerme. J'y retrouverai grand-mère, Marina et ma femme, tranquilles et calmes, comme d'honnêtes personnes qu'elles sont.

« — La princesse se sera lassée de sa solitude, peut-être, coupa le gouverneur.

« Danilo fuma pendant quelques minutes sans répondre; il déclara soudain :

« — Elle est trop scrupuleuse et férue de son devoir; elle gardera le foyer strictement, dignement. Vous ne l'avez donc pas regardée? C'est la créature la plus parfaite de l'univers. Je déplore de n'avoir pu me river à son destin pour toujours: Hélas! je ne suis pas fait pour l'existence régulière. Le vieux sang bohème dont mes veines sont chargées me pousse à courir les routes, à vivre au hasard des étapes, à dormir ici ou là, dans un bois, au bord des fossés, dans une roulotte ou sous la coupole dorée d'un palais hindou... Si, au mépris de toute croyance, Guylène désire reprendre sa liberté, je ne l'en empêcherai pas...

« Sa main zébra l'espace; d'un ton décidé il acheva :

« — Pour rien au monde je ne consentirais à recommencer l'existence de ces années passées. J'étouffais au palace, entre granny et ma sœur. La marquise tonnera, quand elle apprendra ma fugue, elle parlera de me déshériter. Qu'importe, je n'ai pas besoin de ses banknotes! et comme je hais les cris, les récriminations et les reproches, je brouillerai la piste

afin qu'il soit impossible aux miens de me retrouver. »

La jeune femme s'arrêta. Oppressée, hale-tante, elle respirait péniblement. Devant elle, raide et altière sur son fauteuil à dossier élevé, lady Florence jouait avec la chaîne de son lorgnon. Silencieuse, le front barré d'une ride profonde, elle fixait au loin les arbres du parc sur lesquels descendait le crépuscule.

Guylène compléta :

— Il me serait impossible de dire comment je regagnai ma chambre; ma vieille nourrice, devenue ma camériste, m'aida à me coucher. Je grelottais; mes dents claquaient; un tremblement agitait mes membres; la fièvre brûlait mon front. Danilo rentra un peu après minuit. La lumière était éteinte chez moi. Il me crut endormie et ne franchit pas ma porte. Je l'entendis fredonner un refrain léger, tourner les robinets de sa baignoire, puis gagner son appartement.

« Dressée sur mes oreillers, incapable de dormir, je passai ma nuit entière à échafauder les plans les plus ridicules. A l'aube, je me levai, revêtis un costume de voyage, priai Toinon d'appeler mon mari.

« Il arriva peu après, une gerbe de roses à la main; il se pencha pour m'embrasser; je m'écartai très vite. Comme il s'étonnait de ce recul inattendu, je lui reprochai sa trahison et rapportai, presque mot pour mot, ses confidences nocturnes au chevalier.

« Il ne fit pas un geste de dénégation; il n'eut pas une parole de regret. Ma révélation ne le surprenait pas; il semblait s'y attendre et paraissait ravi; doucement il répéta les propos prononcés pendant son entretien avec son confident, puis conclut :

« — Puisque vous êtes au courant de mon projet, vous n'essayerez pas de vous y opposer : toute

tentative de ce genre serait superflue, d'ailleurs; j'ai tout pesé, tout examiné, je suis décidé. Cependant, comme il vous serait pénible de nous retrouver face à face pendant quelques jours, je partirai ce soir... Quant à vous, ma chère, agissez à votre gré; j'aurais mauvaise grâce à me mêler de vos affaires. Rentrez aux *Roches-Rouges*, installez-vous à Paris, à Rome, à Palerme, près des miens, vous êtes seule juge du choix de votre résidence. Si j'avais été capable de me fixer à jamais, je n'eus pas choisi d'autre compagne que vous... Vous seule pouviez m'apprendre à aimer; je regrette de vous avoir déçu. »

Elle se recueillit pendant un long moment, puis, d'une voix enrouée par l'émotion, elle reprit :

— Le cynisme de cet homme auquel j'avais voué ma foi, dont le bonheur faisait l'objectif unique de mon ambition, me brisa. Je voulus protester, il me fut impossible d'articuler un son. Mes tempes battaient; mon cœur sautait dans ma poitrine; mes oreilles bourdonnaient; je fis un pas en avant : mes jambes fléchirent et je m'écroulai comme une masse sur le tapis.

« Une fièvre cérébrale se déclara. Pendant plusieurs jours les docteurs redoutèrent le pire. J'étais à toute extrémité; on m'administra; puis tout à coup, et comme par miracle, mon état s'améliora... Je retrouvai la mémoire des événements. Ma fidèle Toinon m'apprit que mon mari m'avait soignée avec un dévouement de toutes les minutes. Le soir même, il désira me parler; je refusai de le revoir. Je souffrais trop dans mon amour dédaigné, mon orgueil blessé; mon cœur meurtri saignait encore. Danilo ne renouvela pas sa tentative. Quand il me sut hors de danger, il s'embarqua sans m'avoir revue; je ne le retins pas : il m'était devenu

odieux. Une rage sourde m'animait; les projets les plus fous se heurtaient dans ma pauvre tête. Ce délire tomba très vite; le silence se fit sur le voyageur.

« Trois semaines plus tard, j'entrai en convalescence; mon appétit revint, mes forces aussi. Huit jours après, j'étais sur pied. Hélas! je n'étais plus la même femme. Ma jeunesse, mon insouciance n'existaient plus. Mon visage avait perdu ses couleurs, mes mouvements leur prestesse, ma démarche cette aisance qu'on m'enviait; je ne savais plus sourire; ma voix paraissait brisée. Ma personne tout entière s'était parée d'une sorte de langueur impossible à secouer. La douleur avait mis un cerne à mes paupières. Le docteur me trouvait embellie; cela me fit sourire. Bientôt il autorisa mon départ.

« Aussitôt la question se posa dans mon esprit :

« Où irai-je en quittant cette île, où j'avais passé les plus belles et les plus tristes heures de ma vie? A présent mon bonheur était mort; il n'y avait aucune illusion à me faire; je devais me considérer comme veuve et me conduire en conséquence. Je suis courageuse, Madame; j'appartiens à cette race âpre et volontaire qui donna tant de maréchaux à la France. Je regardai la vie en face. En dehors du déchirement qui me torturait, ma fierté était irrémédiablement blessée.

« Je m'étais crue aimée; je m'étais abandonnée à la félicité, et je découvrais que j'avais été la dupe d'un être infâme. On m'avait choisie pour toucher des rentes, pas pour autre chose. Cela, je ne pourrai jamais le pardonner. Le sentiment de ma dignité est si profondément ancré en moi, si vous saviez!... J'ai redouté le bruit, le scandale, les clabaudages malveillants, les ra-

contars. Tant de jalousies avaient été soulevées par ce que mes compagnes appelaient « ma chance » ! Ces bonnes âmes seraient trop heureuses d'assister à ma déception. Je sentis qu'il me serait odieux d'éveiller la curiosité de nos relations. Certes, mon aventure désolerait ma marraine. Elle était si fière de ce mariage, ... et m'avait prédit un tel bonheur ! Elle considérait cette union comme le couronnement de sa tâche vigilante. La ruine de mon foyer lui porterait un coup mortel. Je résolus de lui épargner le bouleversement de messages brusques, incomplets et cruels...

« Pendant plusieurs semaines je la laissai sans nouvelles, puis je lui annonçai mon retour en Rouergue; j'ajoutais que mon mari avait été contraint de gagner la Marlovie, où les partisans de sa famille le réclamaient; il viendrait me chercher plus tard.

« A mon arrivée aux *Roches-Rouges*, elle connut la vérité. Ensemble nous prîmes les dispositions nécessaires pour accréditer la fable dont nous étions convenues.

« Le lendemain j'écrivis à Marina. Vous savez combien elle chérit ce frère aîné. Je ne voulus pas détruire ses illusions et me gardai de toute appréciation désobligeante. En même temps, je rédigeai un long message à votre adresse. Je n'y dissimulai rien de ma triste histoire; vous deviez tout en connaître : ma faiblesse physique, ma détresse morale, mon dégoût aussi. Vous avez compris. Vos bras maternels se sont ouverts devant la délaissée. Vous m'avez accueillie comme une fille; la place réservée à la compagne du prince errant ne me fut pas retirée, au contraire; vous y avez offert de me donner la direction de cet intérieur que je rêvais si chaud et douillet... pour lui. Vous m'avez liée à vous à jamais; je ne

vous quitterai plus. La trahison de Danilo ne rompt pas les serments de fidélité échangés devant Dieu. Qu'il coure les routes et visite cet univers dont il rêve de tout connaître, ma constance ne faiblira pas; je porterai très haut le nom qu'il m'a confié.»

La confession douloureuse était achevée; la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, les paupières abaissées, elle attendait.

Lady Florence prononça :

— Merci, mon enfant. Vous nous avez épargné l'ennui des papotages d'une foule méditante. Nos amis eussent été ravis d'ajouter ce scandale à la liste déjà longue de nos peines. On nous eût couverts de ridicule. Votre roman livré en pâture à la meute des malveillants, les chroniqueurs satiriques en eussent peuplé les colonnes des hebdomadaires à chantages... Notre nom eût été entouré d'épithètes malsonnantes. Vous ne savez pas comme les reporters sont à l'affût des histoires vilaines. Grâce à votre dignité, Marina ignorera l'ennui des questions insidieuses, des commentaires railleurs. Tant de jeunes personnes rêvaient de captiver Danilo...

Elle hésita un instant avant de poursuivre :

— Je déplore de toute mon âme la fatalité qui vous mit sur la route du prince de Marlovie. Toute ma vie s'emploiera désormais à vous faire oublier l'outrage et son indignité. Mon petit-fils est mort; son nom ne sortira jamais de mes lèvres.

L'émotion faisait trembler sa voix. Elle n'eut pas la force de poursuivre. Ses bras se tendirent vers la jeune femme. Celle-ci se leva d'un bond, tomba sur la poitrine maternelle dont la tiédeur la réchauffait, et son chagrin fondit dans un sanglot.

## IX

Dès que les relations ordinaires de la marquise de Lanmoor connurent l'arrivée de la princesse de Marlovie, elle désirèrent la connaître. La villa fut envahie par une foule intriguée, curieuse, et toute prête à commenter l'événement.

Les plus intimes s'efforcèrent d'apprendre pourquoi cette jeune femme souriante, discrète, distinguée, revenait seule d'un voyage de noces si allégrement entrepris. Ils en furent pour leurs frais. Ni lady Florence ni le gouverneur ne semblaient disposés à épiloguer sur l'absence du nouveau marié.

D'un commun accord ils répondirent que Danilo, appelé dans sa patrie par une affaire de la plus haute importance, avait été retenu au-delà des limites espérées. Il rentrerait quand tout serait arrangé.

Ils prenaient un air mystérieux, plein de sous-entendus, et les indiscrets se retiraient, convaincus qu'une conspiration, dont le but était de replacer sur le trône de Marlovie le Grand-Duc renversé naguère, avait attiré le prince dans la capitale de ses aïeux.

Cependant cette explication ne satisfaisait pas tout le monde. Désireuses d'en apprendre davantage, les jeunes filles interrogèrent Ma-

rina; leurs mères s'élançèrent à l'assaut de la baronne de Serrant.

Elles n'obtinrent aucune information nouvelle; la petite princesse demeurait impénétrable; quant à la bonne marraine, sa connaissance de la langue italienne était trop rudimentaire, sa facilité à s'exprimer et à comprendre les questions posées trop insuffisante. Il fut impossible de lui arracher un détail.

Après une douzaine de tentatives infructueuses, ces curieuses renoncèrent à connaître le secret dont la ville entière était intriguée. Alors elles se résignèrent à ne rien savoir et parurent accepter comme véridique le thème assez compliqué qu'on permit à leur imagination de développer.

Pour ses camarades de cercle, le chevalier se fit encore moins bavard. Ses sourires énigmatiques, ses silences prolongés prouvèrent à ses interlocuteurs que la restauration de la dynastie marloviennne serait bientôt chose accomplie.

Sa manœuvre fut couronnée de succès; les plus indifférents ne purent demeurer étrangers à cette importante affaire; avec beaucoup d'intérêt, ils s'enquirent de la santé de l'absent et de la date probable de son retour.

Leurs compagnes, plus tendres, déplorèrent l'isolement où ces drames politiques le condamnaient; elles plaignirent la jeune et séduisante princesse de cette séparation cruelle; puis la paix se fit sur ce sujet, dont on ne prévoyait pas la fin.

Au début du printemps, la marquise de Lanmoor s'embarqua avec tous les siens pour une croisière en Méditerranée. Les voyageurs ne dirent pas le but de l'excursion. On sut seulement que la jeune princesse comptait séjourner quelques semaines à Constantinople; et la

foule en conclut que cette promenade en mer avait pour but une rencontre avec Danilo.

Lorsque le yacht rentra au port, nul ne songeait au prince errant. Sa disparition, l'abandon où il laissait sa compagne, les résultats de ses négociations secrètes n'intéressaient plus personne. D'autres drames avaient bouleversé d'autres familles. L'Étna avait vomé les flammes et le soufre; une catastrophe aérienne avait endeuillé plusieurs maisons; un cyclone avait ravagé la contrée. Des souscriptions nationales furent ouvertes; des fêtes publiques ordonnées en conséquence, sans perdre du temps à songer au voyageur dont nul, dans sa famille, ne prévoyait le retour.

Trois ans après son mariage, tout le pays considérait Guylène comme veuve. Les plus indiscrets ne lui posaient jamais de questions : il ne serait venu à l'idée d'aucun visiteur de s'enquérir de Danilo.

A ce moment, la famille partit pour l'Italie. Lors du mariage de son petit-fils, la marquise avait acquis dans la baie de Naples un *palazzo* de marbre à colonnades et à terrasses fleuries dont la rumeur publique vantait la splendeur.

Cette demeure était destinée au jeune ménage; l'aïeule l'offrit à sa petite-bru. Celle-ci invita sa belle-famille à l'habiter avec elle.

En dépit de son antipathie pour les déplacements, la marquise comprit que son devoir était de chaperonner la délaissée près de la société aristocratique et formaliste parmi laquelle elle était appelée à évoluer.

Elle s'embarqua donc sans trop de regrets, s'installa dans la résidence magnifique où le plus bel appartement lui avait été alloué et sembla s'y plaire; puis, comme il fallait frapper un grand coup, elle décida d'ouvrir ses

salons et d'inviter, pour un grand bal, toutes ses connaissances.

... Ce soir-là, Guylène était vraiment d'une beauté miraculeuse. Tout en blanc, d'admirables perles au cou et dans les cheveux, elle recevait ses hôtes au rez-de-chaussée du palazzo décoré d'azalées roses et d'orchidées.

Sur son fauteuil roulant, lady Florence l'aidait à accueillir leurs invités, présentait les inconnus à la princesse, puis chargeait Marina de s'occuper d'eux. A minuit, les cinq salons, les galeries, la serre, où le buffet était disposé, regorgeaient de monde. Une foule brillante, parée, distinguée, se pressait sur les terrasses; des couples élégants, des femmes ruisselantes de pierreries défilaient sans interruption devant la ravissante maîtresse de maison.

Un murmure houleux étouffait à demi les flonflons de l'orchestre assemblé derrière les arbustes du patio.

Dans le hall converti en dancing, la jeunesse, entraînée par Marina, s'en donnait à cœur joie.

Radiieuse, la marquise répétait à satiété :

— La société entière a répondu à votre appel, *darling*. C'est une victoire. Demain, le chevalier enverra des communiqués aux feuilles mondaines de la ville, de Rome, de Paris, de Londres, de New-York. Il convient que votre triomphe soit connu sur les deux continents.

Guylène hochait la tête. Un pli amer arquait sa lèvre; elle avoua :

— Je répugne à la publicité, lorsqu'elle est tapageuse, vous le savez, Madame. Déjà dix reporters m'ont interviewée; ils désiraient recueillir mes impressions et connaître mon avis sur la mode, sur le golfe, sur San-Carlo, sur les paysages environnants. Cent photographies ont

été prises de cette demeure, de mon boudoir, de mon studio; les bosquets du jardin seront reproduits demain, ainsi que mon image. J'ai dû poser devant l'objectif, de face, de profil, de trois-quarts. Ma tutrice, ma belle-sœur, le chevalier ont été obligés de m'imiter.

Elle sourit pour observer :

— Pauvre marraine... Elle est abasourdie et n'arrive pas à s'accoutumer au genre un peu démonstratif des Italiens. Ce pays si différent du sien l'étonne. A soixante ans, il est pénible de se transplanter. Elle l'a fait pour m'être agréable, mais soupire après son calme. Si vous le permettez, nous retournerons ensemble aux *Roches-Rouges*, cet automne. Elle tient à voir ce qui s'y passe; elle n'y a pas remis les pieds depuis notre fuite brusquée...

Un flot d'arrivants l'interrompt. Lorsqu'ils furent dispersés dans les salons où déjà la chaleur devenait excessive, elle ajouta :

— Marina est exquise. Comme elle a raison d'adopter le bleu turquoise mourante comme teinte ordinaire de ses ajustements. Cela sied à ses prunelles d'eau pâle, à son teint, à ses cheveux.

— Elle n'a jamais été aussi jolie, c'est vrai; elle doit vous être reconnaissante de cette transformation. Votre goût sans défaut déteint sur elle; vous dirigez ses fournisseurs; elle y gagne en simplicité, en distinction. Au milieu de toutes ces femmes surchargées de falbalas, elle et vous semblez deux fleurs délicates et précieuses.

Elle promena sur la princesse un regard émerveillé, puis acheva :

— Jamais je ne vous remercierai assez de votre...

La jeune femme posa un doigt sur ses lèvres, puis murmura :

— Il est des choses dont nous sommes convenues de ne jamais parler.

De nouveaux invités traversaient le vestibule. Un officier chamarré de croix et de galons s'approchait. A quelques pas, en arrière, un beau garçon, strictement moulé dans un habit bleu foncé, de coupe parfaite, suivait. Le premier articula :

— J'ai pris la liberté d'amener un de vos compatriotes, princesse. Il prétend avoir dansé avec vous, naguère.

Guylène leva sur le couple son regard pailleté d'or. Un geste de surprise lui échappa. Son front rougit pour avouer :

— Le comte de Rieulles fut l'aimable camarade de mon adolescence; je suis heureuse de l'accueillir dans cette maison, le soir où je pends la crémaillère.

Elle tendit la main au diplomate incliné devant elle; celui-ci la baisa, puis salua la marquise.

— Soyez le bienvenu, dit-elle; vous êtes l'ami de ma bru, vous serez le nôtre, j'espère.

Le Français prononça une phrase de gratitude. Guylène affirma :

— Ma marraine sera ravie de vous revoir, Monsieur. Vous lui donnerez des nouvelles de son Rouergue chéri; elle a beau entretenir une correspondance de ministre avec le Père Anselme, elle n'est jamais assez renseignée.

Elle sourit gentiment, puis, comme le gouverneur apparaissait, elle le pria de conduire le jeune homme à la baronne de Serrant.

— A minuit je quitterai cette porte, dit-elle, et vous présenterai à la princesse Marina. C'est la plus délicieuse enfant du monde; elle est vive comme une hirondelle et danse comme un elfe; vous serez émerveillé de valser avec elle.

La jeune fille se tenait dans une pièce circulaire où ses intimes seuls avaient le droit de pénétrer. Sa belle-sœur l'y retrouva lorsque, libérée de ses devoirs d'hôtesse, elle put lui amener le camarade d'autrefois.

— Le comte Armel de Rieulles, qui fut un des rares garçons admis chez ma marraine, sollicite la faveur de mettre ses hommages à vos pieds, dit-elle.

L'orchestre préludait un tango; Marina prit le bras du diplomate et disparut avec lui dans la galerie.

Guylène les regarda virer, tourner, se balancer pendant quelques minutes. Un sourire doux et amoureux arquait sa bouche. Ils formaient un couple fort assorti, vraiment.

Quand ils la rejoignirent, elle dit simplement :

— Je vous confie M. de Rieulles, chérie. Veillez à ce qu'il s'amuse et se plaise céans.

A l'adresse de l'étranger elle ajouta :

— Je suis chez moi tous les jours à six heures, sauf imprévu. Si vous êtes ici pour quelque temps, venez goûter avec nous le plus tôt possible.

Il s'inclina :

— Si je ne dois point paraître indiscret, je reviendrai bientôt. Un travail assez précis sur l'architecture et les monuments de la région me retiendra dans vos parages jusqu'à l'été au moins. Imaginez-vous, Madame, j'ai résolu de soutenir une thèse de docteur ès lettres et me suis fait mettre en congé par mon ministre pour la préparer. Je suis installé au *Grand Hôtel* et m'y trouve un peu isolé. A part le colonel Graf-fini, je ne vois personne.

La princesse éclata d'un rire léger :

— Vous parlerez autrement dans une semaine. Toutes nos relations vous connaîtront

ce soir; vous serez convié partout. En tout cas, nous sommes là pour vous empêcher de trouver le temps long ici. Je le répète : je suis chez moi pour les cocktails. Venez le plus souvent possible, cela nous charmera.

Elle s'éloigna.

Lorsqu'il eut suffisamment bostonné, tangué, valsé avec les compagnes de Marina, il gagna le boudoir où se tenait M<sup>me</sup> de Serrant.

La bonne créature faillit tomber des nues. Elle n'en croyait pas ses yeux. Lorsqu'elle fut certaine que c'était bien le jeune Armel qu'elle avait connu tout enfant, elle l'accabla de questions, puis se déclara enchantée de le revoir bientôt.

Avec une touchante bonne grâce, le diplomate satisfait sa curiosité, raconta les histoires les plus nouvelles, annonça les mariages, les divorces, les naissances et les morts du pays, décrit l'installation de trois nouveaux riches implantés en Rouergue, puis réclama la permission de se retirer.

La soirée s'acheva en apothéose pour la maîtresse du logis. Dans la ville il n'y eut qu'un cri pour célébrer sa grâce, sa distinction, sa réserve de bon aloi, son élégance sobre. On félicita la marquise d'avoir découvert une petite-bru aussi parfaite, et chacun se promit d'accepter toutes les invitations de la Française et de retourner au *Palazzo Rosso* toutes les fois qu'elle voudrait bien les y convier.

Lady Florence ne fut pas la dernière à complimenter Guylène. Dès le lendemain de la fête, elle lui dit :

— Vous êtes un ange, *darling*; un ange pur et blanc comme un lis magnifique. Notre maison vous doit beaucoup. Sans votre dignité, notre prestige semblait dans un scandale. Nous étions finis. Supposez un instant que vous ayez

demandé le divorce, l'annulation en Cour de Rome. Où serions-nous ?

La jeune femme l'arrêta du geste :

— Même reconnue par l'Église, j'éprouve pour la dissolution d'un mariage une aversion insurmontable. Rien ne peut relever un être des serments prononcés au pied de l'autel. La trahison de l'un, l'indignité, la vilénie même n'autorisent pas ce que j'appellerais une forfaiture. Danilo a commis envers moi une action infâme, et je ne crois pas possible de la pardonner jamais, cependant je ne rejeterai pas son nom; je le porterai dignement, sans ternir son blason de la moindre éclaboussure. Ne m'en félicitez pas, je n'y ai aucun mérite. Je suis ainsi faite; rien au monde ne serait capable de me faire changer. Si mon mari a cru pouvoir rompre le serment de protection fait devant Dieu dans la petite chapelle des *Roches-Rouges*, c'est affaire entre lui et sa conscience. Quant à moi, je suis sa femme et je le resterai...

Un soupir souleva la poitrine de la douairière. Elle dit simplement :

— Merci, mon enfant; vous êtes vraiment loyale et forte. Mon petit-fils fut un misérable de vous comprendre si mal. Aujourd'hui vous tenez dans ma maison une place qui ne sera jamais plus la sienne.

Après un silence elle ajouta :

— A partir de ce soir, je vous en prie, ne dites plus Madame en vous adressant à moi. Appelez-moi grand'mère, ou mémé, ou granny, comme Marina, j'en serai heureuse. N'êtes-vous pas l'enfant chérie de mon cœur? Une belle enfant dont je suis fière et dont le Ciel m'a dotée en récompense de mes souffrances passées?

Pour toute réponse, Guylène l'embrassa.

## X

La pièce où se tenait ordinairement la princesse Danilo était à la fois son atelier et son boudoir.

Deux larges baies ouvertes sur la mer l'éclairaient. Une terrasse fleurie d'orangers, de grenadiers, de lauriers-roses en caisses la prolongeait. Un escalier à double révolution permettait d'accéder directement aux jardins et à la petite anse particulière où le *Nirvana* était ancré.

Meublée de divans drapés de châles espagnols, de fauteuils Louis XVI, de petits meubles florentins, de tapisseries flamandes, elle était charmante. Guylène s'y plaisait infiniment. Elle y avait disposé les bibelots offerts lors de son mariage, son grand piano, son chevalet, ses bibliothèques, ses casiers à musique, son métier à tapisserie. Elle y passait le plus clair de ses journées, seule avec ses livres, ses pinceaux, sa broderie. M<sup>me</sup> de Serrant l'y rejoignait parfois.

Assise sur la terrasse, abritée du soleil par un large parasol de toile orangée, elle tricotait, lisait et rappelait à sa filleule les souvenirs d'autrefois.

Cependant elle avait rarement le plaisir de se prélasser dans ce doux farniente. Marina lui était solidement attachée. Chaque jour elle la priait de l'accompagner dans ses promenades, dans les magasins, chez ses fournisseurs, dans

les réceptions et les thés où Guylène ne tenait pas à paraître.

Maintenant la bonne dame était tout à fait habituée à la vie napolitaine. Elle s'était fait quelques relations aimables et retrouvait volontiers les dames de son âge dans les maisons amies où on la conviait.

... Ce jour-là Guylène n'était pas sortie. Enfermée dans son atelier, une longue blouse de tussor sur sa robe blanche, elle lavait soigneusement une aquarelle. Devant elle, sur une petite table, une gerbe d'œillets saumon, gros comme des chrysanthèmes, lui servaient de modèle.

Elle était si absorbée par son ébauche qu'elle n'entendit pas la porte s'ouvrir. Le majordome annonça :

— M. le comte de Rieulles !

Elle se leva d'un bond, passa dans son cabinet de toilette, lava ses mains souillées de peinture, lissa ses cheveux, ôta son tablier, puis reparut :

— C'est gentil à vous de me surprendre, cher Monsieur, dit-elle; vous le voyez, j'étais toute seule et commençais à regretter mon isolement. Il est des jours où l'on se sent plus sociable. Voir des amis m'était nécessaire, ce soir. Vous voilà : soyez remercié.

Elle tendait ses mains; il les baisa, s'enquit de sa santé, prit des nouvelles de lady Florence et de la baronne, puis s'installa dans une bergère, près du piano.

La princesse reprit :

— Ma marraine et Marina seront navrées de vous manquer; elles sont sorties : une invitation urgente les appelait à Caserte, pour un garden-party. Elles sont absentes pour la journée. Grand'mère fait la sieste dans son appartement; le gouverneur compte avec les inten-

dants. Vous serez obligé de vous contenter de ma modeste personne.

Il se déclara comblé. Ce tête-à-tête imprévu n'était pas pour lui déplaire. Il avait tant de questions à poser, tant de détails à connaître.

Elle demanda :

— Depuis combien de temps êtes-vous à Naples ?

— Trois semaines. Je ne comptais pas vous y rencontrer. Je vous supposais définitivement installée à Palerme.

— J'y ai habité, chez la marquise de Lanmoor, pendant les trois premières années de mon mariage; puis je suis venue m'installer ici, où je suis chez moi. Tout le monde m'y a suivie : nous sommes tellement unies.

— Lady Florence vous aime tendrement. C'est visible. J'en ai été fort heureux. La rumeur publique la disait insociable, sévère, acariâtre.

— On m'avait fait un portrait redoutable de la chère créature. Je tremblais en arrivant. Deux heures plus tard nous étions les meilleures amies du monde et déjà intimes. Sa brusquerie, sa fureur légendaires, sa rigueur, n'ont jamais eu à s'exercer à mon endroit. Elle s'est amadouée, paraît-il.

— Vous avez accompli ce miracle.

— En est-ce bien un ?

Un silence tomba. Le diplomate le rompit pour proférer :

— J'ai appris avec peine l'absence de Son Altesse le prince Danilo. Avez-vous de bonnes nouvelles ?

— Excellentes, merci. Il voyage en Europe centrale et me paraît fort occupé. Il ne prévoit pas encore la date de son retour.

Elle se tut. Une légère contraction de la lèvre supérieure durcit pendant une seconde le visage

de la jeune femme. Ses prunelles d'azur se voilèrent. Pendant un instant ses doigts jouèrent avec le rubis passé à son annulaire, puis, comme son interlocuteur prononçait quelques paroles polies sur la tristesse d'une séparation aussi longue, elle demanda brusquement :

— Comment trouvez-vous ma belle-sœur?

Spontanément il confessa :

— Tout à fait charmante; fort jolie, d'abord, spirituelle, réfléchie, raisonnable, ensuite. Sous ses allures modernes, elle dissimule une raison précoce, le sens du devoir, une discrétion parfaite. Nous avons longuement disserté, l'autre soir; j'ai été surpris de la finesse de ses appréciations.

La princesse eut un geste approbatif; elle déclara :

— Je l'aime de tout mon cœur; elle est exquise, généreuse, compatissante, bienveillante. Elle se montre parfaite avec ma marraine et la dorlote comme ferait sa propre enfant. Elle ne sort jamais sans elle, l'emmène au théâtre, au concert, au bal. La chère femme retrouve, pour lui plaire, l'ardeur de ses vingt ans...

Tandis qu'elle parlait ainsi, Arnel la considérait. Elle avait embelli; ses traits s'étaient affermis. A présent elle était vraiment d'une éblouissante beauté. Mince, gracieuse, dans sa tunique toute simple de crêpe mat, elle était d'une élégance incomparable. Il revoyait le passé dont les rêves hantaient sa mémoire. Il avait voulu l'épouser et songeait à formuler sa demande quand son destin l'avait emporté sur les rives de la Baltique.

Était-elle heureuse? Elle paraissait ravie de son sort... Cependant le jeune homme se remémorait les propos tenus par ses amies françaises sur la séparation et le retour de Guylène aux



*Roches-Rouges.* Il entendait encore les médiances, les commérages colportés par ses compagnes. Il se souvenait du récit, probablement fantaisiste, de la rupture survenue entre Danilo et sa compagne. Les dames d'Arnièges, les petites Saint-Ellix ne se gênaient pas pour lui donner tous les torts.

L'attitude ferme, la réserve distante de Son Altesse lui firent comprendre qu'une question sur ce sujet serait des plus mal accueillies. Il refréna son envie de savoir et parla de lui...

La majordome arrivait avec le chariot du thé. La princesse le servit, mélangea les alcools pour l'obligatoire cocktail, puis la conversation reprit.

Ils évoquaient les souvenirs de leur adolescence, nommaient les châtelaines qui les réunissaient, riaient ensemble en songeant à certains détails amusants... Il énonça soudain :

— A cette époque, je nourrissais une espérance folle, Madame. Cela me rendait maladroit, timide, emprunté. Je rêvais d'unir ma destinée à la vôtre. Si vous m'y aviez le moins du monde encouragé, je demandais votre main.

— Vraiment ? Je ne m'en serais jamais doutée.

Sincèrement elle ajouta :

— Vous avez bien fait de vous taire, mon ami. Je ne vous aimais point. Vous m'étiez sympathique, certes, je me plaisais à discuter avec vous, mais mon sentiment se cantonnait dans les limites raisonnables permises à l'amitié pure... Et puis vous étiez tellement entouré ! Les d'Arnièges, les Nortier, les autres rêvaient de capter votre intérêt. Je n'ai pas l'humeur combattive, et puis je suis exclusive, ombreuse, je ne comprends ni le flirt ni les coquetteries ; j'aurais été malheureuse.

Le diplomate ouvrit la bouche pour riposter ; il se retint.

Cette femme séparée depuis trois ans d'un

mari vagabond ou pire avait vraiment de l'audace à s'exprimer ainsi. Elle se targuait de jalousie et se cantonnait dans une sorte de veuvage dont tout le monde s'étonnait.

Il garda le silence pendant quelques minutes, puis observa :

— Vous avez toujours été raisonnable et prudente. A cette époque où je formais le rêve insensé de vous obtenir, vous étiez bien jeune; vous réfléchissiez, pourtant.

— C'est dans ma nature.

— Trop de gravité nuit au bonheur, parfois.

— Je ne me plains pas du mien.

— Est-il vraiment si réel?

Au lieu de répondre, elle conseilla :

— Ne vous montrez pas indiscret, cela vaudra mieux... pour tout le monde. Votre attitude, si vous y persistiez, m'irriterait. Je n'ai permis à personne de m'interroger sur... les sentiments dont j'évite de faire état. Si vous n'étiez pas un ancien camarade, un ami de toujours, je vous fermerais ma porte et ne vous reverrais plus. Cela me serait pénible; j'ai la faiblesse de tenir à ceux qui vécurent près de moi naguère... Alors, je vous en prie, renoncez à des propos tout faits dont vous saturez les autres. Montrez-vous tel que vous êtes : loyal, sincère, intelligent... Au lieu de vous tourner vers une époque depuis longtemps disparue, envisagez l'avenir.

— Le présent me suffit.

— Vous avez tort.

— Cependant...

— Ayez la grâce de m'écouter. Pour toute autre femme, vous auriez fait un mari parfait. Pour moi, vous seriez un pis aller. Vous valez davantage.

Elle dirigea vers Armel la flamme ardente de son regard, puis expliqua :

— Ma belle-sœur vous plaît. Vous le confesiez tout à l'heure. Essayez de l'intéresser. Quand vous la connaîtrez mieux, vous verrez quel cœur d'or, quelle âme de cristal, habitent sa forme parfaite. Douce, sensible, elle aimera de toute sa force, sans réserve, l'heureux mortel dont elle consentira à partager le destin. Si vous pouviez vous attacher l'un à l'autre, je serais comblée.

D'un geste elle retint ses protestations.

— Ne vous révoltez pas; réfléchissez : Marina vaut cent fois toutes les filles d'ici et d'ailleurs; elle est musicienne, artiste, cultivée. Son éducation quasi anglaise a semé en elle un bon sens dont la plupart des jeunesses de ce temps sont dépourvues. L'existence auprès d'une aïeule comme la marquise n'a pas été toujours facile. Elle a su se plier aux pires exigences; son caractère s'est assoupli.

— Je ne suis pas de race princière.

— Moi non plus, et pourtant j'ai épousé Danilo.

— Lady Florence a peut-être des visées très hautes pour sa descendante.

— Elle souhaite son bonheur. Certes, sa largeur d'idées n'irait pas jusqu'à permettre qu'elle épousât le premier venu... Dieu merci! vous n'êtes pas de ceux-là. En dehors de vos mérites personnels, vous descendez d'une race de preux. Vos ancêtres furent grands sénéchaux du Languedoc, gouverneurs d'Aquitaine, amiraux de France. Ce sont là des titres glorieux. Réfléchissez à ma proposition. Tel que je vous connais, vous rendrez cette enfant parfaitement heureuse. Si vous parvenez à la chérir comme elle mérite de l'être, vos rêves les plus ambitieux seront comblés. Donnez-lui confiance en vous, surtout. Elle se livre peu, et lentement; il faudra l'a conquérir, la diriger pour ses lec-

tures, et vous me remercieriez d'avoir orienté votre destin vers cette âme d'élite.

Il y eut un silence. Le comte prit une cigarette dans le coffret de vermeil ouvert devant lui, l'alluma, fuma un moment, les yeux au loin, la pensée absente.

Guyène agitait le *shaker* à cocktails. Elle emplit les gobelets d'une mixture irisée, puis répéta :

— Réfléchissez...

— J'essaierai...

Il avala d'un trait la boisson glacée préparée par la princesse. Celle-ci reprit :

— Puisque votre départ n'est pas prochain, nous vous mobiliserons. Grand'mère organise, avec certaines douairières de qualité, une kermesse au profit de l'orphelinat des artistes, dont elle est présidente. Elle m'a priée de prêter mes jardins et les terrasses de ce palazzo aux patronesses de l'œuvre. Dès à présent nous avons désigné les vendeuses, les commissaires, les « bonisseurs ». La fête doit être splendide et rapporter des sommes folles.

— Quel comptoir vous réservez-vous ?

— Le buffet. Marina m'assistera ; vous aussi, n'est-ce pas ?

— Avec plaisir.

— La marquise, marraine et le chevalier tiendront le bureau de tabacs. Les autres se disperseront à leur gré. Il y aura des attractions. La troupe lyrique de San-Carlo a promis son concours. Des clowns anglais feront la parade ; un cirque, dont les écuyers seront nos amis, dressera sa tente dans la prairie voisine.

— Comme boutiques ?

— Des tirs, des loteries, des figures de cire, des dentelles, un bazar. Comme tous les objets seront offerts par les titulaires de chaque banque, nous ne risquons rien.

— Ce sera fort beau.

— Je l'espère. En tout cas, nous déploierons toute notre ingéniosité à rendre le spectacle attrayant.

Après un silence, elle s'enquit :

— C'est entendu, je puis compter sur vous ?

— Corps et âme... J'aime fort ces sortes de fêtes foraines et m'y diverts toujours. Si vous avez besoin de moi pour n'importe quelle démarche, ne vous gênez point. Je suis à vos ordres.

— Soyez tranquille, nous mettrons votre patience à contribution. Dans ces sortes de combinaisons, on commet une foule d'erreurs avant d'arriver exactement à ce qu'on désire.

Le maître d'hôtel annonçait une visiteuse. Une jeune femme entra. Coiffée d'aigrettes et de panaches, elle était ravissante. Guylène présenta :

— Le comte de Rieulles; la duchesse San Giorgio...

Il y eut un échange de compliments, puis la maîtresse de maison expliqua :

— Nous parlions de la kermesse.

— Cela tient toujours ?

— Plus que jamais; nous recevons chaque jour une foule d'acceptations.

La nouvelle venue agita ses bras couverts de bracelets :

— Je suis enchantée... Je tremblais qu'on dût renoncer à l'organiser. C'est si compliqué !

— Nous nous y mettons tous et toutes avec une ardeur sans seconde, affirma Guylène. M. de Rieulles s'est laissé enrôler. Il nous aidera. Il tiendra le buffet avec nous.

— Et vous, duchesse ? demanda le jeune homme.

— J'aurai un kiosque de fleurs. J'ai commandé mille boutonnières et autant de bou-

quets de corsage, pour les dames. Des enfants débiteront cela dans l'assistance. Au comptoir, nous aurons des corbeilles, des plantes, des gerbes...

Armél se levait; il énonça :

— Je vous demande la permission de me retirer, princesse; je dîne chez le consul de France et dois passer chez moi pour m'habiller.

Il s'inclina sur la main des dames. Gylène l'accompagna jusqu'à la porte du studio. Sur le seuil elle répéta :

— N'oubliez pas notre entretien. Je serais heureuse de vous confier Marina. Elle serait pour vous la compagne idéale. Revenez souvent; elle sera là, vous bavarderez...

## XI

De cette minute, le comte de Rieulles devint le cavalier assidu des princesses de Marlovie. Elles se montrèrent avec lui aux courses, dans la campagne, sur le golfe. Il se plaisait auprès d'elles; elles semblaient enchantées de sa présence. Régulièrement il dînait trois fois au *palazzo Rosso* chaque semaine; les autres soirs il retrouvait ses amies au spectacle ou dans le monde. Venu pour deux mois, il avait laissé passer la date de son départ et ne parlait plus de rentrer à Paris.

A vivre presque constamment auprès de Marina, il n'avait pas tardé à s'y attacher. La princesse Danilo avait raison, vraiment, lorsqu'elle vantait le charme de la jeune fille, la bonté de son cœur, sa pureté, sa candeur aussi. En étudiant de plus près l'aimable enfant, il s'était rendu compte que de très réelles qualités se dissimulaient sous son modernisme parfois exagéré. A présent elle lui apparaissait comme l'unique compagne désirable, capable de le comprendre, de le soutenir aux heures pénibles où le découragement naît malgré tout.

Guyène avait bien fait de lui montrer la route à suivre. Il lui gardait une gratitude infinie. Vingt fois il avait éprouvé l'envie de confier à la princesse sa tendresse grandissante

pour sa belle-sœur. A la dernière minute il avait retenu l'aveu. Rien dans les manières de Marina ne l'autorisait à croire son sentiment partagé. Aimable avec tous, la jeune fille n'encourageait aucune avance. Au contraire, si elle acceptait, parfois, les sorties tête à tête avec certains de ses soupirants, elle refusait obstinément de se promener seule avec Armel, trouvait un prétexte impérieux pour décliner ses invitations et mettait une sorte de point d'honneur à placer des tiers dans tous leurs entretiens.

Cette rigueur désolait M. de Rieulles. Il se creusait la tête pour en découvrir les raisons. Son travail s'en ressentait. Il délaissait livres et albums, ne courait plus ni bibliothèques et musées, demeurait enfermé chez lui, la pensée absente, la cigarette aux doigts.

Et la thèse commencée n'avancait pas. Aux longues méditations studieuses il préférait les promenades avec les princesses de Marlovie. Son intimité avec la baronne de Serrant et sa filleule lui donnait l'impression de la vie de famille. En dehors du sentiment profond qui le poussait vers Marina, il éprouvait une grande fierté à sortir avec elle et sa belle-sœur. Elles étaient si jolies, si avenantes, leur élégance de bon aloi était si parfaite; tous les garçons l'enviaient.

Jalouses de son empressement pour elles, les coquettes napolitaines ne purent s'empêcher de critiquer Guylène. Dans ce pays de soleil, de fleurs, de musique, dix voix s'élevèrent pour blâmer l'assiduité du comte auprès d'une femme jeune, belle, et dont la situation conjugale n'était pas nettement établie. Danilo, dont nul ne prononçait le nom depuis des mois, surgit soudain de l'oubli où il dormait. On se demanda pourquoi il demeurait éloigné des

siens; l'histoire de la restauration marlovienne ne fit plus long feu.

Des chuchotements railleurs, des regards ironiques accompagnèrent l'apparition de Guylène au théâtre ou dans le monde. Les plus curieux la dévisageaient quand elle s'entretenait avec M. de Rieulles; des réflexions à double tranchant troublèrent la quiétude de la baronne.

Cette malignité fut impuissante à modifier les façons de la jeune femme. En dépit des allusions, parfois blessantes, de ses relations, elle persista dans ses habitudes. Mise au courant de ces papotages, lady Florence refusa de les écouter; elle déclara hautement que sa bru agissait avec son approbation et renvoya les âmes charitables qui s'étaient chargées de la « mettre au courant ».

Sur ces entrefaites, une rumeur traversa la ville avec la rapidité de la foudre. Un cercleux très en vue prétendit avoir rencontré Danilo dans une *trattoria* du quartier maritime. Il était toujours élégant et beau, parlait encore moins qu'autrefois et feignait une indifférence totale de son prochain.

Une amie de Marina l'aperçut à la chapelle des Bénédictins, à l'heure du Salut vespéral. Vingt autres personnes affirmèrent que le prince était de retour. Prévenue une des premières, la marquise de Lanmoor dépêcha le gouverneur aux nouvelles.

Il revint bouleversé. S'il n'avait pas vu le voyageur, son voilier se tenait à l'ancre dans une petite baie voisine... Il avait reconnu le coquet trois-mâts à coque blanche filetée de rouge.

La vieille dame convoqua Guylène et lui fit part de l'événement. La jeune femme n'en crut pas ses oreilles. Trop angoissée pour décider de la conduite à tenir, elle s'enferma chez

elle, condamna sa porte, se terra pour réfléchir.

Elle vivait dans la retraite depuis plusieurs jours quand un soir, comme elle s'habillait pour le dîner, le majordome lui remit la carte de Danilo.

L'infortunée crut défaillir. Comment ce malheureux osait-il se présenter chez elle? Son infamie passée ne l'y autorisait pas, cependant... De quelle manière était-il donc formé pour manquer à ce point de dignité?

Elle passa chez sa grand'mère. Ensemble les deux femmes discutèrent longtemps.

— Je refuse de le recevoir, conclut la rigide aïeule. Il m'a obligée à mentir pour justifier son éloignement, il vous a fait souffrir. Je n'oublie pas les heures cruelles que nous lui devons.

Sa petite-bru hocha la tête.

— Je m'en souviens aussi, granny, dit-elle, et pourtant je ne me crois pas le droit de lui interdire l'accès de ma maison. Il y est chez lui, d'ailleurs, et puis, nous avons voulu éviter un scandale, il y a trois ans. A force de volonté nous y sommes parvenues. L'agitation des badauds serait bien plus grande s'il vivait à Naples sans résider sous notre toit. Il peut me contraindre à partager sa demeure; la loi est formelle. Je ne l'obligerai point à arriver à ces extrémités. Je suis une épouse chrétienne; ma religion ordonne l'indulgence et le pardon, sinon l'oubli...

Elle se tut; une buée humide voilait ses prunelles dilatées par l'angoisse. Une expression affectueuse s'étendit sur le visage de la marquise. Elle demanda :

— A quel parti vous arrêtez-vous, *darling*?

Guylène hésita avant de répondre :

— Laissons-le agir. S'il veut s'établir auprès de nous, ne refusons pas l'hospitalité réclamée. En apparence, et seulement ainsi, formons une

famille unie. Que le tumulte évité naguère ne se produise pas. Pour le reste, ayez confiance en moi...

La vieille dame était d'un avis différent. Elle eût aimé accabler de reproches le vagabond, le châtier de son indignité, sévir contre lui. Elle n'osa insister. Dans l'aventure Guylène était la seule en cause; la douairière ne pouvait lui imposer ses directives; elle n'insista pas...

Des jours passèrent. Guylène les vécut dans la fièvre des préparatifs de la kermesse. Elle se tuait de besogne pour éviter de penser. Néanmoins, chaque coup de sonnette la faisait sursauter; elle s'attendait à tout instant à voir entrer le fugitif.

Il n'en fut rien. La date fixée pour la fête foraine arriva. Le prince errant n'avait pas renouvelé sa visite.

Le jour se levait à peine, et déjà le *Palazzo Rosso* ressemblait à un vaste chantier.

Sous les ordres d'Armel de Rieulles, promu au grade d'organisateur en chef, un bataillon d'ouvriers évoluaient, clouaient, tapaient, montaient des baraques.

Des charpentiers dressaient les estrades, les tentes; les tapissiers décoraient les boutiques; les pâtisseries disposaient le buffet.

A droite, un tir de salon, un musée de cire, un fabricant de pâtes pectorales et de sucre d'orge, se partageaient les parterres. Un panorama biblique, un cirque d'animaux savants, un bazar voisinaient.

Le manège des chevaux de bois occupait le centre. A l'extrême bout, adossée aux courts de tennis, une loterie géante étalait les splendeurs de son éventaire. Plus loin, entre la guinguette et la salle de bal, le kiosque des fleuristes

disparaissait sous une cascade d'hortensias bleus.

Au milieu, pour ménager le ray-grass du tapis vert, un plancher de quarante mètres de longueur, sur trente de large, avait été disposé.

Au milieu du tumulte, le diplomate se multipliait. Il était partout à la fois, surveillait les manœuvres, conseillait l'un, dirigeait l'autre, répondait à tous, faisait tête aux pires récriminations. Il se démena si bien qu'à midi sonnant tout était terminé.

Ecroulée sur sa chaise longue, des compresses d'eau de senteur aux tempes, Guylène s'efforçait d'arrêter une migraine naissante. Elle n'était pas descendue pour déjeuner et se désolait de sa mine défaite, de la pâleur cadavérique de son visage, du cerne de ses paupières, de ses lèvres exsangues.

Jamais elle n'aurait la force de présider à « son buffet ». Elle devait s'habiller, pourtant, recevoir les chalands, déployer des trésors d'amabilité, de complaisance, sourire sans arrêt.

Dans la pièce voisine, Marina s'activait. Sa main légère tirait et poussait des tiroirs, ouvrait les armoires; elle fredonnait :

*Santa Lucia... Santa Lucia...*

« Elle est heureuse, insouciante, pensa la princesse... J'étais ainsi naguère... »

Elle se redressa. Un mélancolique sourire glissa sur ses lèvres; ses paupières battirent; une larme s'en échappa... Elle l'essuya très vite et se mit debout. Lentement, comme à regret, elle s'approcha de la fenêtre et s'y accouda.

Un soleil de plomb pesait sur l'étendue. Dans les yeuses du jardin, les oiseaux, suffoqués, se taisaient. Derrière le palazzo quelques coups

de marteau résonnaient encore. Un appel strident traversa le silence. Un chien aboya.

La jeune femme considéra le paysage familier. Comme il lui paraissait désolé depuis quelque temps...

Elle passa dans son cabinet de toilette, détacha les agrafes de sa ceinture, puis soupira :

— Allons, faisons-nous belle, puisqu'il le faut...

Sur son lit, sa robe de voile crème, sa capeline de feutre blanc étaient préparées; elle ne sonna pas Toinon, enfila très vite l'étroit fourreau soyeux, puis la jupe plissée, enfonça son chapeau sur ses boucles ardentes, prit son carnet de chèques, sa trousse, ses gants.

A ce moment, Marina souleva la portière. Exquise dans une toilette de mousseline à pois turquoise, une immense cloche de paille assortie sur la mousse légère de ses cheveux d'or pâle, elle éblouissait.

Gaiement, elle pria :

— Regardez-moi, chérie. Je me trouve tout à fait à mon avantage, ce soir... Je n'ai pas l'air trop endimanchée, n'est-ce pas?

Sa belle-sœur ne trouva rien à reprendre à l'ensemble; la jeune fille reprit :

— Vous êtes très belle aussi, ma grande. Le blanc vous enveloppe d'un nuage immaculé. Si vous pouviez être moins triste, vous resplendiriez...

De son bras elle entourra la taille de la princesse Danilo avant d'ajouter :

— Vous avez du chagrin, je le sais, je le sens... Vous, si forte jadis, vous pleurez quelquefois, à présent... Ne vous en défendez pas, je vous ai vue, hier, tenez, sur le pont du *Nirvana*; vous ne vous croyiez pas observée, et vous déposiez le masque...

Guyène hocha la tête pour répondre :

— Vous connaissez ma peine; elle est la même, toujours. Si je n'en parle jamais, je ne l'éprouve pas moins. Ces temps-ci un découragement plus lourd m'accable.

L'enfant blonde eut un geste compréhensif pour murmurer :

— Il est ici depuis deux semaines, vous le savez, n'est-ce pas? Ginevra, ma camériste, traversait le hall, l'autre soir, quand il a demandé à vous saluer. Depuis, je l'ai rencontré à la messe. Il a détourné la tête pour ne pas me regarder. Le gouverneur croit qu'il a pris un appartement au palace.

Sa belle-sœur ne répondit pas tout de suite. Un soupir gonfla sa poitrine; elle gémit :

— Je connais ces détails, mon trésor, et je redoute une surprise. Si je tombais sur lui, à l'improviste, dans la rue, je ne sais ce que je ferais.

Elle détourna la tête pour dissimuler la rougeur de son front. Un silence suivit. Marina dévisageait sa compagne. Gravement, de toute son attention, elle essayait de deviner les pensées intimes encloses derrière ce front têtue.

Elle déclara soudain :

— Trois heures sonnent; les portes s'ouvrent; ne nous faisons pas attendre...

Sans un mot elles descendirent, gagnèrent la terrasse, où le buffet était servi, et s'installèrent derrière le comptoir.

Leurs compagnes arrivèrent aussitôt. Elles avaient fait assaut de toilette et paradaient dans leurs atours pompeux, dans l'espoir de récolter force compliments.

Quand elles eurent salué les princesses, elles se dispersèrent; chacune se dirigea vers sa baraque, et la fête commença.

— Je ne vois pas M. de Rieulles, observa Marina.

Elle promenait sur le champ de foire des yeux inquisiteurs. Sa belle-sœur répondit :

— Il se tient là-bas, près de l'entrée, avec une belle personne en rose.

— Une des cantatrices, je présume ?

— Sûrement.

Elle s'assit, renversa la tête sur le dossier de son fauteuil et se prit à songer...

Une exclamation joyeuse l'arracha à sa méditation.

— Je suis absolument désolé, princesse, clamait le comte Armel, mais je dois vous faire faux-bond pendant une heure.

— Pour courir les baraques avec votre compagnie de tout à l'heure, sans doute ? coupa Marina, une âpreté dans la voix.

— On ne peut rien vous cacher ; les *prima donna* sont l'exigence même ; elles désirent tout voir. En ma qualité de commissaire général de la fête, je dois les escorter...

Gylène l'interrompit :

— Allez, allez ; nous nous passerons de vous. Volez où la gaité vous appelle ; abandonnez-nous à notre triste sort...

... La fête battait son plein. Les consommateurs se ruaient sur le buffet. Entraînées, débordées, les jeunes femmes ne savaient où donner de la tête.

Sous la tente fleurie d'œillets, dressée sur la seconde terrasse, lady Florence et M<sup>me</sup> de Serrant étalaient la somptuosité de leurs moires violettes. Le bureau de tabacs ne désemplissait pas...

Plus loin, les attractions retenaient les badauds. Dans le grand salon, les voix d'or des chanteurs mondialement applaudis débitaient, à cent *liras* la place, les plus redoutables morceaux de leur répertoire...

Au milieu de ce mouvement, de cet entrain, de toute cette joie éparse alentour, Guylène demeurait soucieuse. A plusieurs reprises elle s'était éloignée. Sa migraine ne lui laissait aucun répit.

... Cependant la journée s'achevait dans une apothéose. Les clients rentraient chez eux émerveillés; les vendeuses comptaient la recette.

Libérées de leurs fonctions de « serveuses », les princesses avaient rejoint les douairières sous la tente rouge du bureau de tabacs.

Armel demeurait invisible. Furieuse de cet abandon, Marina boudait.

Un peu à l'écart, indifférente aux réflexions de son entourage, les yeux baissés, la bouche morne, la pupille de M<sup>me</sup> de Serrant songeait...

Elle tressaillit soudain. Derrière elle une voix au timbre voilé prononça :

— Me sera-t-il permis d'ajouter mon obole à celles de vos clients, ma chère amie?

Debout devant la toile relevée, Danilo la regardait, un sourire aux lèvres, la main tendue.

Elle se dressa d'un jet, voulut répondre, ne put articuler un son; cependant, par un effort de volonté, son visage gardait son expression aimable.

Leurs doigts se joignirent. Le prince posa ses lèvres sur les ongles polis de la compagne depuis si longtemps abandonnée. Un silence suivit.

Cependant la jeune femme reprenait possession d'elle-même. Refoulée au fond de son cœur, l'émotion dont elle était étreinte se dissimulait à présent sous un imperceptible sourire.

Elle dévisageait son mari.

Il était toujours le prince charmant, distingué, élégant, impassible. Ses cheveux n'avaient rien perdu de leurs soyeuses ondulations. Seuls,

quelques fils blancs marquaient aux tempes la trentaine dépassée.

Scrupuleusement correct dans le costume bleu foncé de coupe britannique qui moulait ses larges épaules, sa taille mince, ses hanches étroites, une perle grise à sa cravate de soie assortie, il se tenait ferme, rigide, sans bravade, près du fauteuil où sa femme demeurait, le buste droit, le front haut, comme à la parade.

Elle se tourna vers les douairières écrasées de surprise derrière leurs comptoirs et prononça :

— Je vous annonce un revenant, du moins un grand voyageur, grand'mère.

D'un ton volontairement léger, elle ajouta :

— Le voilà donc, en chair et en os... J'ai peine à l'imaginer.

A l'adresse de Danilo, elle expliqua :

— Quand Guido me remit votre carte, la semaine passée, je crus à la facétie d'un mauvais plaisant et n'y pensais plus.

Surpris par ce badinage, il précisa :

— Je me suis présenté chez vous à trois reprises; vous étiez absente.

— Nous n'en avons rien su.

— Je le crois. Cependant, je n'ai pas osé renouveler mes tentatives. Cette après-midi, la fête de charité organisée par vous m'offrait un prétexte pour franchir votre porte sans y être invité. Je suis venu...

— Vous avez bien fait...

Elle se tut; le voyageur baisait les mains de l'aïeule et de la baronne, serrait sa sœur contre sa poitrine, puis se rapprochait de sa femme.

— Je tremblais en gravissant les degrés de cette terrasse; je redoutais votre... courroux. J'avais tort, n'est-ce pas? Vous êtes une femme intelligente; j'en ai, maintenant, une preuve nouvelle...

Il s'arrêta. M. de Rieulles entra en coup de

vent. Un silence lourd comme une chape de plomb tomba sur le groupe. Interdit, Armel craignit de se montrer indiscret, fit un pas en arrière, prêt à se retirer.

La jeune femme aperçut ce recul; elle pria :

— Ne vous sauvez pas. Vous êtes notre ami intime; votre présence ne troublera pas la joie de cette soirée.

Plus gravement elle ajouta :

— Le prince de Marlovie, de retour de ses interminables randonnées, nous fait la surprise de nous rejoindre ici. Je suis heureuse de vous présenter à lui.

Pour son mari, elle précisa :

— Le comte de Rieulles, mon camarade de jeunesse, attaché à l'ambassade de France à Rome, et fort absorbé par la rédaction d'une thèse sur les monuments de la Renaissance italienne.

Les mains des deux hommes se serrèrent, puis Armel annonça :

— Je venais chercher la princesse Marina. Ses amies réclament sa présence. Elles tiennent à lui remettre l'énorme recette de la journée.

— Voulez-vous ajouter ceci à la somme déjà inscrite? demanda le voyageur.

Il tendit un chèque au jeune homme. Celui-ci remercia; Guylène rappela :

— Nous vous attendons pour dîner, cher Monsieur, ne l'oubliez point. Nos patronnesses et nous-mêmes vous devons tellement! Vous vous êtes dépensé sans compter.

Le Français s'inclina et s'éloigna avec la sœur du prince.

Danilo choissait des cigarettes sur le comptoir voisin. La baronne sentait son cœur bondir dans sa poitrine. Certainement les docteurs qui la prétendaient cardiaque n'y entendaient rien. Ils affirmaient que la moindre émotion pouvait

lui être préjudiciable. Quelle erreur... Si elle eût dû mourir de surprise, elle n'eût plus existé, en ce moment...

Quant à la marquise, elle attachait sur sa petite-bru un regard émerveillé. Cette enfant était d'une intelligence rare. Son éducation parfaite, son aisance, son enjouement avaient triomphé des pires difficultés. Pour tout le monde elle avait consenti à taire son juste ressentiment et à montrer un visage aimable au revenant.

De cela aussi elle garderait éternellement la reconnaissance.

Cependant Danil avait complété sa provision de tabac; il signait un nouveau chèque et le remettait à M<sup>me</sup> de Serrant. Celle-ci avait retrouvé son équilibre; elle eut une phrase correcte pour remercier. Au fond d'elle-même, l'étonnement grondait. Ce n'était point la peine d'avoir tant souffert de l'abandon pour accueillir le fugitif comme faisait Guylène.

Celle-ci s'était levée; elle prononçait :

— Vous m'excuserez, granny, et vous aussi, marraine; je suis obligé de me retirer; j'avais promis de féliciter les artistes, remplacez-moi près d'eux. Je les convierai à goûter un de ces après-midi. Si Salvatore d'Amalfi me réclamait, veuillez lui dire que je n'ai pas oublié ma promesse; je l'attendrai demain à neuf heures, nous monterons ensemble...

Elle se dirigea vers l'escalier. Danilo murmura :

— Si vous daignez m'y autoriser, je vous conduirai jusqu'à votre appartement?

Elle ébaucha un signe de consentement.

Ils traversèrent le hall, s'approchèrent de l'ascenseur, y pénétrèrent, puis la princesse proposa :

— Venez donc, mon ami.

Sans une parole il obéit.

En quelques secondes ils atteignirent le second étage où elle habitait. Comme ils s'engageaient dans le vestibule, elle demanda :

— Où êtes-vous descendu ?

— Au Palace, mais j'y parais peu. Mon bateau m'abrite le plus souvent...

— Il serait plus convenable, je crois, de transporter vos pénates près de nous. Mon chauffeur ira réclamer vos caisses; votre chambre est prête, elle attend votre bon plaisir...

Devant la porte de son boudoir, Guylène s'arrêta :

— A tout à l'heure, fit-elle. Si votre valet de chambre n'est pas arrivé, sonnez Guido : il vous aidera. Le dîner est à huit heures un quart; nous nous réunissons dans le boudoir chinois cinq minutes avant...

Il se rapprocha :

— Je voudrais,... j'aimerais,... je tiendrais... à vous expliquer...

Elle se tourna vivement, puis trancha :

— A quoi bon? Vous êtes parti, vous revenez, quoi de plus naturel?...

## XII

Danilo s'attendait à des reproches. Il fut déçu. Ni sa grand'mère ni sa sœur ne lui demandèrent compte de sa conduite. L'une et l'autre semblèrent trouver naturels son absence et son retour. La marquise voulut seulement savoir s'il avait l'intention de conserver son voilier. A l'entendre, le yacht de Guylène suffisait amplement aux ébats nautiques du ménage.

Sur la réponse négative du jeune homme, elle lui fit part des intentions manifestées par un de ses amis, d'acquérir le coquet bateau si, par hasard, il devenait à vendre. Elle lui donna ensuite le nom et l'adresse de l'amateur de croisière et puis n'en parla plus.

Le voyageur apprécia particulièrement cette attitude, si différente de celle qu'il avait redoutée. On avait changé son aïeule... Au lieu de la sévère grand'mère dont il redoutait la colère, il trouvait une vieille dame aimable, compréhensive, indifférente aussi.

Sa femme l'avait beaucoup étonné. Il avait craint de rencontrer en elle une créature éplorée, gémissante, pleine de courroux pour l'abandon inqualifiable où il l'avait condamnée; il s'était trouvé en face d'une maîtresse de maison souriante, paisible, très sûre d'elle-même.

La baronne de Serrant ne s'était pas montrée moins indulgente. Non seulement elle ne lui gardait aucune rancune de sa fugue, mais elle paraissait pleine de bonne grâce et de bienveillance à son endroit.

Quand ils se trouvaient seuls ensemble, il devinait bien sa curiosité près de se manifester. Cependant elle se retenait et ne posait aucune des questions qui brûlaient ses lèvres.

Par contre les étrangers ne dissimulaient pas la surprise où les plongeait sa réapparition. Ses meilleurs camarades n'hésitaient pas à le pousser sur la voie des confidences.

Par bonheur, Danilo avait appris par Marina la légende de la restauration marlovienne. Il la développa avec des sous-entendus pleins de mystères, et les curieux jugèrent que de graves secrets d'Etat justifiaient cette absence prolongée.

Dès lors il passa aux yeux de la société napolitaine pour un diplomate sérieux, attaché à sa mission et capable de pousser le devoir jusqu'à se séparer d'une femme tendrement aimée pour mener à bien une tâche dont l'accomplissement serait profitable à sa dynastie.

Le retour du prince n'avait rien changé aux habitudes des siens. Tous les matins, Guy-lène et sa belle-sœur sortaient ensemble, à cheval, en voiture. Parfois elles s'embarquaient pour une promenade dans le golfe. Ces jours-là, M<sup>me</sup> de Serrant était de la partie.

De nombreux amis les accompagnaient. Bien entendu Armel de Rieulles était leur chevalier servant.

Quand elles rentraient, un peu après une heure, pour le lunch, elles s'enfermaient chez elles, changeaient de toilette, descendaient juste au moment de se mettre à table.

A peine assises devant leur couvert, elles

racontaient les menus incidents de l'excursion, nommaient les personnes aperçues et pour la plupart inconnues du voyageur.

Le soir la princesse sortait peu. Aux stations prolongées dans les dancings elle préférait recevoir chez elle les personnalités de marque installées dans la contrée pour la saison. Un petit cercle d'intimes s'était formé autour d'elle. D'intéressantes discussions groupaient autour de la jeune femme les esprits les plus cultivés du pays, les musiciens, les artistes, les littérateurs aimaient à se retrouver dans son salon, à soumettre à son approbation leurs œuvres nouvelles; les poètes lisaient leurs derniers sonnets, les auteurs dramatiques leurs pièces inédites, les chanteurs les airs d'opéras dont ils comptaient faire la création l'hiver suivant.

Ces réceptions étaient fort recherchées. Les intellectuels de passage tenaient à honneur d'y être admis.

Considérée comme la bonne fée des débutants, Guylène écoutait les uns, critiquait ou louangeait selon les cas, applaudissait aux triomphes, déplorait les échecs.

Le succès de sa femme laissait Danilo perplexe; s'il était fier de la situation occupée par elle, il souffrait de l'ignorance où elle le tenait de ses projets. Elle ne le consultait pour rien. Avec une aisance dont il demeurait surpris, elle commandait, interdisait, acceptait, refusait sans prendre son avis.

Relégué à l'arrière-plan, dans cette maison dont il était le maître, il faisait figure d'invité toléré, mais pas désiré.

Cela le dépitait. Vingt fois depuis son retour il avait été tenté de se révolter contre l'éloignement où elle le cantonnait. Au moment de formuler ses doléances, il s'était tu. De quel droit oserait-il reprocher à sa compagne une attitude

dont il était cause? Il avait eu les premiers torts; les paroles définitives prononcées à Corfou hantaient sa mémoire.

Guylène se vengeait, c'était justice. Comme il regrettait sa dureté, son cynisme, à présent...

Cependant il n'osait se plaindre. Si la princesse persistait dans sa réserve, si elle le traitait en étranger, elle conservait avec lui le ton d'une camaraderie souriante, la gentillesse des premiers jours. Quand ils recevaient côte à côte les hôtes du dîner ou de la soirée, elle retrouvait son air confiant, se haussait pour murmurer à son oreille le nom des invités nouveaux et ponctuait de remarques amusantes ses explications.

Cette entente parfaite cessait dès que le défilé prenait fin. Rendus à eux-mêmes, les deux époux se séparaient. Guylène rejoignait ses intimes dans son studio; son mari avait toute liberté de se mêler aux causeries engagées dans les salons ou de s'asseoir aux tables de bridges installées sur les terrasses ou dans le hall.

Au début de l'automne, la jeune femme céda aux instances de sa belle-sœur et donna un grand bal. Le ban et l'arrière-ban de ses connaissances y furent conviés.

A minuit la foule était compacte dans les salons. Les derniers annoncés avaient peine à se frayer un passage jusqu'aux maîtres du logis.

— Tandis que sa femme prononçait les habituelles paroles de bienvenue, Danilo l'observait et l'admirait. Sa beauté, rehaussée par l'éclat des pierreries dont elle était parée, prenait un éclat plus intense dans le cadre fastueux où des gerbes d'œillets géants répandaient leurs senteurs poivrées.

Mince, souple comme un jonc, elle évoluait à l'aise parmi ces gens si différents des Français dont elle aimait le commerce.

Sa robe de mousseline soyeuse, d'un blanc laiteux, faisait ressortir les rubis semés à profusion dans sa coiffure, à son cou, à ses bras, à ses oreilles.

À cette minute elle répondait au compliment de M. de Rieulles. Pour lui ses manières perdaient leur hauteur; le timbre de sa voix, sa physionomie s'adoucissaient. Un sourire affectueux, qui ne ressemblait pas à celui dont elle accueillait les autres, étirait ses lèvres rouges. Leur entretien se poursuivit pendant quelques minutes au bout desquelles le diplomate gagna la galerie où la jeunesse dansait.

Quand le Français se fut perdu parmi les groupes, Danilo s'inclina vers sa compagne et proposa :

— Descendons, voulez-vous? Tout le monde est arrivé, je présume? S'il se trouve quelque retardataire, tant pis pour lui, il essaiera de vous dénicher dans la cohue...

Depuis son retour il avait perdu son accent autoritaire.

Au lieu d'exiger brusquement, comme naguère, il consultait.

Guyène leva ses prunelles changeantes; son mari lui parut fatigué. Ses yeux enfoncés dans l'orbite, ses joues pâlies, ses traits tirés montraient une lassitude extrême.

Poliment elle s'enquit :

— Êtes-vous souffrant, mon cher?

Il redressa sa haute taille avant de répondre :

— Une migraine commençante me fatigue un peu... Si vous n'avez pas besoin de moi, j'irai prendre un cachet... J'ai mal dormi la nuit dernière...

L'instant d'après il était enfermé dans son

bureau. Assis sur son fauteuil, la tête dans ses mains, il réfléchissait.

Sa méditation se prolongea pendant une heure. Lorsqu'il descendit, la cohue était moins dense. Nombre d'invités, venus seulement pour parader dans cette maison où il était de bon goût d'être aperçu, s'étaient éclipsés.

Dans le hall, des hommes graves jouaient au bridge. Un inconnu faisait une partie de billard avec le gouverneur. La pièce voisine servait de refuge aux douairières.

Blottie sur les coussins d'une bergère, la marquise de Lanmoor présidait le cercle, assistée de M<sup>me</sup> de Serrant.

Plus loin, le buffet attirait les gourmets. Dans la salle de musique l'orchestre jouait une valse lente.

Danilo s'arrêta. Il reconnaissait le rythme caressant de la phrase musicale. Ce chant, il l'avait entendu, en France. Il avait bercé son premier entretien avec Guylène, à Hossegor, devant le lac... A ce souvenir son cœur se serra; il traversa la galerie, se dirigea vers la serre fleurie d'orchidées, où sa femme avait promis de se tenir.

A travers les feuillages légers des cocotiers, il l'aperçut. A demi étendue sur un rocking, elle montrait du bout de son éventail un siège vacant à un homme incliné devant elle. Celui-ci se redressa, se laissa tomber sur le fauteuil désigné et soupira.

Une expression de rage crispa le visage de Danilo. Il reconnaissait Armel de Riculles.

Une envie désordonnée d'entendre les propos échangés entre le diplomate et la jeune femme l'envahit. Doucement, il se glissa derrière les caisses de vieux chine où des arbustes étaient plantés, gagna la grotte en rocaïlle auprès de

laquelle sa femme s'était établie et tendit l'oreille.

— Je devine votre préoccupation, mon ami, disait-elle, et je la partage. Vous savez combien je désire...

Son interlocuteur l'interrompit :

— Vous êtes mille fois aimable et bonne, princesse; votre confiance m'aide à supporter l'attente si pénible et cruelle. J'aimerais tellement être fixé.

— Je suis incapable de précipiter les événements... L'heure n'est pas venue...

— Sonnera-t-elle bientôt?

— Je l'espère pour vous...

Sa voix au timbre d'argent pur baissa d'un ton pour expliquer :

— Je voudrais vous retenir ici une partie de l'année au moins... Vous songez à renoncer à la « carrière », à vous consacrer entièrement aux lettres; ce pays est une mine de documents pour un chercheur comme vous. Et puis je me sens seule parfois dans cette ville si belle et si harmonieuse... Je ne m'y connais pas un véritable ami. Avant votre arrivée, je souffrais parfois de l'abandon. Votre venue m'a rappelé le Rouergue paisible, l'Aveyron impétueux, les roches ardentes, les vallons déserts... Avec vous j'ai pu évoquer les souvenirs de mon adolescence heureuse, comblée. Vous avez compris ma peine; je n'ai pas eu besoin d'expliquer... La réalisation de votre rêve me tient à cœur, je le répète; je m'y emploierai de toutes mes forces; si j'échoue, vous n'aurez rien à me reprocher...

Armel se leva. D'un ton fervent il affirma :

— Je le sais...

Elle sourit doucement, lui tendit sa main fine où les gemmes mettaient leurs reflets sanglants, puis conseilla :

— Allez danser...

Comme il s'éloignait elle ajouta :

— Si vous apercevez la princesse Marina, soyez assez aimable pour me l'envoyer.

Il s'éloigna et disparut entre deux cycas.

Restée seule, Guylène se prit à songer.

Elle n'avait pas menti en parlant de sa solitude. Jamais, comme ce soir, elle ne s'était sentie aussi désespérée. Dans le milieu brillant où elle fréquentait depuis trois années, elle n'avait voulu s'attacher à aucune femme. Murée dans son orgueil, elle avait posé un masque d'impassibilité aimable sur son jeune visage. Comme il lui pesait parfois!... Elle eût tant voulu le déposer! cela lui était interdit. A force de volonté elle avait su en imposer à son entourage. A la voir coquette, élégante, enjouée, M<sup>me</sup> de Serrant croyait la plaie cicatrisée. Marina était trop jeune et d'une éducation trop différente pour comprendre la détresse où sa belle-sœur semblait parfois... Seule la marquise connaissait le fond des choses. Par malheur elle était âgée, infirme; ses douleurs physiques la retenaient souvent à la chambre. Depuis le retour de son petit-fils, elle avait à peine passé deux jours entiers avec les siens... Visiblement elle évitait Danilo.

Elle se renversa sur son fauteuil, abaissa ses paupières et se recueillit...

Un bruit de branches froissées interrompit sa méditation. Elle ouvrit les yeux; un sursaut la jeta hors de son fauteuil.

Debout devant elle, son mari la considérait de toute sa hauteur; elle voulut parler; l'étonnement retint les mots dans sa gorge. Jamais il ne cherchait à la rejoindre lorsqu'elle s'isolait ainsi. Et puis, ce soir, elle était à cent lieues de le supposer proche. Il avait la migraine et s'était retiré chez lui...

Comme elle restait silencieuse, il observa :

— Vous voilà bien solitaire, Guylène... Votre ami, le cher camarade de France, vous délaisse... Au lieu de vous aider à tromper l'ennui de cette fête interminable, il bostonne avec ma sœur.

Une flamme brilla dans les yeux de la jeune femme. Ses prunelles grises semblèrent d'or vert; elle demeura un instant silencieuse, puis répliqua :

— Que vous importe, mon cher? Armel de Rieulles m'a tenu compagnie pour remplir ses obligations d'homme bien élevé... Après, son devoir était de faire danser Marina, n'est-ce pas? Il s'en acquitte avec complaisance. Je ne vois pas là de quoi vous étonner.

Son joli sourire d'une ironie voulue exaspéra le prince. Il ricana :

— Vous eussiez préféré sans doute qu'il demeurât auprès de vous, sur ce fauteuil avancé à son intention?...

Elle rougit de colère pour riposter :

— Cela ne vous regarde pas, je pense? A vous entendre, je devine que vous avez surpris mon entretien avec Armel...

Il souleva ses épaules sans répondre; elle continua :

— Vous avez écouté aux portes, comme un serviteur indiscret. C'est terriblement maladroit, mon cher.

Son accent se nuança de dédain pour ajouter :

— Au lieu de vous dissimuler ici ou là, dans ce jardin d'hiver, il eût été plus loyal de vous montrer...

— Ma présence eût interrompu vos confidences. Avec un camarade d'enfance on a souvent des propos intimes à échanger...

Une flamme ardente incendia les prunelles de Guylène; elle articula nettement :

— J'aurais parlé devant vous sans la moindre gêne.

— Allons donc !...

Elle fit un pas dans la direction de la salle de bal; sur le seuil elle se retourna pour conclure :

— Libre à vous de ne pas me croire...

## XIII

Dans le studio aux tentures gris pâle Guy-lène écoutait M. de Rieulles.

— A la dernière minute, le courage m'a manqué, disait-il. Marina est moqueuse. Devant elle je suis timide comme un collégien.

La jeune femme sourit :

— Ma belle-sœur vous trouve charmant, elle se plaît avec vous; n'hésitez pas à lui avouer votre sentiment. Ici, les filles ne s'effarouchent guère. Marina est accoutumée aux hommages; elle décourage dix prétendants par jour.

Armel hocha la tête sans répondre. Les yeux fixés sur les roses pourpres qui s'effeuillaient sur la console voisine, il demeurait silencieux.

La princesse reprit amicalement :

— Les mœurs de ce pays diffèrent tellement des nôtres... Et puis elle est à moitié anglaise, et son éducation fut semblable à celle des filles de la loyale Albion. Avant de m'expatrier, il m'arrivait d'entendre critiquer les usages d'Outre-Manche; ma tante et ses contemporaines réprovaient hautement la liberté, la décision, l'indépendance des Anglaises venues pour la saison dans nos contrées. Dans mon for intérieur je m'unissais à elles. Aujourd'hui je regrette de les avoir blâmées, je les comprenais mal. Accoutumées dès l'enfance à se conduire

à leur guise, elles envisagent de bonne heure les situations les plus compliquées et prennent en toutes choses le meilleur parti. Energiques, endurantes, solides, spirituellement et physiquement, elles ont le courage de leur opinion. Le souci des nuances, des détails leur est étranger; elles vont droit au but, sans que leurs parents se croient obligés d'intervenir dans leurs affaires et choisissent leurs maris sans s'arrêter aux considérations ordinaires qui rendent toutes négociations matrimoniales si difficiles chez nous...

— Leur éducation permet cette indépendance, glissa le diplomate.

Elle eut un geste d'approbation.

— Habitues au commerce des garçons, elles savent leur parler. En France, on nous dresse à considérer les hommes comme nos ennemis, à nous détourner lorsque leurs regards croisent les nôtres, à les éviter dans le monde. On a tort. Elevée différemment, j'eusse peut-être...

Elle s'interrompit brusquement; une rougeur montait à son visage; ses yeux flamboyaient; elle avait failli laisser échapper son secret. Quelques instants s'écoulèrent pendant lesquels le silence plana, lourd et pénible, sur la pièce aux velours argentés.

M. de Rieulles le rompit soudain pour avouer :

— Je connais surtout des Françaises. Avec elles la chose serait facile. Un aimable intermédiaire se fût chargé des premières ouvertures; la mère, consultée, en eût référé à sa fille... Agréé ou repoussé, les préliminaires auraient marché normalement; ici tout se complique...

Guyène sourit encore :

— Tout se simplifie, au contraire. Mes nouveaux compatriotes ne sont pas formalistes...

Elle s'interrompit, réfléchit un moment, puis compléta :

— Vous me faites pitié. Pour vous, dont je

connais la sincérité, j'essayerai de m'entre-mettre. Je m'étais promis de n'en rien faire, j'espère ne jamais regretter de m'être occupée de vous. Je partirai demain pour la Sicile; ma belle-famille m'y suivra de près; nous désirons y passer en paix une quinzaine. Arrivez samedi ou dimanche. D'ici là j'aurai confessé Marina.

D'une voix plus basse, et comme pour elle-même, elle ajouta :

— Si toutefois elle me permet de parler...

Pendant le dîner la jeune femme annonça son départ.

— Palerme m'attire, dit-elle; nous ne savons ce qui s'y passe exactement. J'ai heureusement clôturé la série de mes réceptions; j'aspire au calme; si personne n'y voit d'inconvénients, je partirai jeudi pour la villa.

Tout le monde l'approuva :

— Aurez-vous beaucoup d'invités? questionna Danilo, que cet exode rapide surprenait.

Elle répondit simplement :

— Quelques intimes par-ci par-là : la princesse Amalfi; la duchesse San Giorgio et son fils; Salvatore et sa sœur; le signor Cavalarossi. Ces personnes nous rejoindront à la fin de la semaine. J'ai cru bien faire en les priant de faire un court séjour près de nous.

Marina s'enquit :

— Et M. de Rieulles? Vous ne l'avez pas oublié, je pense?

— Il est notre invité de fondation. Il partira peu après nous...

— Vous serez nombreux, observa la marquise. Si je ne craignais pas d'attrister votre jeunesse par ma présence maussade, je m'inscrirais pour toute la durée de votre durée de votre villégiature. Je ne serais pas fâchée de constater *de visu* comment marchent les affaires là-bas... Je vous suivrais à deux jours de distance avec mes gens.

Vous auriez ainsi le temps de faire préparer les appartements...

Le visage de sa bru s'éclaira :

— J'enregistre cette bonne intention, dit-elle. Vous étiez invisible tous ces temps-ci. A peine si vous m'avez accordé trois repas depuis quelques semaines. Vous vous confiniez chez vous...

La vieille dame sourit :

— J'étais souffrante et de méchante humeur, alors je me terrais. A présent je me sens plus solide et me fais une vraie joie de vous retrouver à Palerme.

Tournée vers son petit-fils, elle questionna :

— Quels sont vos projets, Danilo?

— Je n'en ai formé aucun encore.

— Il serait temps d'y songer...

— Je viendrais volontiers avec vous, mais...

— Mais quoi?

— Je ne suis pas invité...

Sa femme éclata de rire :

— Partout où je suis chez moi, votre place est réservée, vous le savez bien. Alors, pourquoi perdre son temps en discours inutiles? Si l'envie vous hante de revoir Palerme et sa Conque d'Or, venez, vous serez le bienvenu.

— Merci.

Après une hésitation, il ajouta :

— Puisque ma présence n'est pas importune, je partirai avec vous. Bien entendu vous prenez le yacht?

— Naturellement...

La semaine s'acheva dans une gloire ensoleillée qui mûrit très vite les raisins de la treille agrafée aux rampes de la terrasse, les oranges juteuses et les mandarines sucrées.

La jeune femme trouva la demeure familiale en parfait état; l'intendant avait fait merveille :

tout était prêt à la recevoir. Les voyageurs n'eurent que la peine de s'y installer... Une heure après leur débarquement, ils avaient complètement repris leurs habitudes d'autrefois.

Guylène retrouva avec son appartement un peu des souvenirs pénibles attachés à la maison. Elle se revit jeune mariée désolée par la trahison de l'époux; elle entendit les paroles consolatrices de l'aïeule compatissante; elle se remémora les prévenances affectueuses de Marina... Elle se plut à rêver dans les allées désertes du parc; avec allégresse elle respira les parfums musqués des héliotropes et des jasmins; puis elle but à la fontaine des Muses l'eau glacée dont elle savourait délicieusement la fraîcheur.

Après le dîner, à l'heure où son mari et Marina faisaient une partie de billard, elle vint s'étendre sous le péristyle enguirlandé de roses et songeait.

Les yeux fixés sur la mer azurée, où de courtes vagues mettaient leur blanc moutonnement, elle savourait la magie de l'incomparable paysage. Sur la grève, des mandolines accompagnaient des voix sonores. L'arome musqué des lauriers-roses alourdissait l'atmosphère surchauffée. Des oiseaux se perchaient à grand tapage dans les yeuses. Aux pieds de Guylène, deux lévriers de neige montaient la garde...

... Ce soir-là, Guylène, étendue sur la chaise longue aux coussins multicolores, réfléchissait.

Un mécontentement visible attristait son visage. Arrivé depuis la veille, Armel de Rieulles avait désiré connaître la réponse de Marina. La jeune femme n'avait pu le renseigner. La petite princesse se dérobaît à tout entretien sur un sujet matrimonial.

Devant son mutisme, la diplomatie de sa

belle-sœur avait échoué. Cette réserve de l'enfant prime-sautière et spontanée déroutait la femme de Danilo. Qu'advierait-il des projets si tendrement élaborés?...

Enfoncée dans sa méditation, Guylène demeurait étrangère à l'agitation ambiante.

Dans le hall les célibataires dansaient au son du phonographe. Devant la villa, autour du parterre, les jeunes gens fumaient. Sous un berceau de clématites, M<sup>me</sup> de Serrant discutait avec la marquise. Le chevalier de Schultzberg téléphonait dans la bibliothèque.

A ce moment, la haute silhouette du « prince errant » se profila entre les colonnes. Son pas frôla le pavé de marbre. Lentement il s'approcha.

Sa femme était tellement plongée dans sa songerie qu'elle ne l'entendit pas venir et fut plus d'une minute sans s'apercevoir de sa présence.

Quand elle le vit enfin, elle tressaillit. D'une voix dont elle s'efforçait de raffermir le timbre, elle demanda :

— Vous venez me chercher? On me réclame au salon?

Elle fit mine de se lever; il la retint d'un geste, puis énonça :

— Demeurez, je vous en prie. Vos hôtes se divertissent. Mémé et votre marraine pérorèrent inlassablement dans le jardin. Tout le monde paraît ravi...

Il eut une légère hésitation avant de continuer :

— Je suis le seul à me désoler. Votre attitude à mon endroit, votre indifférence, l'ignorance où vous me tenez de votre vie m'attristent. Je fus coupable, certes; je ne songe pas à le nier. Le Ciel m'avait confié un trésor, je n'ai pas su l'apprécier... Je souffre, c'est justice. A mon

retour j'ai voulu vous parler; je vous devais des explications...

D'un regard circulaire la jeune femme s'assura que leur entretien n'avait à redouter la présence d'aucune oreille indiscrete, puis, d'une voix où l'émotion mettait une âpreté soudaine, elle répéta :

— Des explications? A propos de quoi, mon Dieu? Je n'en réclame aucune. Ne m'avez-vous pas tout dit à Corfou?

Une expression douloureuse crispa le visage de Danilo; il protesta :

— A cette époque, une folie de grand air, d'espace, de liberté me hantait. Cela tenait à ma race indépendante, nomade, sauvage et fière. Je rêvais de courir le monde sans entraves. Ma grand'mère refusait de me laisser voyager à ma guise; elle réduisait au minimum une pension alimentaire déjà ridiculement mince. Un seul moyen s'offrait à moi de secouer le joug dont elle m'opprimait : le mariage. Je vous rencontrai... Je demandai votre main... Dès le lendemain de la cérémonie je songeai à m'éloigner... Hélas! je ne pus m'y résoudre. Vous m'aviez conquis. Votre charme irrésistible avait opéré. Je demeurai. Cependant mes désirs d'adolescent, comprimés pendant tant d'années, subsistaient. Je voulus rompre la chaîne... Je fus cruel... Livré à moi-même, seul sur cette mer dont j'aime si profondément l'immensité, je me rendis compte de ma démence. Je fus tenté de revenir à vous, de solliciter mon pardon, de tout mettre en œuvre pour l'obtenir. L'orgueil... et aussi la crainte d'être repoussé me retinrent. Alors je cherchai l'oubli dans les plus extravagantes entreprises. Vingt fois je vis la mort en face; je ne fis rien pour l'éviter... A la fin je compris mon erreur. Cette solitude tant désirée me pesait. Vous étiez nécessaire à

ma vie. Tout ce qui n'était pas vous me déplaisait, m'irritait, m'ennuyait. Mon bateau lui-même m'était insupportable. Je suis rentré... Caché dans une auberge à matelots, je n'ai pas osé bouger, d'abord. J'espérais avoir la force de m'y terrer pour toujours. Hélas ! je comptais sans votre souvenir. Il me rendit l'existence intolérable. Je voulus vous revoir et sortis de ma retraite. Reconnu, harponné par d'anciens camarades, je connus vos succès de mondaine admirée, imitée, copiée..., votre sagesse aussi, votre réputation de dignité, de réserve... Je résolus d'aller à vous, de m'humilier devant votre juste ressentiment et de tout mettre en œuvre pour obtenir mon pardon.

Il élevait le ton ; sa voix se faisait plus ardente. Son débit devint plus rapide :

— Un soir je vous aperçus à San-Carlo ; vous brilliez entre toutes les femmes assemblées comme un lis royal au milieu d'un parterre de pâquerettes. Je fus ébloui. L'envie me gagna de vous crier mes torts devant cette foule indifférente, de clamer mon repentir, de vous supplier de me rendre ma place à vos côtés. Je n'osai pas. Des jours passèrent... La kermesse organisée par mémé dans votre maison fut annoncée. Ce soir-là je ne pus maîtriser mon élan. Comme dans un rêve je gravis les degrés de la terrasse...

Elle sourit fièrement pour observer :

— Vous n'avez rien trouvé à reprendre à mon accueil, je suppose ?

Il s'inclina très bas pour la remercier :

— J'ai glorifié votre générosité. Plus tard j'ai connu, par Marina, la peine que vous aviez prise pour dissimuler mon absence aux curieux empressés à clabauder. Je me suis rendu compte de ma méchanceté. Certains faits, dont mon insouciance n'avait pu évaluer la portée, se sont

précisés dans ma mémoire. J'ai apprécié votre effort pour nous épargner un scandale et j'ai frêmi de honte... Depuis lors, j'ai voulu vous conjurer de m'absoudre. Vous ne compreniez pas ce... désir...

Il joignit les mains dans un geste fervent :  
— Faites table rase du passé, Guylène...

Elle eut un geste lassé pour affirmer :

— Ce n'est pas possible... Il est trop proche de nous encore; une sainte pourrait peut-être oublier les heures noires, désespérées, terribles, où la déception et l'injure me blessèrent également. Je suis une femme, mon cher. L'abnégation totale ne...

Il l'empêcha d'achever; d'une voix tremblante il supplia :

— Je n'ai aucun droit à votre mansuétude, je le sais... J'espère en elle, cependant. Laissez-vous toucher par mon repentir. Essayez d'éloigner le souvenir des années écoulées dont je voudrais effacer la trace aux prix de tout mon sang. Chassez-les comme un mauvais rêve dont on s'efforce de brouiller la trame...

Un soupir souleva sa poitrine. Les yeux rivés au visage de la jeune femme, il essayait de lire son arrêt dans les prunelles changeantes. Sous la fixité de son regard, elle rougit et détourna la tête; il poursuivit :

— Permettez-moi d'essayer de reconquérir votre sympathie. Vous m'aimiez, naguère...

Elle eut un mouvement de défense. Prête à protester, elle se leva. Il ne lui permit point de parler.

— Ne vous en défendez pas, Guylène, ce serait criminel. Je n'ai oublié aucune de vos paroles; votre sourire tendre me poursuit jusque dans mon sommeil. Vous m'étiez précieuse et si chère... J'essayais de me le cacher à moi-même, tant j'avais peur d'être retenu par cette affec-

tion; si vous aviez été moins exquise et sensible, je me serais enfui le soir même. Avant de m'être attaché à vous comme je l'étais sans m'en rendre compte, je projetais de fuir dès notre arrivée à Corfou. Votre grâce m'y a retenu... des mois...

Un trouble envahissait la princesse; les aveux de son mari la bouleversaient. Son humilité, dont elle savait le prix, la touchait. Pour dissimuler son émotion, elle riposta d'une voix volontairement durcie :

— Je refuse de songer à ces moments... pénibles. De tout notre passé commun, je retiens seulement les paroles dont vous m'avez souffletée quand je vous suppliais de renoncer à fuir notre foyer. Elles seules chantent à mon oreille. Elles vivent dans mon souvenir. Ni votre repentir ni votre amendement ne pourront les éloigner...

— A force d'amour j'y parviendrai, clama Danilo. Je referai votre conquête; la confiance dont vous m'entouriez renaîtra... Comme naguère vous me direz vos joies, vos petites tristesses; nous les partagerons...

— N'y comptez pas!

Une détresse traversa le regard du jeune homme. Il répéta :

— Je vous en conjure...

Elle secoua la tête :

— Prétendre le contraire serait mentir. J'en suis incapable. La foi absolue dont mon cœur d'enfant vous honorait est morte.

Il y eut une pause pendant laquelle les époux se dévisagèrent. La princesse la rompit. D'une voix volontairement insouciante elle conseilla :

— Ne tentez pas de la faire revivre. A quoi servirait-elle, d'ailleurs? Je n'ai rien à vous apprendre...

Cette assurance irrita Danilo. Perdant toute mesure, il répliqua :

— M. de Rieulles vous suffit comme confident. Devant ce cher camarade, vous déposez le masque.

Guylène garda le silence. Le prince devina sa volonté de ne pas répondre; il enragea :

— Je vous ai entendue, l'autre soir, à Naples. Votre réserve s'humanisait pour lui... donner des conseils. Ma parole, vous avez failli lui avouer notre séparation...

Elle le regarda bien en face. Hardie et altière à la fois, elle avoua :

— Armel est mon seul ami. Dans cette Italie où le devoir m'enferme, nul ne me tient au cœur; lui seul, par sa fidélité à notre camaraderie ancienne...

Danilo l'interrompit. De toute la phrase il retenait un seul mot. D'une voix frémissante il interrogea :

— Personne? Vraiment, Guylène?

Le regard de la jeune femme se fit très dur avant de répondre :

— Personne...

Cette réplique empêcha Danilo d'insister. Il esquissa un mouvement de retraite, puis se rapprocha soudain et murmura :

— Si vous persévérez dans votre attitude à mon endroit, je mourrai.

Une impatience dans le ton, elle riposta :

— Vous ne commettrez pas cette sottise, j'espère.

Définitivement vaincu, il s'éloigna.

La princesse retomba sur sa chaise longue. Une émotion divine faisait battre son cœur. Un sourire radieux étira ses lèvres pourpres; gravement, comme pour une prière, elle soupira :

— Il m'aime !...

## XIV.

Cependant, Marina et M. de Rieulles dévalaient l'allée de sycomores qui conduisait à l'embarcadère. Avant d'en atteindre l'orée, la jeune fille se laissa tomber sur un banc niché entre deux fougères arborescentes, croisa ses mains sur sa nuque et regarda le ciel.

En silence, son compagnon prit place à ses côtés...

Pendant quelques minutes ils admirèrent les bosquets où glissaient les formes claires; puis la jeune fille annonça les fiançailles d'une de ses amies.

— Elle épouse un officier de Marine rencontré par hasard à notre kermesse. Ce fut le coup de foudre...

Le comte ne connaissait pas la jeune fille, il l'avoua. La princesse expliqua :

— Vous l'avez vue chez ma belle-sœur plusieurs fois. Rappelez-vous, ... la belle roussie en vert jade, à notre dernier bal? Vous avez bostonné avec elle, quatre fois au moins!

— J'en suis bien capable, ma foi!

Un silence tomba. Armel le rompit pour demander à brûle-pourpoint :

— J'avais prié la princesse Danilo de vous faire part du sentiment profond que votre charme rare a fait éclore en moi. Vous n'avez pas consenti à l'entendre...

Elle baissa la tête, détourna les yeux, puis déclara :

— Un ambassadeur était inutile, en vérité. Ce n'est pas la coutume, chez nous...

Il protesta :

— J'ignore les manières de votre pays et aussi les libertés permises par votre éducation. En France on agit tout autrement. C'est pourquoi j'ai si longtemps hésité avant d'oser...

— L'audace vous est venue tout à coup, coupa la jeune fille.

Il sourit :

— Vous l'avez aidée à naître en m'entraînant ici. L'ombre merveilleuse et complice, le recueillement de cette nuit odorante, les rythmes épars dans l'air attiédi ont soutenu mon audace. Je vous aime, Marina, soyez ma femme...

Comme elle refusait de parler, il insista :

— Ne me désespérez pas; j'ai tellement rêvé d'une existence passée tout entière à vos côtés...

Elle se dressa brusquement, décidée à rompre l'entretien; il supplia :

— Pourquoi gardez-vous le silence? Je vous en conjure, ne me désespérez pas.

Marina leva la main pour l'empêcher de poursuivre. D'une voix très douce elle articula :

— Vous m'obligez à répondre, c'est mal! A quoi bon m'entendre dire ce dont vous êtes certain?

Son front s'empourpra; elle acheva :

— Moi aussi, je vous aime, Armel, et cependant j'hésite à...

Elle retint ses protestations et continua :

— Le mariage m'effraie, les Français aussi... On les dit légers, fantasques, inconstants, capricieux, peu fidèles... Je n'ose m'engager... Elevée à l'anglaise par une aïeule britannique, et par conséquent prudente...

Elle s'arrêta. Elle cherchait les termes propres

et ne les trouvait pas. M. de Rieulles profita de son silence pour insinuer :

— Vous avez eu des institutrices parisiennes.

— Sans doute. Elles ont semé en moi quelques parcelles de cette sensibilité romanesque dont je souffre, parfois. La volonté paternelle n'a pu détruire cet idéalisme que je dois à cette chère maîtresse de français. Mon âme rêve de l'absolu; on ne le rencontre guère ici-bas...

Il gémit :

— Comme vous raisonnez... Je vous croyais spontanée, impulsive, disposée à obéir aux élans de votre nature généreuse...

— J'étais ainsi naguère, quand je voyageais en pays basque avec Danilo. J'ai changé depuis, ... à cause de...

Elle retint sur ses lèvres la confidence prête à s'échapper et demeura silencieuse.

Pendant quelques minutes elle évoqua le souvenir des fiançailles de Gylène, l'enthousiasme qui avait présidé à cette soirée. C'était à Biarritz, elle n'avait perdu la mémoire d'aucun détail. Danilo semblait radieux. Elle revit aussi la cérémonie nuptiale aux *Roches-Rouges*, ... la joie de la nouvelle épousée, le sourire triomphant du marié, ... l'allégresse générale des invités... Les plus heureux présages étaient permis. Les choses avaient tourné différemment.

Surpris de ce mutisme, le comte observa soudain :

— A quoi bon réfléchir aussi longtemps, chérie? Puisque votre sentiment répond au mien, confiez-vous à moi; je vous ferai heureuse, enviée...

Il tenait ses deux mains glacées entre les siennes et les baisait doucement pour les réchauffer. Marina lui souriait; une pâleur s'étendait sur son visage.

Elle balbutia :

— Je voudrais vous croire; j'ai peur...

Un petit rire moqueur fusa de ses lèvres; elle compléta :

— C'est ridicule, n'est-ce pas? Vous ne pensiez pas à me découvrir aussi craintive... Ce n'est pas ma faute si je suis démodée. Vous avez voulu connaître la véritable Marina. Vos illusions s'écroulent...

Il secoua la tête tristement pour confesser :

— Je vous comprends si bien, au contraire!

A vrai dire, je vous préfère ainsi. Quelle qu'en soit la violence, l'amour ne va pas sans un peu d'inquiétude. L'avenir, si beau qu'il apparaisse, est toujours incertain. Je ne suis pas assez fou pour assurer qu'aucun nuage n'obscurcira le nôtre. Vous...

Elle eut un sourire amer pour affirmer :

— La vie est faite de tristesses et de joies, nous aurons les nôtres.

Avec une impétuosité violente il promit :

— Aucune ne vous viendra de moi, je le jure...

D'une voix fervente il répéta :

— Je vous aime, Marina.

Il la forçait à reprendre sa place à ses côtés, passait un bras autour de sa taille flexible, dans un mouvement protecteur; il murmurait :

— Soyez bonne, promettez-vous à moi...

Vaincue, elle s'abandonnait. La tête appuyée contre la poitrine du jeune homme, elle se laissait bercer par l'éternelle chanson...

Des minutes s'écoulèrent, au bout desquelles la petite Marloviennne se redressa. Avec une fermeté invincible elle s'arracha à l'étreinte qui l'emprisonnait, puis murmura :

— Le courage me manque pour résister davantage. Je cède à vos instances. Je serai votre femme, Armel, et, s'il dépend de moi, notre

ménage ignorera la désillusion. Cependant je mets une condition à notre engagement...

Le regard de la petite princesse se noya de douceur. Elle énonça :

— Pour des raisons qu'il m'est impossible de vous faire connaître aujourd'hui, je tiens à garder secret notre engagement. J'exige le silence le plus absolu... Il est indispensable à ma félicité. Plus tard, bientôt peut-être, j'aurai le droit de rendre nos accordailles publiques. Nous nous déclarerons aussitôt, et mémé, j'en suis sûre, bénira notre accord...

Elle retint ses questions :

— N'essayez pas de comprendre, Armel, ce serait peine perdue. Croyez bien qu'il m'en coûte de vous cacher quelque chose. Je dois m'y résoudre, pourtant. Soyez assez confiant pour me laisser agir à ma guise, sans m'interroger. Je ne pourrais vous répondre. Vous m'aimez, assurez-vous, prouvez-le en acceptant sans récriminer ces ennuyeuses conditions...

M. de Rieulles s'était levé.

Debout devant elle, il enveloppait la jeune fille d'un regard profond dont la caresse la bouleversa. La voix assurée, il répondit :

— Je vous appartiens pour toujours, pour la bonne et la mauvaise fortune. Disposez de moi à votre fantaisie, mais, je vous en conjure, ne prolongez pas mon supplice. Attendre est une vraie torture pour un cœur épris.

Un sourire épanouit le visage enfantin de la jeune fille :

— Comptez sur moi, fit-elle.

Marina avait été sincère quand elle avait décrit ses hésitations et ses craintes... Les déplorables conséquences du mariage de son frère l'avaient fortement impressionnée. Pendant des mois elle se défendit de croire au bonheur. Sys-

tématiquement elle refusa les partis les plus honorables, et, si elle flirtait encore, sa coquetterie raisonnable ne l'entraînait jamais jusqu'à légitimer les espérances de ses soupirants.

Et soudain elle avait rencontré M. de Rieulles.

La délicatesse, la grâce prévenante, la distinction racée du gentilhomme de France, l'avaient intéressée. Elle le trouvait différent des autres, moins familier, plus prévenant, attentif à lui plaire et d'une déférence dont elle était touchée.

Elle prit plaisir à danser avec lui, d'abord, puis à discuter des événements quotidiens, entre deux bostons. Plus tard, quand elle le connut davantage, elle le consulta sur ses lectures, prit conseil de son goût pour ses toilettes; il l'aida à choisir ses bibelots; quand elle eut un cadeau à faire, elle l'emmena dans les magasins, à la recherche de l'objet à offrir.

Lorsqu'elle consentit à s'occuper de la kermesse avec lui, elle était conquise; au lendemain de la fête, son cœur ne lui appartenait plus...

Néanmoins, elle résistait de toutes ses forces au sentiment qui l'envahissait avec une violence dont elle ne se serait jamais crue capable. Le caractère français la déroutait un peu; l'exemple de Guylène l'affolait.

Si le comte Armel était indépendant et versatile comme Danilo, que deviendrait-elle? La pauvre enfant se sentait incapable d'imiter sa belle-sœur, de porter haut la tête, tandis que son cœur saignait par dix blessures...

Personne n'aurait pu l'empêcher d'accabler le revenant. A la place de Guylène, elle aurait accueilli son mari par des reproches amers, elle eût refusé de vivre à ses côtés, ensuite. S'il s'était obstiné à lui infliger sa présence, elle aurait mis les mers entre eux.

Au contraire, la princesse de Marlovie avait paru s'accommoder également de l'absence de son compagnon et de son retour.

Cela donnait à réfléchir à la petite altesse.

Ses compatriotes critiquaient volontiers la légèreté des Français; ils disaient donc vrai quand ils les accusaient d'inconstance, de futilité, de sécheresse de cœur?

Ces diverses raisons empêchaient Marina de céder à l'entraînement qui l'emportait vers Armel...

Elles l'avaient aidée à trouver un prétexte pour s'éloigner lorsque Guylène avait tenté de plaider la cause de l'artiste. Il avait fallu la tiédeur embaumée de la nuit tropicale, l'écho nostalgique des mandolines siciliennes et aussi la voix tendre, persuasive, enveloppante de M. de Rieulles pour précipiter son aveu.

Maintenant elle était heureuse.

Les serments du comte avaient dissipé ses derniers doutes.

Une allégresse splendide l'habitait. Elle eût voulu clamer sa joie à l'univers entier. Cependant elle devait se retenir de la manifester. Ses fiançailles deviendraient publiques seulement quand son frère et Guylène, revenus à de meilleurs sentiments, consentiraient à se réconcilier.

Elle ne saurait édifier son bonheur en face de leur mésintelligence...

Accoudée à sa fenêtre, elle songeait à ces choses, tandis qu'à ses pieds le golfe décrivait sa courbe molle. Attirées par la lumière, les phalènes se heurtaient au globe dépoli de sa lampe.

Marina s'étira, joignit les mains, leva les yeux vers la voûte céleste où les étoiles blondes allumaient leurs points d'or, puis murmura :

— Je vous en prie, mon Dieu, rapprochez mon frère et Guylène.

## XV

Des jours passèrent. Octobre entreprit sa course. Les vacances d'Armel s'achevaient. Il songeait à quitter la Sicile à la fin de la semaine suivante. Il regagnerait Naples la belle et reprendrait, dans les bibliothèques et les musées, les études interrompues depuis quelques mois.

Il emportait un viatique : la parole de Marina. Avec la promesse d'un radieux avenir en perspective, il se sentait moins malheureux; la séparation lui semblait moins cruelle.

Danilo l'accompagnerait sans doute; il avait des affaires à régler et profiterait du yacht mis à la disposition du comte par Guylène pour traverser le golfe.

Depuis le soir où il avait essayé de toucher le cœur de sa femme, le prince n'avait pas renouvelé sa tentative. Écrasé par l'indifférence de Guylène, convaincu de n'être d'aucune utilité dans son existence, il se désespérait.

Il en était certain, maintenant : jamais elle ne pardonnerait son indignité. Le remords ne le quittait plus; il le rongait comme une lèpre, le poursuivait dans son sommeil, traversait son esprit cent fois par jour, l'empêchait de goûter un instant de repos.

Longtemps il avait vécu dans l'unique espérance d'obtenir son pardon, de regagner sa con-

fiance, de retrouver au fond de ses prunelles d'or vert, où la fureur mettait des étincelles, un peu de cette tendresse dont il avait naguère dédaigné la douceur.

Il se rendait compte de sa folie.

Orgueilleuse et fière sous ses dehors aimables, Guylène n'oublierait jamais les heures cruelles de Corfou. Aucun repentir n'effacerait de sa mémoire le souvenir de l'injure.

A force de ressasser ces choses, sa santé s'altéra; il devint nerveux; la société de ses semblables l'irrita.

Pour ne pas montrer un visage hostile à son entourage, il s'isola. A présent il demeurait des journées entières sur le yacht; parfois même il y passait la nuit. Quand il reparaisait à la table de famille, après une de ces fugues, personne ne s'informait de lui. Son absence était passée inaperçue. Avec sa sérénité habituelle, son sourire léger, sa voix mélodieuse, Guylène lui demandait de ses nouvelles, puis, sans transition, reprenait la conversation interrompue.

Tranquillement elle détaillait, pour ses hôtes, les péripéties de l'excursion projetée, prévoyait son retour au pallazo Rosso, et les fêtes dont elle comptait égayer son hiver.

Un matin elle annonça son prochain départ pour la France.

Depuis bien des mois M<sup>me</sup> de Serrant désirait retourner aux *Roches-Rouges*. Cette fois, elle était absolument déterminée à se mettre en route. Sa filleule l'accompagnerait; pour rien au monde elle n'eût consenti à laisser la vieille dame traverser la péninsule seule, avec une domestique. La marquise l'approuvait, le chevalier aussi; seule Marina ne disait rien.

Le soir où elle fixa la date de son voyage, Danilo n'y tint plus.

Puisque la princesse songeait à regagner sa

patrie, il lui conseillera d'y rester. Jusqu'ici il n'avait jamais envisagé un divorce possible. A présent cette solution s'imposait. A quoi bon s'obstiner à conserver des liens... pour le moins inutiles,... puisque leurs deux vies n'avaient aucune communauté?

Séparé de l'impitoyable, il souffrirait moins. Seul à Naples, ou ailleurs, il penserait encore à la ravissante compagne dont il avait saccagé la tendresse, mais il lutterait pour éloigner la vision obsédante; quand il ne la rencontrerait plus, il finirait par retrouver son équilibre. La paix descendrait en lui.

Après le dîner il rejoignit Guylène sous la colonnade où elle rêvassait.

— Vous m'avez appris brusquement votre prochain exode, dit-il tout à coup; cela m'a suggéré une idée. Au risque de troubler votre recueillement nocturne, j'ai désiré vous la soumettre. J'aime à croire qu'elle vous plaira.

Sa voix grave impressionna la jeune femme. Elle leva les yeux.

— Je vous écoute, fit-elle.

Elle désigna de la main le fauteuil placé contre sa chaise longue, s'enfonça un peu plus dans ses coussins de lampas rose à bouquets éteints et répéta :

— Je vous écoute.

Il s'inclina, s'assit sans prononcer une parole, tourna ses prunelles sombres vers les grands yeux aux reflets métalliques de sa compagne, puis énonça :

— L'existence insipide où je suis condamné m'est à charge. Il m'est impossible de la tolérer plus longtemps. Je n'essaierai pas de vous prouver mon repentir; vous refusez de croire à sa sincérité. Tant pis pour moi.

Elle l'écoutait, impassible; il continua :

— Votre attitude m'a démontré, plus élo-

quemment que de longs discours, à quel point ma présence vous laissait indifférente.

Elle fronça les sourcils, ses lèvres se contractèrent; il le remarqua et poursuivit :

— Ne prenez pas cette boutade pour un reproche. Vous n'en méritez aucun. J'aurais mauvaise grâce à vous en adresser. Je constate simplement une évidence. Elle m'est pénible, croyez-le.

Il parlait doucement; jamais sa voix n'avait été plus caressante, plus harmonieuse. Sur le même ton il répéta :

— Horriblement pénible...

Un sourire ironique glissa sur les lèvres de la jeune femme; elle protesta :

— Elle n'est point voulue, croyez-le bien.

Il l'arrêta :

— Je le sais. C'est pourquoi je n'espère plus la vaincre. Je vous suis étranger; c'est justice. Mon inqualifiable conduite a dicté votre mépris. Je me le redis à chaque instant. Néanmoins, il me devient difficile de jouer, chez moi, les rôles de second plan. La patience n'a jamais été ma vertu dominante. Le peu qui m'en fut octroyé par le Seigneur tend à m'échapper. Un jour ou l'autre je ne serai plus maître de mes nerfs.

Il s'arrêta, à bout souffle. Elle profita de son silence pour demander :

— Alors?

La sécheresse de cette question accrut la fureur de Danilo. Avec une vivacité qu'il ne cherchait plus à maîtriser il poursuivit :

— J'ai décidé de réclamer la séparation. Vous agirez sagement en vous éloignant bientôt. Pendant votre séjour en Rouergue, je hâterai les formalités. Je compte prendre tous les torts à ma charge. Il serait indigne de ma part qu'il en fût autrement; ne suis-je donc pas le seul coupable?

Il soupira très fort avant d'ajouter :

— En quelques mois un avocat habile aura tranché nos liens; vous serez libre... La chaîne...

Elle s'était redressée. La tête haute, dans une expression de défi, elle s'écria :

— Elle ne me pèse point; je ne veux pas la rompre. Je ne songerai jamais à refaire ma vie; ma religion me le défend, d'abord.

— Ces considérations ne sont pas assez puissantes pour modifier ma décision.

Il se levait, la dominait de toute sa taille à la cambrure élégante, puis complétait :

— J'eusse pu employer la méthode ancienne : vous mettre en face du fait accompli. J'ai changé de manière. Pendant mes trois années de solitude, j'ai compris le sens du mot loyauté. J'avais agi en malhonnête homme, jadis. A présent je ne pourrais plus renouveler les erreurs anciennes, c'est pourquoi je vous préviens de ma volonté ferme, inébranlable de reprendre mon indépendance...

— Je ne le veux pas ! cria Guylène, je m'y opposerai de toutes mes forces !

— Mon conseil juridique trouvera sûrement un moyen de vous y contraindre.

Adossé à la balustrade dont les pilastres enroulés de chèvrefeuilles couraient entre les colonnes, il la dévisageait fixement.

Sous l'acuité de son regard de feu, elle détourna les yeux.

Avec une vivacité peu coutumière, il acheva :

— Ce sera pour vous comme pour moi : un mauvais moment à passer. Il est toujours pénible, quoi qu'on en pense, de rejeter dans le néant un passé dont on aimerait à fixer les moindres heures.

Moins rapidement il acheva :

— Moi, du moins...

Il soupira profondément et se tut. Des mi-

nutes passèrent. Les regards tournés vers la Conque d'Or, il regardait les barques aux voiles claires qui se balançaient sur la mer apaisée. Il reprit soudain :

— Je me résoudrai pourtant à rayer le souvenir de ce temps de ma mémoire, parce que, j'en ai l'intime certitude, cette douleur sera la dernière. Redevenu moi-même, je respirerai plus aisément, et, si Dieu le permet, j'oublierai...

Les yeux baissés sur ses mains pâles que deux rubis sanglants fleurissaient de pourpre, Guy-lène paraissait absente; elle reprit conscience des événements pour affirmer :

— Personne ici, ni votre grand'mère ni Marina, n'encourageront ce projet de rupture définitive. Songez la peine prise par tous pour éviter à la malveillance de nos relations de s'exercer à notre sujet pendant votre randonnée... Il m'eût été facile alors de justifier notre divorce. J'ai renoncé à faire état de votre abandon pour épargner à...

Danilo l'interrompit violemment; d'une voix sifflante il coupa :

— ... Votre situation de perdre sa prépondérance, tout simplement. Vous étiez fière de la couronne princière posée sur vos boucles fauves; vous ne vouliez pas la déposer. Votre cœur, votre sensibilité n'étaient pour rien dans la patience angélique dont vous vous targuez. J'ai réfléchi, depuis l'autre soir. Je suis arrivé à comprendre. Vous avez agi par orgueil, et purement par cela...

Elle se redressa, prête à protester; il la retint et poursuivit :

— Oui, par orgueil, par fierté, par respect humain; il vous en eût trop coûté de dire à vos bonnes amies de Rodez et d'ailleurs l'abandon où je vous condamrais après quelques semaines

de mariage. Vous seriez morte de honte plutôt que d'avouer à vos compatriotes la détresse où vous plongeait mon départ. A peine mon bateau s'était-il enfoncé dans la brume, vous aviez échafaudé toute une légende. Voici bien la preuve de votre sang-froid, de cette imagination délirante dont vous vous vantiez, jadis. Pendant ce temps je croyais à votre chagrin et je souffrais, là-bas, dans la jungle torride ou dans l'Océan Glacial. Dévoré de remords je n'osais reparaitre; je songeais à mourir, tandis que vous paradiez à l'Opéra ou au bal, en richissime toilette, couronnée de diamants et de perles, et usiez de tous les moyens en votre pouvoir pour éloigner de moi mon aïeule et ma sœur.

Le regard dur, la voix rauque, la jeune femme protesta :

— Pouvez-vous m'accabler de la sorte ! Souvenez-vous... J'ai failli perdre la raison, à Corfou, ... quand j'ai connu la vérité.

— Vous étiez humiliée, vous ne souffriez pas.

— Qu'en savez-vous ?

Les yeux de Guylène brillaient étrangement pour poser cette interrogation. Son mari ne la remarqua point. Franchement il répondit :

— Tout le prouve : votre insouciance, votre froideur à mon retour, le reste depuis notre cruel entretien de l'autre soir.

Un élan la jeta vers lui; elle clama :

— Vous vous trompez !... Vous vous trompez ! Votre présence était mon unique raison d'être; vous étiez ma lumière et ma vie. Je vous adorais. Depuis, chaque jour ma pensée a cherché la vôtre. Votre souvenir ne m'a jamais quittée une minute. Je vous chérissais, absent, mieux encore que naguère. Je vous ai toujours aimé.

Elle s'interrompt. Une rougeur ardente empourpra son visage; elle eût voulu retenir

l'aveu; c'était impossible. Danilo l'entourait de ses bras.

— Pourquoi vous rétracter, méchante? disait-il doucement, ses lèvres sur les boucles légères qui voilaient le front de la jeune femme... Comme vous m'avez torturé! Dieu merci, les heures noires sont envolées pour jamais. Tout sera rose dans notre avenir. Le passé est bien mort, n'est-ce pas, mon cher trésor?

Elle murmura très bas :

— Oui! il est mort!...

— Vous me pardonnez?

Avec une franchise dont rien n'eût pu maîtriser la spontanéité, elle s'écria :

— C'est fait depuis si longtemps. Mais je ne voulais pas en convenir, j'avais honte de moi, honte de vous aimer encore malgré tout. Oui, je le confesse, je m'étais fait un devoir d'être malheureuse, de vous garder rancune, de vous tenir rigueur... Et je cède, à présent, à vos premières instances. Ah!... mon Danilo chéri, vous m'avez vaincue. Merci!...

## XVI

Le lendemain Guylène et son mari entrèrent ensemble chez la marquise de Lanmoor. La princesse annonça :

— Nous venons vous faire nos adieux, mémé. Depuis hier nos projets sont bouleversés. Mon mari a souhaité m'accompagner aux *Roches-Rouges*...

Elle rougit, détourna la tête, puis acheva :

— J'ai été heureuse d'y consentir.

Comme la vieille dame s'étonnait de cette nouvelle, elle avoua :

— Tout est oublié, grand'mère. Le vilain passé n'est plus qu'un souvenir dont les détails s'estompent déjà dans ma mémoire. Mon mari m'aime, il me l'a dit ; j'ai la joie de le croire. A présent, j'ai confiance. Nous serons heureux.

Pour toute réponse lady Florence ouvrit les bras.

Plus tard Danilo confessa à l'aïeule ses fautes passées.

Il montra un repentir sincère et promit de s'employer à honorer, à servir et à combler sa femme.

— J'ai tant de choses à me faire pardonner,

dit-il à la bonne dame. Guylène s'est montrée si généreuse et indulgente ! Vous aussi, ma mère. Jamais je ne l'oublierai. A mon retour de ce second voyage de noces, vous n'aurez pas d'enfant plus respectueux et soumis que moi... Pour l'instant, je vous demande de nous laisser quelques semaines de liberté. Après une station en Rouergue, nous nous embarquerons pour l'Angleterre. Mon oncle Arthur nous attend depuis quatre ans... Il est temps de lui rendre la visite promise.

La douairière était trop heureuse de la tournure que prenaient les événements pour refuser. Elle approuva hautement les projets de ses enfants.

— Cela m'obligera à demeurer ici jusqu'à la fin de l'année; c'est ennuyeux, je préfère Naples. Je vous demande seulement d'être revenus pour Noël. Il me serait pénible de fêter la naissance du Christ sans vous.

Elle prit les mains de sa petite-bru, les serra doucement, les posa dans celles de son héritier et conseilla :

— Aimez-la bien, mon fils, elle est digne de vos soins affectueux. Combien d'autres auraient perdu patience à sa place...

Une émotion fit trembler sa voix :

— Un jour j'ai redouté son départ. L'arrivée de M. de Rieulles, leur amitié, les souvenirs qu'ils se plaisaient à évoquer ensemble m'inquiétaient. Si votre femme avait désiré nous quitter et recommencer sa vie dans son pays d'origine, j'aurais été horriblement malheureuse.

Guylène sourit. Une tendresse traversa ses prunelles de jade. Elle se rapprocha de son mari, posa sa main sur l'épaule ferme où elle s'appuierait désormais, puis avoua :

— Je l'aimais follement, granny; j'espérais

son retour. Cette pensée m'a soutenue dans l'épreuve. Cela m'a permis de triompher de moi-même.

Éperdu de joie, Danilo balbutia :

— Votre bonté si simple et profonde me touche infiniment. Je ne méritais pas une compagne telle que vous, *darling*.

Il prit, pour la baiser, la main dont elle lui fermait la bouche. D'une voix très basse, mais dont on ne perdait pas une syllabe, elle supplia :

— Taisez-vous ! L'ombre descend sur ces choses pénibles ; bientôt elle en dissimulera les contours, si bien qu'il nous sera impossible à l'un comme à l'autre d'en distinguer les détails. Laissons-les dormir...

Un profond attendrissement faisait vibrer sa voix mélodieuse ; une buée légère voilait son regard. Danilo se rapprocha.

— J'y penserai parfois, pour les déplorer, fit-il gravement. Ne me le défendez pas, je me verrais obligé de désobéir...

La porte s'entr'ouvrait ; le visage mutin, les boucles folles de Marina se glissèrent dans l'entre-bâillement.

Elle observa :

— Vous étiez là ? Je vous cherchais dans toute la maison. Tante Aurore réclame sa filleule à tous les échos. M. de Rieulles désire présenter ses hommages à Guylène ; le déjeuner est sonné depuis un quart d'heure...

Sa belle-sœur l'attira, posa ses lèvres sur le front pur incliné devant elle, puis s'excusa :

— Nous sommes vraiment coupables de vous faire attendre, chérie. Nous réglions des choses d'importance.

L'anxiété dilata les prunelles ardentes de l'enfant ; elle devint très rouge. Que signifiait ce conseil de famille ? Danilo et sa femme son-

geaient à divorcer, peut-être. A cette pensée, son cœur se gonfla. En une seconde elle imagina le pire ; elle vit son espérance détruite.

Debout près de la table derrière laquelle lady Florence trônait comme un juge, elle chercha sur le visage ami de sa belle-sœur l'explication de ses dernières paroles.

Guylène sourit pour avouer :

— Danilo et moi nous embarquons prochainement pour la France, dit-elle ; notre absence se prolongera jusqu'à la fin de l'année...

Elle hésita une seconde avant de conclure :

— Rassurez-vous, petite fille, vous ne demeurerez pas seule au logis. Marraine me remplacera...

Une exclamation joyeuse interrompit sa phrase.

Émerveillée par cette nouvelle, Marina n'essayait pas de dissimuler sa joie. Au lieu de répondre, elle saisit la main de M. de Rieulles, puis annonça :

— Attendez deux semaines avant de fuir, et vous assisterez à notre mariage.

Elle devint écarlate pour déclarer :

— Puisque tout s'arrange, il n'y a pas de raison pour tarder davantage. Je m'étais juré de ne pas me marier tant que mon frère et sa femme ne seraient pas réconciliés. Il paraît que c'est chose faite... Nous annoncerons nos fiançailles dès demain, si granny n'y voit aucun inconvénient.

Ravi, Armel lui baisa sa main.

Un léger brouhaha suivit. Le prince, sa femme, la baronne de Serrant, accourue au bruit, le gouverneur, se réjouirent sans réserve. Quand le calme fut rétabli, la petite fiancée demanda simplement :

— Vous ne voyez aucun empêchement à notre imminent bonheur, grand'mère? Je serais désolée si ce projet vous irritait. M. de Rieulles m'aime, je lui rends sa tendresse... Ayez pitié de nous.

— Enfin, coupa vivement la bonne aïeule, il y a deux mois que j'attendais cette déclaration... Soyez bénis, mes enfants, tous mes enfants, pour le bonheur que vous me causez...

FIN